

Cherifa Tabiou

Dans la peau d'Audie



A ma sœur Ikpindi, femme de caractère et d'audace.

*À toutes les femmes et tous les hommes du monde,
pour que l'audace ne soit plus réservée aux autres.*

*Osez vivre vos rêves en grand.
Osez croire, avec détermination et foi,
que vous êtes capables de TOUT !*

OceanofPDF.com

Sommaire

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

OceanofPDF.com

1

Octobre

J'en ai marre de mon boulot.

J'aimerais être ailleurs... Là ! Maintenant !

Que tout s'arrête. Que ma chef arrête de parler. Que je m'élance dans les airs et disparaisse, comme par magie, sous les yeux effarés de mes collègues. Ils ne me reverraient plus jamais et se souviendraient de moi comme de *la-fille-qui-s'est-envolée-par-la-fenêtre*.

Il aurait fallu que ça se passe un jour d'été. Ç'aurait été plus beau. Il y aurait eu un bel arc-en-ciel dans un ciel intensément bleu, avec de gros nuages blancs.

Dans ma fuite, j'aurais fait un saut dans cette boulangerie, en bas, qui vend les meilleurs beignets aux pommes de Paris. J'en aurais pris une douzaine, que dis-je... Une centaine ! Puisque je ne reviendrais pas travailler, autant en faire un stock !

Je serais ensuite rentrée chez moi. Euh... Minute.

Pourquoi rentrer chez moi alors que je pourrais voler et aller où je veux ? Alors que je pourrais me faire plaisir et réaliser mes rêves les plus fous ?

Allons donc ! J'irais sur cette plage déserte, bordée de longs cocotiers aux noix vertes et charnues, que j'ai vue sur une affiche dans le métro.

Hmm... En y pensant très fort, peut-être pourrais-je me retrouver là-bas ? Je crois même que je sens déjà l'odeur de la mer. Oui ! J'entends le bruit des vagues et...

— Sarah !

La voix de ma chef me ramène sur terre. Non, je ne suis pas sur une plage et il n'y a pas de cocotiers. Juste une salle de réunion morose où mes collègues et moi sommes assis, autour d'une longue table ovale, et écoutons Isabelle Marquay, notre chef, parler depuis plus d'une heure.

Son regard insistant me fait réaliser qu'elle attend une réponse. Le problème, c'est que je n'ai pas écouté la question.

— Je pense que... dis-je, jetant un coup d'œil désespéré à mes collègues.
À ma droite, Gwladys écarquille si fort les yeux que je devine qu'elle est morte de stress pour moi.

— Eh bien, je...

Isabelle ne me lâche pas des yeux. Ils lancent des éclairs, d'ailleurs, et ses lèvres commencent à frémir dans ce qui semble être un tremblement de colère.

Oups. Je pense qu'elle a compris que je rêvassais pendant qu'elle devisait sur la stratégie de l'agence !

— Vous n'avez pas écouté, Sarah ! explose-t-elle en tapant du poing sur la table. Trouveriez-vous mon discours inintéressant ? Vous avez mieux à faire, peut-être ?

Oui, ai-je envie de répondre. Bien sûr que j'ai mieux à faire ! Je n'ai qu'à taper du pied sur le sol pour m'élancer dans les airs et retrouver ma plage paradisiaque. Évidemment, je ne peux pas lui dire ça.

Je réfléchis rapidement – mon regard croise celui de Julie, son assistante, qui porte un gros pull avec d'immenses cœurs rouges – et je pense avoir trouvé le moyen de me sortir de ce pétrin.

— Je suis désolée Isabelle, dis-je, retrouvant un peu d'assurance. Je repensais à ce que vous disiez tout à l'heure sur la campagne pour *Hype&Class*... Il ne faut pas attendre le mois de janvier pour la lancer. Il faut le faire maintenant !

Tout le monde me regarde et attend que je développe.

— Je vous assure, poursuis-je. C'est le moment idéal ! Nos concurrents sont accaparés par les fêtes de fin d'année. Personne ne s'attend à une campagne pour la Saint-Valentin !

— Vous dites n'importe quoi, Sarah ! me coupe Isabelle d'un ton sarcastique. Une campagne pour la Saint-Valentin ? En plein mois d'octobre ?

J'ai le sentiment d'être une œuvre d'art ridicule et particulièrement moche, tandis qu'une multitude de paires d'yeux me scrutent avec horreur et incrédulité.

Ouais... J'y suis peut-être allée un peu fort. Mais, je préfère passer pour une cruche plutôt que subir la colère d'Isabelle.

— C'est vraiment n'importe quoi, reprend-elle, levant les yeux au ciel. Bon ! s'écrie-t-elle en balayant l'air de la main. Où en étais-je déjà ? Ah oui, la revue de presse. Tidiane, faites-nous un topo !

Pendant qu'elle se met sur le côté et que Tidiane, notre directeur stratégique, s'exécute à renfort de slides PowerPoint, je me recroqueville dans mon siège. Bon, je ne m'en suis pas trop mal sortie, même si tout le monde ici est désormais persuadé que j'ai une case en moins.

Gwladys m'adresse un sourire compatissant tandis qu'Alice, une collègue du pôle *Mode*, me lance un regard moqueur avant de pouffer de rire et chuchoter à l'oreille de sa voisine. Je parie qu'elle dit des méchancetés à mon sujet. Quelle pimbêche, celle-là ! Elle me le paiera.

Quand j'aurai mes *super-pouvoirs-de-fée*, juste avant de m'envoler par la fenêtre, je lui ferai avaler ce flacon d'eau de toilette dont elle s'asperge à longueur de journée. Cette pensée me requinque un peu et je me redresse sur mon siège avant de jeter un coup d'œil autour de moi.

Mes collègues boivent les paroles d'Isabelle, qui vient de reprendre sa place devant nous, et prennent tous des notes en hochant régulièrement la tête en guise d'approbation de l'évangile qu'elle leur sert, tel un messie.

Je devrais peut-être faire pareil si je ne veux pas perdre mon boulot. Une autre rêverie du style *je-suis-devenue-une-fée*, un regard hébété et des bégaiements lorsque *Dame* Isabelle me pose une question et je peux être assurée de me retrouver sur le trottoir d'en bas, en face de ma boulangerie préférée, avec dans les mains un carton contenant mes affaires. Oui, Isabelle est bien capable de me virer sur-le-champ, sans formalisme.

Je soupire de désespoir avant de me décider à l'écouter attentivement, peinée qu'un ange gardien ne m'affuble de ces ailes magiques qui me donneraient des super pouvoirs.

Le soir, je rentre chez moi, lessivée. Quelle journée de dingue ! Isabelle m'a mis la pression pour boucler la revue de presse de *Dulce*, l'un des plus gros clients de l'agence.

Entre deux réunions, elle m'a reparlé de mon idée. Cette fichue campagne pour la Saint-Valentin.

— Vous y croyez donc vraiment ? m'a-t-elle demandé tandis que son regard trahissait ce qu'elle pensait de moi.

Une allumée ! Elle me prenait pour une cinglée. Pourtant, en y repensant, je suis sûre que mon idée n'est pas complètement saugrenue. En la retravaillant stratégiquement, ça devrait même donner des résultats intéressants.

— Nous pourrions faire un teasing ! me suis-je écriée, emplie d'une inspiration soudaine. Une précampagne sur les réseaux sociaux ! Assortie d'un jeu-concours dont les gagnants ne seraient dévoilés qu'en février ?

Mais, *Dame* Isabelle m'a aussitôt freinée dans mon élan.

— Sortez-vous cette idée idiote de la tête, Sarah ! Et que je ne vous reprenne plus à rêvasser en réunion. La prochaine fois, je serai moins tolérante !

Voilà qui avait le mérite d'être clair. Bon, je l'avoue, cette idée de campagne pour la Saint-Valentin n'était pas franchement lumineuse. Mais tout de même, Isabelle pourrait me faire un peu confiance. Depuis quatre ans que je bosse ici, je n'ai droit à aucune reconnaissance de sa part et lorsque je soumets des idées novatrices, elles finissent à la poubelle ! Ou alors, parfois, elle penche la tête d'un air pensif, reformule mon idée, avec ses mots tellement *distingués*, et conclut qu'elle va y penser.

Puis au cours d'une réunion, cela devenait SON idée.

— Il faut revoir les couleurs du logo pour *Ridless*. Tout ce rouge... Rrrr ! avait-elle dit un jour, avec un dédain exagéré. Il faudrait plus de nuances. De l'orangé, de l'or... Un peu comme ceci !

Elle avait montré un prototype réalisé par un graphiste et le tour était joué. Tout le monde s'était pâmé devant son intelligence *supérieure* tandis que j'étais restée muette en réalisant que c'était MON idée. Sauf que j'avais eu le malheur de lui glisser cela oralement et je n'avais pas poussé l'idée assez loin pour faire faire un prototype !

Elle est comme ça Isabelle, toujours un coup d'avance sur vous. Elle sait faire du beau, de l'extraordinaire avec... les idées d'autrui. Mais, il lui manque une chose essentielle dans notre métier : la créativité.

Des idées créatives, moi j'en ai à revendre ! Je les note partout, sur mon téléphone, sur des post-it, dans mon calepin... Mais, des idées dont elle m'ait félicitée, je n'en vois aucune alors que les campagnes que j'ai gérées ont toujours été fructueuses.

Mince... Je ne peux pas continuer ainsi !

Isabelle, Alice et les autres – à quelques exceptions près –, je ne peux plus les blairer. Dans ma tête, ils sont dans le même panier. Celui avec écrit dessus « *Ploucs* ». Non, vraiment, ils ne sont pas à la hauteur de ma créativité.

Je me suis calée devant la télé et j'ai bavé devant Cathy Mills, une avocate noire américaine, terriblement douée, qui fait la pluie et le beau

temps à Manhattan. Pourquoi ne suis-je pas comme elle ? Je crois que ce qui me manque, c'est de l'audace. Celle de me dresser contre toutes les Isabelle du monde et de leur montrer de quoi je suis vraiment capable.

Il faut vraiment que je fasse quelque chose. Peut-être devrais-je chercher un autre job ?

Oh oui ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Un endroit où l'on me dirait :

— *Sarah, cette idée que vous avez eue est brillante !*

— *Bravo, Sarah ! Grâce à vous, nous avons eu un succès phénoménal ! Vous méritez bien une prime...*

Je réfléchis au montant de la prime et mon visage s'éclaire sur un chiffre avec des tonnes de zéros. Je me pavane dans mon appartement en prenant un air *à-la-Isabelle-Marquay* et en adoptant un ton snob.

— Oh, vous êtes trop aimable ! dis-je à mon interlocuteur fantôme. Je suis ravie d'avoir contribué au succès de cette campagne. Vraiment !

Je m'arrête net dans ma rêverie, car mes volets sont ouverts et mon voisin d'en face ne perd pas une miette de mes pitreries. Je tire rapidement les rideaux et pouffe de rire avant de jeter un coup d'œil à ma montre : zut, il est plus de minuit !

Allez, il faut dormir sinon le réveil sera dur demain.

Le lendemain, je me lève dès la première sonnerie du réveil.

D'habitude, j'enfouis ma tête sous l'oreiller et je presse le bouton *répéter* jusqu'à ce qu'il soit vraiment tard et que je n'ai d'autre choix que de me lever !

Pendant que je me prépare, je suis d'une humeur excellente. Je sais que ma journée va être EXTRA ! Pourquoi ? Parce que je vais démissionner, pardi !

Haha, quelle idée lumineuse !

Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai su que j'allais le faire. Que je devais le faire ! Me pointer dans le bureau de *l'horrible* Isabelle et lui mettre ma lettre de démission sous le nez. Oui, le programme de ma journée est EXTRA. Et plein d'audace !

Aujourd'hui, si on me demande comment je m'appelle, ma réponse sera Audace ! Audie, pour les intimes. Oui, Audie, ça en jette, hein ? Rien à voir avec Sarah !

Je mets une robe ultra-classe et ce mascara qui me fait des cils de fée – je vais finir par ressembler à une fée, je vous dis ! Avec les ailes et tout le tralala ! – puis j’enfile mes escarpins aux talons vertigineux : dix centimètres de pure hauteur. Me voilà fin prête pour ma journée EXTRA.

J’arrive tardivement à l’agence pour être sûre que tout le monde est arrivé. La grande horloge en bas de l’immeuble indique neuf heures trente-deux. Tiens, tiens, je n’avais jamais remarqué qu’il y avait une horloge à cet endroit.

Parfait ! C’est l’heure idéale. Il faut vraiment que je fasse sensation. Que ça reste dans les annales ! Je dois penser très fort à ces ailes de fée pour qu’elles poussent dans mon dos et qu’elles soient le clou du spectacle !

Dès que j’arrive dans l’open space, les conversations s’arrêtent.

— C’est... Sarah ? demande Rose, la rouquine du pôle *Mode*.

— Je crois bien... répond Alice qui me dévisage la bouche entrouverte.

Je sais, j’ai l’air canon ! Ma robe me fait des courbes de rêve, mon afro puff est volumineux et bouclé à souhait, et mon maquillage est juste parfait. Sans parler de ces escarpins qui me font glisser sur la moquette dans une démarche gracile et étudiée. J’ai l’impression d’être une véritable star de cinéma !

Je lance un « *bonjour la compagnie !* » plein de bonne humeur puis je dépose mon sac sur mon bureau. J’en sors une grande enveloppe contenant la lettre avant de prendre la direction du bureau d’Isabelle. En passant devant Alice, je lui glisse un « *ferme ta bouche, tu vas gober une mouche* », avant d’éclater d’un rire triomphal.

Haha ! C’est presque jouissif !

Je m’apprête à entrer dans le bureau d’Isabelle lorsque Julie se met en travers de mon chemin.

— Isabelle est occupée ! Tu veux un rendez-vous ?

Moi, un rendez-vous ? Pour quoi faire ? La grande Audie n’a pas besoin d’un rendez-vous. Elle se pointe quand elle veut, où elle veut, et puis voilà !

Je lui adresse un sourire hautain avant d’ouvrir la porte. Isabelle est au téléphone et un « O » d’horreur déforme sa bouche dès qu’elle me voit.

— Sarah ! rugit-elle, furieuse. Je suis occupée !

Puis, intriguée par mon sourire, elle met une main devant le combiné.

— Qu’est-ce qui vous prend de débouler ainsi dans mon bureau ? Auriez-vous perdu la tête ?

Peut-être bien, je pense, tandis que mon sourire ne quitte pas mes lèvres. J'ouvre l'enveloppe – je prends mon temps, car Isabelle est suspendue à mes mains – et je sors la lettre d'un mouvement théâtral avant de lui planter sous les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, piquée au vif.

— Ma démission ! j'annonce, d'une voix déterminée.

Un ange passe. Isabelle est interdite.

Elle semble partagée entre l'envie de rire et celle de m'aboyer dessus. Pour ma part, je souris toujours tandis qu'une mélodie – probablement celle de la victoire – emplît ma tête. Je l'ignore, car pour l'heure, je pense très fort à mes ailes et me focalise dessus. Il faut qu'elles poussent, maintenant.

Maintenant ! Allez, les ailes, où êtes-vous ?

Isabelle indique à son interlocuteur qu'elle va le rappeler et met fin à la conversation. Elle me regarde, je la regarde. Nous sommes comme deux louves qui se demandent laquelle va attaquer la première.

Toi ! dit ma conscience. *Tu es la grande Audie ! C'est toujours toi qui attaques la première !*

Mais oui, voyons ! Où avais-je la tête ?

— Isabelle, *horrible* Isabelle ! J'ai reçu une proposition d'embauche de *Pépites Rouges* – notre concurrent direct – et je m'envole de ce pas mettre ma créativité au profit de leur succès !

La mélodie de la victoire est de plus en plus forte dans ma tête et c'est le moment que choisissent mes ailes pour pousser dans mon dos et se déployer dans un froufrou délicieux.

Quelle classe ! Je suis en extase !

Le bureau d'Isabelle s'ouvre sur Julie, rouge de stress à l'idée de se faire virer par ma faute et, derrière elle, tout l'open space est debout et m'observe avec des mines ébahies qui semblent dire *qu'est-ce-que-j'aimerais-avoir-le-cran-de-faire-comme-elle*.

Mes ailes m'entraînent dans les airs, devant les gueules effarées de tous. Je prends un air triomphant avant de proclamer « *adieu, les ploucs !* » et me diriger vers la fenêtre qui s'ouvre pour laisser passer la grande Audie.

Là, la mélodie de la victoire devient carrément stridente. Je ne la supporte plus. Zut ! Elle va finir par tout gâcher ! Je sursaute violemment, dans un état second, et une longue minute s'écoule avant que je ne réalise que tout ça n'était qu'un rêve.

La mélodie stridente, c'était la sonnerie de mon réveil. Il est plus de neuf heures et je suis toujours dans mon lit.

Mince, je vais vraiment me faire virer cette fois-ci !

Je bondis du lit et me prépare à la vitesse de l'éclair avant de faire une halte devant le miroir de la salle de bains. Un petit pschitt de mon vaporisateur d'eau, une noisette de crème hydratante et d'huile, trois coups de brosse et deux minutes plus tard, le tour est joué : mon afro puff est en place.

Puis, je me prépare un café, car sans ça, je ne suis bonne à rien. Le précieux liquide enfermé dans un mug isotherme, je quitte mon studio en trombe. En arrivant près du métro Saint-Georges, je fais un signe de la main à Giuseppe, le fleuriste.

Ça fait partie de mon rituel du matin. Faire sonner mon réveil trois fois, m'habiller à la hâte, réaliser un afro puff en deux minutes, boire un bon arabica, aller au métro au pas de course et... dire bonjour à Giuseppe, un gentil quinquagénaire qui m'a tout de suite plu lorsque je me suis installée dans le quartier, trois ans plus tôt.

Manque de bol, il y a des retards sur ma ligne et je patiente plus de dix minutes sur le quai bondé avant de monter dans une rame. Lorsque j'arrive au boulot, il est presque dix heures. Isabelle se tient près du bureau de Tidiane, avec qui elle est en pleine conversation.

Dès qu'elle me voit, elle s'arrête de parler et me toise, l'air énervé.

— C'est à cette heure-ci que vous arrivez ?

— J'ai dû passer chez l'imprimeur pour récupérer les cartes d'invitation de la soirée *Blue Hands*.

— Ah ! fait-elle simplement en remarquant le petit carton que je transporte dans un cabas.

Puis, comme je ne l'intéresse déjà plus, elle se retourne vers Tidiane. Ouf, je l'ai échappé belle ! Mon licenciement pour retards – car j'arrive très souvent en retard ces derniers temps – n'est pas pour aujourd'hui. J'ai été bien inspirée en allant chercher ces cartes d'invitation, la veille en sortant du boulot !

Pourtant, je n'aurais pas été contre le scénario de mon rêve de ce matin. Bah oui, ça m'aurait quand même fait plaisir de donner ma démission à Isabelle. Rien que pour voir sa tête de « *est-elle-devenue-folle ?* ». Et puis,

Audie, elle a la classe quand même. Si je pouvais être elle, dans la vraie vie, avec autant d'audace et d'assurance, ce serait tellement génial !

De plus, grâce à mes ailes magiques, je pourrais voler au lieu de prendre le métro et... je n'arriverais plus du tout en retard ! Je pourrais boire mon café, confortablement nichée dans le creux d'un nuage, un panier de beignets aux pommes posé près de moi, avec en fonds sonore une douce mélodie chantée par des oiseaux aux couleurs chatoyantes !

Je soupire en m'installant à mon bureau lorsqu'une boule de papier atterrit sur la table et je n'ai pas besoin de lever la tête pour savoir d'où elle vient.

Depuis son bureau, Gwladys se retient de pouffer de rire et me fait signe de la rejoindre à la machine à café.

— Tu fais fort, cette semaine ! dit-elle de sa voix chantante à l'accent créole. Je te préviens, tu as intérêt à ne pas énerver Isabelle davantage, car je suis en réunion avec elle cet après-midi !

— Voyons... Isabelle n'a besoin de personne pour être énervée, et encore moins de moi !

— Hmm, ce n'est pas faux ! Mais, après l'épisode d'hier en réunion et ton retard ce matin, il vaut mieux que tu fasses profil bas jusqu'à la semaine prochaine. Mais, dis-moi, que t'est-il arrivé aujourd'hui ?

— Une panne de réveil !

Gwladys pouffe de rire.

— Ne me dis pas que tu as passé la nuit avec...

— Tu es incorrigible, Gwladys ! C'est de l'histoire ancienne, ça.

— C'est ce que tu dis toujours...

Un rire résonne dans l'open space. C'est Alice qui se moque ouvertement de Béa, une collègue du pôle *Food*.

— Voyons, Béa, dit-elle, entre deux rires. Ce genre de sac n'est plus du tout à la mode ! Je veux bien me sacrifier pour t'aider à faire ton shopping, mais pitié, ne ramène plus jamais cette laideur ici !

Elle ponctue sa phrase d'une moue de dégoût qui nous fait lever les yeux au ciel. Cette pimbêche ne rate jamais une occasion d'être désagréable et prend un malin plaisir à faire de Béa son souffre-douleur. La pauvre manque cruellement d'assurance et n'ose jamais lui tenir tête.

Les lèvres pincées, elle se contente de pousser le sac en question sous son bureau avant de poursuivre son travail comme si de rien n'était. Bien sûr,

personne dans l'open space ne réagit. Alice emmerde tout le monde, tout le temps, mais personne ne dit jamais rien.

Distillant son parfum sur son passage, elle se dandine jusqu'à son bureau, perchée sur ses escarpins aux talons vertigineux, en affichant un sourire satisfait. Quel dommage que je ne sois pas aussi audacieuse qu'Audie pour la remettre à sa place !

Isabelle sort de son bureau et nous fusille du regard, Gwladys et moi, comme pour nous reprocher de papoter à la machine à café.

— On déjeune ensemble ? me demande Gwladys, alors que nous nous hâtons vers nos bureaux.

— Oui, oui. À tout à l'heure !

Je me plonge dans les derniers détails de la soirée pour *Blue Hands*, un consortium de galeries d'art qui accompagne des artistes dans la promotion de leurs œuvres. Ce n'est que la troisième fois qu'ils font appel à nous, mais Isabelle a été très claire. *Blue Hands* doit devenir l'un de nos clients majeurs et nous permettre de créer un pôle Arts.

Sunshine Marquay, l'agence où je travaille, emploie une quinzaine d'attachés de presse, répartis sur trois pôles – *Mode, Food, Beauté*, et un pôle mutualisé dont Gwladys et moi faisons partie. Le portefeuille d'une trentaine de clients est plutôt prestigieux et, en temps normal, j'adore mon job.

J'adore monter un événement de toutes pièces – du concept même de l'événement jusqu'au dernier détail logistique –, concevoir des campagnes de presse, organiser des conférences, etc.

Mais, depuis quelques mois, je sature du contexte *Sunshine Marquay*. Après quatre ans au sein de l'agence, sans la moindre reconnaissance de la part d'Isabelle, j'ai besoin de voir autre chose.

La soirée *Blue Hands*, dont le thème est *Créations Sculpturales*, aura lieu dans un mois et a pour but d'inaugurer leur troisième galerie parisienne, mais aussi d'y présenter les nouvelles collections de leurs artistes phares.

J'ai coordonné la communication autour de l'événement – la campagne médiatique a d'ailleurs eu un certain succès, surtout sur Facebook et Twitter – et des cartes d'invitation vont maintenant être adressées aux invités privilégiés.

J'ai hâte d'y être et de constater la réussite de mon travail. C'est ça ma principale source de motivation en ce moment et ça m'aide à m'accrocher malgré mon ras-le-bol de *Sunshine Marquay*.

Autour de moi, tout l'open space bruisse de conversations téléphoniques et je ne tarde pas à décrocher également le téléphone pour relancer des journalistes, afin qu'ils mentionnent la soirée dans leurs prochaines éditions.

— *Artemis* bonjour, fait une standardiste.

— Bonjour, pourrais-je parler à Philippe Ajavon, s'il vous plaît ?

— M. Ajavon est en déplacement toute la semaine. Puis-je prendre un message ?

Grrr. Je sais bien qu'il s'agit là d'un prétexte bidon pour ne pas me le passer. Car Philippe Ajavon, figure montante de la critique d'art, est très demandé et il est quasiment impossible de le joindre par téléphone.

Depuis plusieurs semaines, toutes mes tentatives pour le joindre se soldent par un échec. J'ai bien essayé de le contacter par mail et sur les réseaux sociaux, mais à ce jour, je n'ai eu aucune réponse de sa part.

Cependant, il n'est pas question que je baisse les bras !

— Pourriez-vous me passer son assistante, alors ?

— Elle est déjà en ligne. Souhaitez-vous lui laisser un message ?

— Eh bien, dites-lui que Sarah Assouma a appelé au sujet de la soirée *Blue Hands*. Je lui ai envoyé un dossier de presse il y a un mois.

— Très bien, c'est noté. Bonne journée, madame !

Je soupire avant de composer le numéro de Nicolas Moulin, un journaliste d'*Arts Magazine* avec qui je collabore depuis bientôt trois ans.

— Bonjour Sarah, dit-il d'une voix chaleureuse. Tu n'es pas obligée de m'appeler toutes les semaines, tu sais.

— Bonjour Nicolas, je réponds, passablement amusée. Je sais bien, mais que veux-tu ? Il peut se passer tellement de choses en une semaine !

— Comme recevoir d'autres communiqués de presse qui risqueraient de foutre en l'air l'article sur *Blue Hands*, n'est-ce pas ?

Oups. Touchée ! Mais, à ma décharge, je joue gros sur ce coup et je ne peux pas me permettre d'avoir une couverture médiatique approximative. Alors, s'il faut être sur le dos des journalistes...

— Écoute, j'ai une bonne nouvelle pour toi, reprend-il. Le prochain numéro mentionne l'événement... Voyons... En page 8. Une double page sur *Blue Hands*, la soirée et leur prochaine participation à la FIAC de Paris ! Alors, heureuse ?

— Très heureuse ! Oh, Nicolas, tu es formidable ! Un grand merci !

Lorsque nous raccrochons, un sourire radieux éclaire mon visage tandis que je jette un coup d'œil à ma longue liste avant de composer le numéro suivant.

L'après-midi, un vent de pression souffle sur l'open space. *L'horrible* Isabelle est d'une humeur massacrate. *Trendy Plus*, un client du pôle *Mode*, menace de nous quitter pour confier son image à *Pépites Rouges* si nous ne parvenons pas à améliorer sa visibilité dans les médias. Isabelle a débarqué sur le plateau et déversé sa colère sur Tidiane, Alice et ses collègues *Mode*.

Le moment ne se prêtait absolument pas au rire – j'étais d'ailleurs navrée pour Tidiane que j'apprécie beaucoup – mais je n'ai pas pu retenir un sourire satisfait devant la mine atterrée d'Alice qui était presque au bord des larmes. Bien fait pour elle, ce n'est pas tout d'être sexy !

Oui, j'avoue. Malgré le fait qu'elle soit toujours maquillée et parfumée à outrance, prétentieuse et foncièrement mauvaise, elle est vachement sexy. Si elle n'était pas aussi prétentieuse, j'aurais peut-être eu de la compassion.

Du coup, elle a passé l'après-midi à relancer ses contacts et envoyer des communiqués de presse. D'habitude, elle passe son temps à lire des magazines en ligne, retoucher son maquillage, emmerder Béra ou d'autres collègues, et faire faire son boulot par les stagiaires. Un peu de travail ne lui fera pas de mal.

Le soir, je rentre chez moi, à nouveau très fatiguée. Je n'ai pas arrêté de la journée ! Je retrouve le cagibi qui me sert de toit et dans lequel je commence sérieusement à me sentir à l'étroit. Il n'y a pas que mon boulot à changer. Il faudrait revoir l'appart aussi, mais pour l'instant, je ne peux pas me le permettre.

Je suis en train de réchauffer mon dîner au micro-ondes lorsque je reçois un message de Claire, ma meilleure amie.

Coucou les filles ! Partantes pour un afterwork ce vendredi soir ?

J'ai hâte de vous raconter un truc follement excitant !

Alors, qui est dispo vendredi ?

Je lâche un soupir désabusé. Les filles me manquent, mais je n'ai aucune envie d'aller à ce rendez-vous. Nous avons l'habitude de nous retrouver au moins une fois par mois pour boire un verre entre amies ou aller à l'une des soirées afterwork organisées par Franck, un ami commun. Et, à mon grand

désespoir, la conversation arrive souvent sur un sujet que je n'aime pas aborder : ma vie amoureuse.

Car j'ai presque trente ans et pour mes amies, je suis un véritable oiseau rare, sujet favori des conversations lorsque nous nous retrouvons.

Trente ans et toujours célibataire ? Pour elles, je rentre dans la catégorie *vieille-fille-à-marier-de-toute-urgence* et elles se sentent obligées de me filer tous les plans mecs dont elles ont connaissance. En outre, elles ont toute une théorie sur le fait d'être toujours célibataire à trente ans et me la resservent dès qu'elles en ont l'occasion. Si bien que je les évite soigneusement ces derniers temps.

En refaisant le compte, outre le boulot et l'appart, il faudrait que je revoie autre chose dans ma vie : trouver un petit ami digne de ce nom. Quelqu'un avec qui je pourrais envisager de passer à la vitesse supérieure et faire des projets d'avenir.

Mais... mes trente ans, c'est dans cinq mois et, à ce rythme, je ne risque pas de le trouver avant ! En regardant la réalité bien en face, mes amies ont peut-être raison... Mon cas est désespéré !

2

Mon réveil sonne et j'ouvre un œil pour appuyer sur le bouton *répéter*. Mais, je ne peux plus le faire, car c'est déjà la troisième fois que je le fais sonner. Plus le choix : maintenant, il faut se lever !

Zut, je n'ai aucune envie d'aller travailler aujourd'hui. Je n'ai pas envie de voir du monde ni de supporter la mauvaise humeur d'Isabelle. J'aimerais rester au lit et me goinfrer de marshmallows à la fraise. Ces derniers mois, je traîne des pieds tous les matins et cette situation me plombe le moral. Il faut vraiment que je change de job !

Ce rêve que j'ai fait, l'autre jour, est peut-être prémonitoire ? Peut-être vais-je vraiment recevoir une offre d'embauche de *Pépites Rouges* ? Aaaaah, ce serait tellement cool !

L'excitation me gagne et je saute du lit. Il faut que je pense à refaire mon CV. Ce serait quand même ballot qu'un chasseur de têtes m'appelle et que je n'aie pas de CV potable à lui envoyer. Ce serait d'un minable !

J'imagine la scène.

(Le chasseur de têtes) — *Mlle Assouma, pourriez-vous me faire parvenir votre CV à jour, afin que je puisse me rendre compte de vos dernières expériences ?*

(Moi) — *Un CV à jour ? Si je vous envoie celui de 2010, ça fera l'affaire ?*

Non, ça ne le fait pas du tout ! Il faut vraiment que je refasse mon CV. Une fois mon café avalé, je me hâte vers le métro avec la mine d'un animal qu'on mène à l'abattoir. C'est vrai, j'ai l'impression que c'est ce que je vis, tous les matins. Sauf que dans mon cas, ça a l'air d'être un scénario sans fin. Toujours la même histoire : je me présente à l'abattoir tous les jours, mais ce n'est jamais mon tour. Quelle déprime !

En arrivant près de l'agence, je passe par ma boulangerie préférée pour me donner l'énergie d'affronter la journée.

— Deux beignets aux pommes et deux chouquettes... Ce sera tout, madame ?

La boulangère me jette un regard impatient, car la file est longue derrière moi. Mais, je bave littéralement devant la vitrine remplie de gourmandises de toutes sortes. *Fais attention à ta ligne !* glapit ma conscience, d'une voix haut perchée et horriblement agaçante.

Ben, voyons ! Comme si je ne le savais pas. Mais, je n'ai pas envie d'aller bosser et quand je suis dans cet état, rien de tel que le sucre pour me remettre d'aplomb.

— Euh... Rajoutez un beignet aux pommes, s'il vous plaît. Euh, non... Deux, finalement.

— Quatre beignets aux pommes, au total ?

— Oui...

Je ressors de la boulangerie, honteuse, furieuse contre moi-même, tandis que ma conscience est dans tous ses états. Mais, dès que j'ouvre le paquet pour humer l'odeur des beignets, la bonne humeur irradie instantanément mon être tout entier.

Quelques instants plus tard, je m'installe à mon bureau, en mordant dans un beignet avec gourmandise, tout en me promettant de trouver un moment dans la journée pour refaire mon CV.

À l'heure du déjeuner, je me rends, avec Gwladys et Julie, dans un restaurant italien qui a toujours les arguments pour prolonger ma bonne humeur. Je viens d'engloutir mon entrée et suis en passe d'attaquer ma pizza favorite, *l'Orientale*, lorsque mon téléphone sonne.

C'est Claire. Elle veut savoir si je suis dispo pour l'afterwork. Zut, je réalise que j'ai oublié de répondre à son message.

— Non, ma belle, dis-je en prenant un air faussement désolé. J'ai déjà quelque chose de prévu...

— Comment ça, tu as quelque chose de prévu ?

Sa voix est montée d'un cran et je devine aisément son agacement.

— Tu n'étais déjà pas là, la dernière fois !

— Je sais, mais je ne peux vraiment pas. Je dois passer à la galerie pour voir où en sont les travaux... Tu sais, pour la soirée de mon client.

Menteuse ! hurle ma conscience.

— Ah, dommage. Bon, si c'est pour un rendez-vous client...

Claire soupire de dépit.

— Dis-moi, as-tu trouvé ta robe ?

— Quelle robe ?

— Comment ça, quelle robe ? Pour l'EVJF de Laurie, pardi !

Zut ! Le mariage de Laurie, c'est déjà dans deux semaines ! Maud, l'une des filles de notre groupe d'amies, est styliste et s'est chargée des robes de demoiselles d'honneur. Par contre, chacune de nous devait se trouver un déguisement pour la soirée d'enterrement de vie de jeune fille. Le problème, c'est que je ne m'en suis pas du tout occupée !

Je suis complètement paniquée, mais je rassure néanmoins Claire. Bien sûr que j'ai déjà ma robe ! Qu'est-ce qu'elle croit ?

— Ah oui ? dit-elle. Tu l'as achetée en ligne ou en boutique ? Tu n'as pas eu trop de mal ? Je ne dois vraiment pas être douée... Des robes de princesses, il en existe des tonnes... Encore faut-il tomber sur LA robe !

Re-zut ! Ça aussi, je l'avais oublié. Le thème du mariage de Laurie est *Princesses et Paillettes* et, pour son enterrement de vie de jeune fille, nous avons eu l'idée de nous déguiser en princesses Disney. Moi en Tiana et Claire en Ariel. Euh... En ne m'y prenant que deux semaines à l'avance, ce n'est pas vraiment gagné ! Aaaah ! Comment vais-je faire ?

Gwladys et Julie m'observent, intriguées, pendant que je raconte à Claire que j'ai acheté ma robe dans une boutique à Lyon.

— Lyon ? demande-t-elle surprise.

Bah oui, dis-je, j'y suis allée un mois plus tôt en week-end chez Sam, mon meilleur ami et non, je ne me souviens plus du tout du nom de la boutique. Là, Gwladys me regarde avec de gros yeux et je suis à peu près sûre qu'elle a compris que je viens de dire un énorme mensonge.

L'essentiel est que Claire a l'air de me croire, car elle semble affolée à l'idée d'être la seule du groupe à ne pas avoir trouvé sa robe.

— Ah la la ! gémit-elle. Je pensais avoir le temps d'en acheter une et finalement, me voilà à la bourre...

Elle semble vraiment désespérée, alors je la rassure. On peut faire des miracles en deux semaines, voyons !

— Rien d'insurmontable pour toi, ma poule !

Dès que je raccroche, je me prends la tête entre les mains. Il faut que je trouve cette robe au plus vite ! Julie promet de me donner des adresses de boutiques.

— J'ai déniché un déguisement, l'autre jour, dans une boutique du 3^e arrondissement et ils vendaient des robes de princesse. Tu devrais y trouver ce que tu cherches.

Une fois n'est pas coutume, je fais l'impasse sur le dessert, parce que je suis en leur compagnie et qu'elles sont au régime. Ce n'est pas plus mal d'ailleurs, car non seulement je dois trouver ma robe de princesse, mais en plus, si je peux perdre deux ou trois kilos au passage, ça m'aidera à rentrer dans ma robe de demoiselle d'honneur que Maud a finalisée depuis un bon moment.

Je ne suis pas grosse, loin de là, mais je dois avouer que je me suis un peu laissée aller ces derniers mois. Oui, je traîne des bourrelets disgracieux qui n'ont pas leur place dans un look de mariage. Non, vraiment pas.

La faute aux beignets aux pommes. Euh... Et pour être tout à fait franche, les marshmallows que j'engloutis sous la couette, les soirs de déprime, n'y sont pas étrangers non plus.

De retour au boulot, je boucle rapidement les communiqués de presse urgents et m'éclipse du bureau vers dix-sept heures. Mon excuse, un rendez-vous avec un journaliste, pour évoquer la soirée *Blue Hands*. Bien sûr, c'est un mensonge. *Elle a bon dos, la soirée Blue Hands !* me réprimande ma conscience.

Mais, je lève les yeux au ciel pour l'envoyer balader car j'ai une bonne excuse après tout : une robe de princesse à trouver de toute urgence ! La liste des boutiques que Julie m'a remise en main, direction une première enseigne dans le troisième arrondissement. J'y reste une bonne demi-heure, mais n'y trouve pas mon bonheur.

Je me rends ensuite dans une autre boutique à quelques stations de métro de là, mais je ne trouve rien là non plus. Grrr ! Où vais-je pouvoir trouver ma *robe-de-princesse-Tiana* ? Je finis par rentrer chez moi vers dix-neuf heures, l'estomac dans les talons.

J'avale un bol de soupe en faisant une session de rattrapage devant les derniers épisodes de ma série préférée – celle avec Cathy Mills, *l'avocate-super-douée-de-Manhattan*. Puis, je prends une bonne douche chaude avant de me glisser sous la couette, épuisée par cette journée éreintante.

Le lendemain, je me réveille, avant que mon réveil ne sonne, torturée par une envie forte, agaçante... entêtante ! Une envie de désir, de plaisir, que dis-je... de chaleur masculine. Oui, une envie de faire l'amour !

Des images torrides, vestiges de mes rêves nocturnes, m'embrument le cerveau. Bon, d'habitude, ce genre d'envie n'est pas quelque chose d'insurmontable. Car même si je ne suis pas en couple, je peux avoir une ou

deux solutions de dépannage pour éteindre le feu des jours d'envie impérieuse...

Désiré par exemple, cet expatrié camerounais que j'ai rencontré à l'un des afterworks de Franck. La trentaine, grand, gueule d'ange, look ultra-chic, il travaille dans la com. Nous nous sommes revus plusieurs fois pour boire un verre mais, depuis quelques semaines, il ne répond plus à mes messages. Je me demande s'il ne s'est pas trouvé une petite amie... Zut, je l'aimais bien, Désiré. Il était cultivé, avait de l'humour et on s'entendait plutôt bien. Qui d'autre à part Désiré ?

Marco, bien sûr ! s'écrie ma conscience, délibérément taquine. Car j'essaie tant bien que mal d'oublier ce bel étalon italien, doublé d'un bourreau des cœurs, dont je me suis entichée avant de comprendre qu'il était un incorrigible coureur de jupons.

D'ailleurs, les dernières fois qu'il m'a appelée, j'ai eu la désagréable impression qu'il n'a pensé à moi que parce qu'il n'avait personne d'autre sous la main. Bien sûr, il est hors de question que je sois le bouche-trou de service ou de m'attacher à un play-boy qui finira par me briser le cœur.

Mais, les jours comme celui-ci, je ne peux m'empêcher de me sentir bien seule et, malgré moi, je suis parfois tentée de passer un coup de fil à Marco. Ce n'est pas comme ça que je trouverai l'homme de ma vie, me direz-vous !

Pour tout vous dire, je ne suis pas ce qu'on peut qualifier de *femme fatale*, mais je ne suis pas laide non plus. Du haut de mon mètre soixante-dix, les traits plutôt harmonieux et une taille de guêpe enviable – si, si, je vous jure –, je me trouve même assez jolie. D'ailleurs, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de difficulté à séduire un homme.

Le problème, car il y en a bien un, c'est trouver LE mec qui restera plus longtemps que quelques mois et avec qui je pourrai faire des projets d'avenir. Ce mec-là, je crois bien qu'il n'existe pas. En tout cas, je ne l'ai pas encore rencontré.

Je repense à ce que mes amies n'arrêtent pas de me dire.

Arrête d'être casanière, Sarah ! Sors un peu plus !

Et pas qu'avec nous... Avec des hommes !

Tu es célibataire depuis trop longtemps. Tu dois te trouver un mec ou alors c'est nous qui nous en chargerons pour toi !

Euh... Je connais les filles et un jour ou l'autre, elles finiront par me pousser dans les bras d'un mec, potable à leurs yeux et soi-disant pour mon propre bien !

Je soupire longuement avant de me résigner à sortir du lit. Une nouvelle journée de travail m'attend et à son issue, une nouvelle course contre la montre pour trouver ma robe de princesse.

Lorsque j'arrive au boulot, une ambiance d'enterrement règne dans l'open space. Mince, que s'est-il passé ?

J'interroge Gwladys du regard et elle me fait signe d'approcher.

— Tu as raté quelque chose hier soir, murmure-t-elle en guettant la porte du bureau d'Isabelle. Tidiane... Il a été viré !

— Comment ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de crier et tous les murmures s'arrêtent tandis qu'une multitude de paires d'yeux nous dévisagent. Je fais signe aux autres de continuer leur bavardage avant de jeter un regard insistant à Gwladys, du style *raconte-moi-tout* !

La veille, vers dix-huit heures, me dit-elle, Isabelle a convoqué Tidiane dans son bureau et après une discussion animée, il en est ressorti furieux et a fait ses cartons avant de quitter l'agence. Isabelle a ensuite annoncé à ceux qui étaient encore là qu'il ne reviendrait plus !

Le pauvre a été tenu responsable de la perte du client *Trendy Plus*, qui menaçait de quitter l'agence, et a payé pour l'incompétence d'Alice et de ses collègues. La nouvelle me fait l'effet d'une bombe et à en croire les mines de conspirateurs et les messes basses de mes collègues, tout le monde est sous le choc.

Je connais bien Tidiane et j'ai énormément de peine pour lui. Il était si travailleur et sérieux ! Le travail à l'agence représentait beaucoup pour lui. Bien que je n'aie aucun doute sur sa capacité à retrouver un autre job rapidement, je suis quand même sidérée par l'injustice dont il a été victime et le manque de cœur d'Isabelle.

Tidiane avait donné une dynamique positive à l'équipe et avait fortement contribué à bon nombre de nos derniers succès. La vie est vraiment injuste. C'est Alice qui aurait dû être virée !

Mais ça, ce n'est pas près d'arriver car elle cire trop bien les bottes d'Isabelle pour se faire reprocher quoi que ce soit. Et puis, tant qu'il y aura des stagiaires à l'agence, elle est bien planquée et Isabelle ne risque pas de se douter qu'elle ne fout rien !

Je suis encore en train de commenter la nouvelle avec Gwladys lorsque le bureau d'Isabelle s'ouvre.

— Sarah ? appelle-t-elle d'un ton sec en me cherchant du regard. Venez dans mon bureau !

Aaaah ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Je m'exécute sous les regards inquisiteurs de mes collègues, en pariant que les murmures vont aller bon train dès que je serai dans le bureau d'Isabelle.

Mince, vais-je me faire virer moi aussi ? Je savais bien que mes retards de cinq à dix minutes finiraient par me porter préjudice. Ce matin, je suis même arrivée avec vingt minutes de retard. Bon, je suis cadre et je n'ai pas vraiment d'horaires. N'empêche, l'usage au bureau est d'arriver vers neuf heures – ou même avant – pour ne repartir qu'au-delà de dix-huit heures.

Paniquée, je commence à imaginer le discours que je ferai à Maman pour lui annoncer que j'ai perdu mon boulot. Après un copieux sermon, elle risque de m'obliger à assister au groupe de prières de son église afin d'éloigner de moi *les mauvaises ondes* qui me gâchent la vie.

Bah oui, je vais avoir trente ans, je ne suis toujours pas mariée et en plus je me fais virer ? Elle ne trouverait pas ça normal.

Et même moi, je commence à trouver tout ça louche !

— Sarah, fait Isabelle, lorsque je referme la porte du bureau derrière moi. Vous avez dû apprendre le départ précipité de Tidiane ?

— Euh... Oui, je réponds, ne voyant pas trop où elle veut en venir.

Elle se lève et traverse le bureau pour s'arrêter devant un range-dossiers.

— Vous n'êtes pas sans savoir que Tidiane m'épaulait dans les démarches commerciales de l'agence. Maintenant qu'il est parti, j'ai besoin de quelqu'un pour reprendre ce rôle et... j'ai pensé à vous.

Euh... J'ai l'impression de ne pas avoir bien entendu. Vient-elle de dire qu'elle a pensé à moi ? Pour reprendre le poste de Tidiane ? Wow ! Mais, c'est super ! Serais-je enfin reconnue à ma juste valeur par *l'horrible* Isabelle ?

Un large sourire éclaire mon visage et je m'apprête à lui répondre lorsqu'elle reprend :

— Évidemment, j'envisage d'embaucher un nouveau directeur stratégique. J'ai dans mon réseau une ou deux personnes qui devraient convenir. Néanmoins, ce type de recrutement risque de prendre du temps, aussi, ai-je besoin de quelqu'un pour assurer l'intérim.

Bien sûr. C'était trop beau pour être vrai. Elle ne me propose le poste qu'en attendant d'embaucher quelqu'un d'autre. Mais, tout de même ! L'opportunité est trop belle et ne saurait être refusée.

— Vous pouvez compter sur moi ! je m’empresse de dire de ma voix la plus enthousiaste. Je suis ravie que vous ayez pensé à moi et je peux vous assurer que...

— Bien entendu, vous serez rémunérée pour ce rôle supplémentaire, me coupe Isabelle qui ne semble pas partager mon enthousiasme. À cet effet, Julie va préparer une lettre de mission, assortie d’une prime mensuelle.

Elle ouvre le range-dossiers et en sort un classeur qu’elle me tend.

— Tenez ! Voici la liste des prospects sur laquelle Tidiane et moi travaillions. Je veux que vous étudiez ces dossiers et que nous en reparlions... Voyons...

Elle retourne à son bureau et pianote sur son ordinateur.

— Demain, à seize heures ?

— Euh... Je dois vérifier mon agenda... (Puis comme ses yeux lancent des éclairs, je m’empresse de poursuivre.) Mais, je n’ai pas le souvenir d’avoir un rendez-vous à ce créneau-là. Je vous envoie une invitation !

— Parfait !

Isabelle ne dit plus un mot et j’interprète cela comme la fin de notre entrevue. À quoi m’attendais-je ? Qu’elle me raccompagne jusqu’à la porte, avec un grand sourire et une chaleureuse poignée de main ? J’ai même l’impression qu’elle n’est pas très contente que j’aie accepté la mission. Pourquoi me l’avoir proposée, alors ?

Je suis presque arrivée à la porte lorsqu’elle m’arrête.

— Au fait, Sarah, connaissez-vous M. Ankrah ?

— Le PDG de *Blue Hands* ? je demande, haussant un sourcil. Non, je n’ai pas eu l’occasion de le rencontrer. J’ai toujours échangé avec M. Laval, le directeur de la communication.

Pourquoi s’intéresse-t-elle au PDG de *Blue Hands* ? Je réalise que je n’ai aucune idée de ce à quoi ressemble ce dernier. Je sais qu’il n’est pas bien vieux, mais les revues de presse que j’ai récupérées au début de notre partenariat ne comportaient aucune photo de lui et il n’apparaît jamais dans les médias.

— J’ai cru comprendre que c’est un homme très occupé, poursuis-je.

— Oui, c’est exact. Bon... J’ai hâte d’être à la soirée ! Ce sera l’occasion parfaite pour l’aborder dans un contexte moins formel.

Mon retour dans l’open space n’est pas trop remarqué, car mes collègues sont pour la plupart au téléphone. En m’installant à mon bureau, je continue

à me questionner. Pourquoi m'a-t-elle choisie, moi ? C'est vrai, Béa ou Michel auraient tout aussi bien pu convenir.

Bon, j'avoue, j'ai un physique plus glamour que Béa – qui, à quarante ans, a le look d'une octogénaire – et contrairement à Michel, mes prises de parole en réunion sont assez appréciées. Il a un défaut sur lequel nous nous accordons tous : il ne peut pas aligner deux phrases sans bredouiller et c'est assez pénible.

Alors, Isabelle m'a-t-elle réellement choisie sur ces critères ? L'apparence et le discours ? Le classeur qu'elle m'a donné me semble tout d'un coup immense et je sens la pression monter.

Ai-je vraiment les épaules pour assumer ce rôle ? J'ai l'habitude de faire des rendez-vous clients, mais uniquement lorsque les projets sont remportés et qu'il faut passer à l'étape d'un plan de campagne concret.

Là, il va falloir démarcher des prospects, avoir les arguments pour les convaincre de nous faire confiance... Et surtout, si tout ne se passe pas selon les attentes d'Isabelle, je risque de perdre mon job une fois pour de bon.

Sacré challenge, donc. *Mais, rien d'insurmontable pour la grande Audie !* m'encourage ma conscience, exceptionnellement conciliante.

Mais oui ! Comment ai-je pu l'oublier ? Je suis la grande Audie et ma principale force est mon audace ! Requinquée par cette pensée, j'esquisse un sourire en ouvrant le classeur, pressée de relever le défi.

Le lendemain soir, je sors du métro avant de me hâter vers *O'cello*, le bar-restaurant où Franck a l'habitude d'organiser ses soirées. Finalement, je n'ai pas pu échapper à l'afterwork.

Claire a raconté aux filles que je ne pouvais pas venir, ce qui m'a valu un appel de Laurie hier.

— Sarah ? a-t-elle crié, d'une voix agacée. Comment ça, tu ne peux pas venir, demain soir ? C'est impensable ! Il faut que tu sois là ! Il me reste encore un milliard de choses à finaliser pour le mariage et j'ai besoin de vos avis !

— Je comprends, ma Laurie, mais j'ai un rendez-vous client... Et puis, les filles seront là, elles pourront te...

— Non, j'ai besoin de ton avis également, Sarah ! Écoute... Tu ne pourrais pas décaler ton rendez-vous client ?

— Non, je ne pense pas que...

— Appelle-les ! Décale à un autre jour ! Et puis, quoi encore ? Ils se prennent pour qui, ces clients ? Te fixer un rendez-vous un vendredi soir ? Et si tu avais prévu de partir en week-end ? Ou de retrouver tes super copines pour boire un verre ? Ils ne peuvent pas bloquer ton vendredi soir... Il faut que tu sois là, Sarah ! Tu ne peux pas me lâcher comme ça !

Laurie n'a rien voulu entendre et il est inutile de préciser que je n'ai pas pu me dérober. Résultat des courses, je suis en train de pousser la porte du bar, déjà bondé, où il règne une ambiance festive. Les filles sont déjà toutes là et me font un signe de la main dès qu'elles me voient. J'affiche un sourire radieux, bien décidée à ne pas me laisser faire.

Hors de question d'aborder ma vie amoureuse ce soir. À toutes fins utiles, j'ai préparé un speech *vie-parfaite-et-heureuse* et je compte bien ne pas en dévier. Pour cela, mon look et mon maquillage au top sont mes alliés. Les filles n'ont qu'à bien se tenir !

— Alors, comme ça, s'écrit Claire, quand c'est Laurie qui te le demande, tu arrives à te libérer ?

Je lève les yeux au ciel, avant de l'embrasser.

— Ne sois pas jalouse, ma belle ! Disons plutôt que j'avais très envie de vous voir, toutes... Mais, raconte ! C'est quoi ce truc tellement excitant que tu voulais partager avec nous ?

— Sois patiente, voyons ! Tu viens à peine d'arriver et tu veux déjà tout savoir ! Allez, pose-toi et dis-nous plutôt comment tu vas !

J'embrasse les filles tout en répondant à Claire.

— Tu travailles trop, Sarah, commente Vanny en sirotant son cocktail. Lève un peu le pied ! Profite un peu de la vie !

— Je suis 100% d'accord avec Vanny ! fait Maud. Il n'y a pas que le travail dans la vie !

— Et ces derniers temps, intervient Laurie, il faut qu'on te supplie pour que tu daignes sortir avec nous. Tu ne nous aimes plus, c'est ça ?

— Rhoo, qu'est-ce que tu vas chercher ! (Je lève à nouveau les yeux au ciel). Vous êtes mes copines adorées. Comment pourrais-je ne plus vous aimer ? C'est impensable !

J'accompagne ma phrase d'une moue outrée et nous éclatons toutes de rire. À nous cinq, nous formons une belle troupe Benetton ! Moi d'origine Togolaise ; Claire et Maud, Françaises caucasiennes ; Laurie, Réunionnaise d'origine indienne ; et Vanny, d'origine chinoise.

Elles sont toutes mariées, à l'exception de Laurie, et pour Claire et Vanny, qui n'ont pas encore d'enfants, cela ne saurait tarder, car elles en parlent tout le temps.

— Alors, ces essais bébé ? demande d'ailleurs Maud.

— Ça suit son cours, lâche Claire en soupirant. Je ne pensais pas que ça prendrait autant de temps ! Je commence à désespérer...

— Mais non, la rassure Maud, ça va venir. Il faut t'armer de patience ! Et toi, Vanny ?

— C'est la même chose, par ici. Mais bon, nous, ça fait juste trois mois qu'on est mariés alors...

— Tout de même, reprend Claire, j'ai le sentiment de ne plus vivre que pour ça. Règles, ovulation, rapports sexuels à la bonne période... Pfff, c'est épuisant à la fin !

— Ça ne doit surtout pas devenir une corvée, fait Maud.

— Je sais bien... Mais, ça m'obsède tellement ! (Claire soupire encore). J'ai si hâte que le miracle opère et qu'une merveilleuse petite créature grandisse en moi...

— Essaie de ne pas trop te focaliser dessus... ajoute Maud. Ça n'aide pas d'être stressée !

— Je sais bien, mais c'est plus fort que moi... Bon, arrêtons de parler de tout ça, car ça me stresse encore plus... Parlons de choses plus... concrètes ! Aaaaah, les filles ! Vous ne devinerez jamais ce qui m'est arrivé l'autre jour !

— Attends une minute ! dis-je. Je reviens ! Je vais me chercher un truc à boire.

Je me fraie un passage jusqu'au bar où je fais la bise à quelques amis. Franck n'est pas loin de là et, une fois mon verre en main, j'en profite pour lui faire un coucou.

— Tiens, une revenante ! dit-il avec humour.

— *Rhoo*, tu exagères ! je réponds en l'embrassant. Je n'ai raté tes afterworks qu'une ou deux fois ! Euh... Bon, peut-être trois ou quatre fois, je rectifie, comme il affiche une moue dubitative.

— Haha, sacrée Sarah ! Sinon, pour le mariage de Laurie, j'ai prévu un petit discours avec Karima. Et vous ? Prêtes pour l'animation ?

— Oh non, pas du tout... Nous sommes carrément à la bourre. Mais, il va falloir qu'on s'y mette là !

Nous discutons encore un petit moment puis je fais le chemin en sens inverse pour rejoindre les filles.

— Ah, te revoilà ! s'écrie Claire.

— Bon, maintenant que Sarah est là, tu vas pouvoir nous raconter ton aventure ! dit Laurie en se trémoussant sur son siège.

— Alors, voilà...

Je sirote mon cocktail tout en tendant l'oreille pour écouter la voix enjouée de Claire. Alors qu'elle déambulait dans les rues de Paris, le week-end dernier, un groupe de jeunes filles lui a demandé un autographe.

— Vous vous rendez compte, les filles ? Elles m'ont prise pour Charlize Theron !

Elle est complètement surexcitée, le sourire jusqu'aux oreilles.

— J'ai toujours su que j'avais l'allure d'une star !

Et puis quoi encore ? Claire ressemblerait à Charlize Theron ? Alors tant qu'on y est, moi, je pourrais dire que je ressemble à Kerry Washington !

Mais, les filles ne semblent pas être du même avis que moi.

— Si ça se trouve, dit Vanny, tout aussi surexcitée, tu vas être repérée par un réalisateur et démarrer une carrière dans le cinéma !

— Ah, tu peux être sûre que je serai l'une de tes plus grandes fans, susurre Laurie. Charles et moi, nous serons ravis de t'inviter, avec tes amis superstars, à venir passer quelques jours dans notre résidence secondaire !

— Et moi, dit Maud, je confectionnerai des robes spécialement pour toi. Tu imagines, si tu tournes dans des films d'Ava Duvernay, Will Smith ou Woody Allen ? Wow, la classe !

Je pouffe de rire et quatre paires d'yeux se braquent instantanément sur moi. Zut. Je pensais rire intérieurement, en fait.

— Désolée, les filles, mais... Vous trouvez vraiment que Claire ressemble à Charlize Theron ? C'est vrai, elle est blonde, très belle, avec des yeux clairs, mais...

— Je vois, dit Claire, l'air faussement vexé. Tu es jalouse, c'est ça ?

— Moi, jalouse ? Ne dis pas de bêtises, voyons !

— Alors, ne me gâche pas mon plaisir !

Sourcils froncés, elle secoue son index sous mon nez. Puis, comme si elle visualisait une scène hautement extraordinaire, elle reprend, les étoiles plein les yeux.

— Aaaah ! À moi Cannes, New York, Los Angeles !

Et nous voilà en plein délire. Claire est vraiment un sacré numéro. Elle ne rate jamais une occasion pour se faire remarquer et, la connaissant depuis le collège, je sais qu'elle est complètement cinglée. Mais, c'est aussi pour ça que je l'aime.

Alors, je décide de rentrer dans le délire, moi aussi. Après tout, je préfère ça plutôt qu'il leur prenne l'envie de me questionner sur ma vie amoureuse si je les contredis avec trop de zèle.

— J'ai une idée ! Ton nom de scène pourrait être...

Je fais mine de réfléchir tandis qu'un éclat de rire menace de ruiner ma comédie.

— Claire *Therona* ! Oh, oui, quelle idée lumineuse !

— Sarah, dit-elle d'un air approbateur, tu es un véritable génie ! Claire *Therona*, la star montante du septième art... Hmm, ça sonne vachement bien !

Nous gloussons comme des adolescentes puis Claire monopolise la parole avec d'autres péripéties hilarantes. Ensuite, c'est au tour de Laurie de nous raconter ses préparatifs de mariage. Elle nous donne la feuille de route du déroulement du mariage et veille à nous communiquer tous les détails importants.

Finalement, j'ai de la chance ce soir car ma vie amoureuse ne semble pas être à l'ordre du jour. Soulagée, je remise mon discours *vie-parfaite-et-heureuse* dans un coin de ma tête pour profiter pleinement de ce délicieux moment entre copines.

3

Dimanche matin, il est presque onze heures lorsque je daigne enfin sortir de mon lit. Je viens à peine de finir mon petit-déjeuner lorsque Claire m'appelle.

— *Ma pouuuuuleeeeeeeee* ! hurle-t-elle dès que je décroche, faisant tressaillir mes tympans de douleur.

Qu'est-ce qui lui prend de gueuler ainsi ? Ah, j'oubliais... Cette fille est cinglée !

— Oui, Claire, dis-je posément. Au fait, bonjour ?

— Ah, oui. Bonjour ! Je suis si excitée, Sarah ! J'ai répété la phrase parfaite à te sortir et j'ai finalement trouvé la bonne !

Je fronce les sourcils, en me demandant de quoi il s'agit.

— *La petite graine a germé* ! lâche-t-elle avant de glousser comme une gamine.

— Quoi ?

— Zut, Sarah ! Je suis enceinte !

Je me retiens d'exploser de rire, car j'avais bien compris. Juste envie de l'embêter.

— Aaaaah, ma chérie ! Mais, c'est génial ! Félicitations ! Je suis si contente pour toi !

Elle me raconte avoir fait son test ce matin et comment elle a cru mourir de bonheur en voyant s'afficher le ++.

— T'aurais vu la tête de Malik, il est aux anges ! Deux semaines qu'elle a germé, la graine ! Je me doutais bien de quelque chose... Je commençais à me sentir fatiguée... Oh, oh, que je suis contente ! Tu crois que je vais avoir des nausées ? Des sautes d'humeur ? Un masque de grossesse ? Oh... Il va falloir que je fasse un stock d'eau de camomille... Il paraît que c'est excellent pour le teint !

Et blablabla. Wow, quelle nouvelle, tout de même ! Je suis sincèrement heureuse pour elle. Depuis le temps qu'elle attend ça !

— Il faut que j'appelle les filles ! poursuit-elle. Mes parents ! Oh, je suis si excitée ! Dis, tu voudras bien m'aider à choisir les vêtements du bébé ?

— Euh... Ce n'est pas un peu tôt pour ça ? Tu ne connais même pas encore le sexe !

— Mais, ce n'est pas grave ! J'en prendrai de toutes les couleurs. Et au pire, ça servira pour le deuxième !

Elle éclate de rire et je l'imites. Une vraie folle, ma Claire !

— Et puis, je ne sais pas pourquoi mais, je suis certaine que ça sera une fille !

— Et comment peux-tu en être aussi sûre ?

— Ça sera une fille, Sarah ! Je le sais, c'est tout ! J'ai même déjà des idées de prénoms. Que penses-tu d'Emma ? Ou Carole ? (Elle ne me laisse pas le temps de répondre). Oh, il faut absolument que ça soit une fille ! Tu t'imagines ? Ce serait si cool !

— Ah ça ! Une petite Claire bis, ça devrait être assez cool en effet !

Nous éclatons à nouveau de rire.

— Tu fais quoi ce soir ? je demande. Nous devons fêter ça !

— Eh bien, je n'ai rien prévu alors, ça serait avec plaisir ! Je vais appeler les filles et si elles sont également disponibles, nous pourrions nous retrouver chez moi ?

— Super ! Tu me tiens au courant ?

— Oh, que oui ! Et puis, il faudra qu'on se revoie dans la semaine, avec les filles, pour préparer notre animation pour le mariage de Laurie.

— Ah oui, c'est vrai. Je n'ai pas de contraintes la semaine prochaine, alors je m'adapterai. N'oublie pas de mettre Franck dans la boucle... Lui aussi, il a prévu un petit discours pour les mariés !

— OK, ça marche ! Je vais proposer des dates à tout le monde et on en choisira une. Bon, bah, à tout à l'heure, ma poule !

Lorsque nous raccrochons, je me laisse choir sur le canapé, encore sonnée par la nouvelle.

Ma Claire va devenir maman. Wow, quelle merveilleuse nouvelle !

Cinq jours plus tard

Hourra ! Oh, miracle !

J'ai ENFIN trouvé ma robe de princesse après avoir écumé au moins une dizaine de boutiques ces derniers jours. Bon, pour être tout à fait honnête, je

n'y serais pas arrivée sans l'aide de Claire.

Hier, en sortant du boulot, j'ai reçu un appel d'elle. Elle se rendait dans une boutique du troisième arrondissement pour y récupérer son déguisement d'Ariel et m'a demandé de l'y rejoindre. Lorsque je l'ai retrouvée, elle m'a fait essayer une robe de Tiana tellement belle que je l'ai achetée sur-le-champ.

Bien sûr, il a fallu que je lui avoue mon mensonge. Et non, je n'avais pas acheté ma robe quelques semaines plus tôt à Lyon. Quelle n'a été ma surprise lorsqu'elle a rétorqué qu'elle n'avait pas cru un seul instant à mon mensonge ! D'ailleurs, la semaine dernière, après notre conversation téléphonique, elle avait passé commande de cette robe en même temps que la sienne. Sacrée Claire ! Elle me connaît si bien, finalement.

Bref, la robe est vraiment magnifique ! Elle est toute en mousseline avec de légers détails de dentelle, des petits plis en forme de pétales au niveau du buste et de larges plis jaune pâle et vert d'eau à partir de la taille. Je suis en train de l'essayer à nouveau chez moi et j'admire mon reflet dans le miroir. Quelle classe ! Je vais faire sensation !

Bon, trêve de coquetterie. Nous sommes vendredi soir, il est presque sept heures et j'ai rendez-vous avec Sam, mon ami de Lyon, qui est de passage à Paris pour le week-end. Lorsque je le retrouve au restaurant, il est en compagnie de Liu, sa charmante petite amie.

— Wow, Liu ! Cette nouvelle coupe de cheveux te va à ravir ! dis-je en l'embrassant.

— Merci, Sarah, répond-elle. Et toi, ton afro puff est de plus en plus volumineux ! Quel est ton secret ?

— Ah ah ! Tu as parlé de secret, non ?

— Et moi, personne n'a remarqué ma nouvelle coupe ? demande Sam, ce qui nous fait éclater de rire.

Depuis plus de dix ans que je connais Sam, il a TOUJOURS la même coupe avec ses cheveux crépus coupés très courts. Quoique, à la fac, pour faire marrer ses potes, il a débarqué un jour avec une perruque de dreadlocks. Inutile de préciser que nous avons bien rigolé ce jour-là !

— Bah quoi ? dit-il en souriant. Il n'y en a que pour vos cheveux alors, j'essaie de trouver ma place dans cette conversation !

— Ha ha ! Tu as raison, admetts-je. En tout cas, je suis ravie de vous revoir. Ça faisait longtemps que vous n'étiez pas venus à Paris !

— C’est vrai, répond-il. Nous ne sommes pas revenus depuis le printemps. Mais, Liu a décroché un contrat qui devrait lui permettre de venir plus souvent.

— Un de mes clients lance sa nouvelle collection de prêt-à-porter, intervient Liu qui est photographe. Alors, j’enchaîne les shootings photo. Le mois dernier, j’ai passé plusieurs jours à Marseille et à présent, me voici à Paris !

— Wow, tu as l’air si épanouie quand tu en parles ! dis-je. J’aimerais être aussi rayonnante quand je parle de mon job d’attachée de presse.

— Je te l’ai dit des dizaines de fois, Sarah, fait Sam. Le secret, c’est de faire ce qu’on aime et comme on l’aime ! Tu aimes ton job, mais ton problème, c’est tout ce qu’il y a autour. Tu devrais sérieusement penser à changer de contexte professionnel...

— Ah, je te vois venir ! dit Liu d’un ton taquin. Tu vas encore nous sortir ta sempiternelle rengaine sur l’auto-entrepreneuriat, n’est-ce pas ? À chaque fois qu’on croise quelqu’un qui en a ras-le-bol de son boulot, Sam essaie de le convaincre de se mettre à son compte... Tu sais, chéri, tous les métiers ne se prêtent pas forcément à l’auto-entrepreneuriat !

— Oui mais, tant qu’on ne s’y est pas intéressé, on ne peut pas savoir ! réplique Sam qui a démarré l’aventure freelance depuis trois ans déjà et en est pleinement satisfait.

Alors, dès que le serveur finit de prendre nos commandes, il se lance dans un récit enthousiaste sur son expérience de développeur web indépendant.

Une semaine plus tard

— Alors, vous en avez encore pour longtemps ? s’écrie Vanny depuis le rez-de-chaussée.

Nous sommes chez Maud à Issy-les-Moulineaux et, Vanny et moi, nous patientons au salon tandis que Maud et Claire sont occupées, à l’étage, à déguiser Laurie. Eh oui ! Nous y sommes. Elle se marie demain et ce soir, c’est son enterrement de vie de jeune fille.

Après une journée chargée au Grand Palais où *Blue Hands* expose des œuvres dans le cadre de la foire internationale d’art contemporain, j’ai dû m’éclipser en début de soirée car Laurie ne m’aurait jamais pardonné de rater son enterrement de vie de jeune fille !

Comme prévu, je suis déguisée en Tiana, dans ma robe jaune pâle et vert d'eau, agrémentée d'un diadème posé sur mes cheveux relevés en un chignon haut. Vanny est, quant à elle, une magnifique Mulan, avec un kimono aux couleurs pastel et un diadème sur sa longue chevelure brune.

— Nous voilà ! annonce bientôt Maud, en descendant les escaliers – déguisée en Cendrillon, dans une robe bleue ciel – suivie de Claire et Laurie.

Claire est Ariel, avec sa robe d'un vert clair, et ses cheveux blonds recouverts d'une perruque rousse pour l'occasion ; et Laurie est éblouissante en Belle, dans une magnifique robe beige et jaune pâle. Toutes les trois portent des diadèmes, car sans ça, difficile de se prendre pour de vraies princesses !

— Wow ! s'extasie Vanny en admirant Laurie. Très beau travail, les filles ! Le maquillage est parfait et cette coiffure... J'ai l'impression d'être en face de la vraie Belle !

— Et toi, tu ferais pâlir d'envie Mulan ! dit Maud.

— C'est indéniable, nous sommes toutes très belles, j'interviens en faisant une pirouette. Nous allons faire sensation !

— Alors, dit Laurie, allez-vous enfin me dévoiler le programme ?

— Patience ! fait Claire, en agitant le cabas qu'elle tient dans les mains. Tu le découvriras bien assez tôt. Bon ! Ne perdons pas une minute de plus. En avant, mes princesses !

Nous sommes toutes très excitées tandis que nous revêtons nos manteaux. Issa, le mari de Maud vient de coucher Manon, leur fille de deux ans, et descend les escaliers au moment où nous nous apprêtons à partir.

— Bonne soirée, les filles ! Ne faites pas trop de bêtises !

— Nous, des bêtises ? demande Maud, l'air faussement outré, avant de l'embrasser. Aucun risque ! Allez, les filles, notre carrosse nous attend !

En guise de carrosse, sa Peugeot 3008. Nous y prenons place puis elle démarre après avoir lancé le GPS, direction une adresse dans le quatorzième arrondissement de Paris. Une demi-heure plus tard, nous nous garons dans un quartier de la porte d'Orléans.

Pendant le trajet, Claire nous a confié des ballotins en nous chargeant d'une mission de la plus haute importance : ils doivent être vides à la fin de la soirée !

En regardant à l'intérieur, je n'ai pas pu m'empêcher de pouffer de rire : des préservatifs de toutes sortes et des mini-doses de lubrifiant à troquer

contre une pièce d'un euro. Ben voyons, difficile de faire plus coquin !

En déambulant dans les rues, nous attirons bien sûr tous les regards. Pour l'instant, de nous toutes, Claire est celle qui s'en sort le mieux dans cette vente originale. Elle aborde les passants, sans honte ni hésitation, et leur refourgue sa camelote en un temps record.

En passant près d'un bar, nous nous faisons siffler par un groupe de jeunes et décidons d'y faire une halte. Après avoir vendu une partie de notre marchandise aux jeunes loups surexcités, nous prenons place à une table.

Bientôt, le serveur pose devant nous un plateau chargé de cocktails – sans alcool, sauf pour Laurie et moi – : caïpirinhas, mojitos, pina coladas, sex on the beach, etc. Deux verres pour chacune, soyons folles !

Nous trinquons au mariage de Laurie et à la grossesse de Claire. Je suis si contente d'être là, avec les filles, à bavarder et rigoler de tout et de rien.

— Je me demande ce que font Charles et les garçons, en ce moment, dit soudain Laurie, en songeant à son fiancé, qui enterre également sa vie de célibataire.

— Eh bien, ils s'amuse certainement beaucoup ! Tout comme nous ! s'écrie Claire, en se dandinant sur sa chaise, au rythme de la musique électro.

— J'espère juste qu'il est sage...

— Mais bien sûr, ma belle ! intervient Maud. Ne va pas t'imaginer des choses. Il est irréprochable, ton Charles !

— Maud a raison, dis-je. De toute façon, tu peux compter sur Franck et Malik pour que la fête ne dérape pas. Et puis, tu ferais mieux de profiter à fond de cette soirée ! Demain, tu auras la bague au doigt et ce sera une nouvelle vie pour toi.

— D'accord, d'accord, les filles. Mais ne pensez pas que, parce que je me marie, vous serez débarrassées de moi ! Dès notre retour de lune de miel, je compte bien reprendre nos afterworks !

— Ah, voilà qui est bien dit ! fait Vanny. Euh, Claire... Je crois que tu as une touche là... Ce type, là-bas, n'arrête pas de te reluquer !

Claire se retourne vers l'homme en question, qui lui fait un clin d'œil – il est en compagnie de deux autres hommes – et elle décide de les aborder pour leur vendre des préservatifs. De loin, nous la regardons faire un numéro de charme et les trois hommes éclatent bientôt de rire.

Elle revient quelques instants plus tard à notre table, en brandissant son butin en euros.

— Je suis trop forte, les filles ! se félicite-t-elle. Il ne me reste pratiquement plus grand-chose à vendre. Et vous, où en êtes-vous ?

Nous faisons rapidement le compte et Vanny et moi sommes celles qui en ont le moins vendu.

— Faites un effort, les filles ! nous réprimande gentiment Laurie. Hors de question de rentrer avec de la marchandise !

— S'il vous en reste, menace Maud, vous perdrez votre place dans le carrosse !

Quelles conneries, ces histoires ! J'éclate de rire avant de réaliser que les filles sont très sérieuses. Mince, elles n'oseraient pas nous laisser rentrer en transports en commun, tout de même ! Les mines conspiratrices de Laurie et Maud me font comprendre que si. Bon, il va falloir que je m'y mette sérieusement, alors.

À mon tour, je me lève et commence à faire le tour des tables. Les gens, d'abord surpris, se laissent prendre au jeu et acceptent volontiers de m'acheter des préservatifs et des lubrifiants. Lorsque je retourne à notre table, les filles m'accueillent en hurlant.

— Tu assures, Sarah ! Bravo !

— Bien joué !

— Finalement, tu vas finir par me rattraper, dit Claire. Je n'aurais pas dû te sous-estimer !

Nous éclatons de rire avant de héler le serveur pour passer une nouvelle commande. Une bonne heure plus tard, nous quittons le bar, et je suis passablement éméchée. La concurrence est à présent rude entre nous, car nous faisons la course à celle qui finira sa vente la première. Ce sont les passants qui trinquent et nous regardent d'un air amusé, alors que nous sommes déchaînées et même un peu hystériques.

En passant devant un restaurant chic, Claire s'arrête et improvise une valse devant l'air consterné des clients, qui nous observent à travers la paroi en verre. C'est tout Claire, ça. Elle n'a pas besoin de boire de l'alcool pour faire des folies !

Pour ma part, l'alcool aidant, je me sens pousser des ailes et me joins à elle pour former un duo déjanté. Notre valse est comique et d'un ridicule extrême, mais qu'est-ce que c'est rigolo !

Un homme noir, élégamment habillé, sort du restaurant, un sourire amusé aux lèvres.

— Cap de lui vendre un préservatif ? me chuchote Claire, d'un ton provocateur.

— Regarde bien ! je réponds avant d'avancer vers lui, d'une démarche aguichante.

Wow, il est très bel homme, je remarque aussitôt. *Il est canon, tu veux dire !* s'écrie ma conscience, complètement sous le charme. J'avoue, cet homme est le prototype fidèle des héros des romans d'amour de mon adolescence. Grand, les cheveux crépus courts, les traits harmonieux, la mâchoire volontaire. Et ce sourire...

Ouais, il est carrément CANON. Si je m'écoutais, je laisserais tomber ma mâchoire à terre et je baverai devant l'apollon réincarné qu'il représente. *Tente ta chance !* hurle ma conscience. *Si ça se trouve, tu lui plais peut-être un peu ?* Ouais, c'est ça. Et puis, quoi encore ?

— Allez ! hurle Claire dans mon dos, bientôt imitée par les filles. Allez, Sarah !

L'homme fronce les sourcils, l'air intrigué, tandis que ses yeux de jais me scrutent avec une intensité déroutante.

— Bonsoir ! Désolée de vous importuner, mais... J'ai besoin que vous m'achetiez ceci.

Je sors un préservatif du ballotin et il me jette un regard surpris.

— Oh... Attendez, je vous explique tout ! Voilà, mon amie là-bas – je lui montre Laurie du doigt – enterre sa vie de jeune fille et j'ai une tâche quelque peu délicate à remplir...

— Me vendre un préservatif ? demande-t-il, d'une belle voix rauque.

— Exact ! Comment avez-vous deviné ? je demande en affichant un air faussement étonné. Mais, je vous rassure, ça ne vous coûtera qu'un euro !

Il dîne dans un restaurant gastronomique, alors, il peut bien dépenser un malheureux euro pour mon préservatif, tout de même !

Je lui sors mon plus beau sourire.

— Considérez que vous faites une bonne œuvre. Si vous ne m'achetez rien, je risque de rentrer chez moi à pied !

— Allez, Sarah ! hurlent les filles dans mon dos.

— N'oublie pas la sanction ! rajoute Maud. Pas de vente, pas de carrosse !

Les filles sont pliées de rire et gloussent bruyamment. L'homme me regarde d'un air à la fois amusé et consterné. Il est si beau... Alors, sans que je puisse m'en empêcher, et probablement à cause des quatre cocktails

que j'ai ingurgités, je sens une onde d'audace poindre en moi. J'ai envie de tenter ma chance. *Allez, vas-y !* m'encourage ma conscience.

Oui, elle a raison, il faut que je tente ma chance !

— Ou alors... Nous pourrions planter mes amies là et... passer le reste de la soirée ensemble, qu'en dites-vous ?

Il fronce encore plus les sourcils, l'air interloqué. Zut, il ne manquerait plus qu'il me prenne pour une fille facile !

— Oh, ne pensez pas que je vous fais une proposition indécente ! Nous pourrions tout simplement... Bavarder ! Apprendre à se connaître... Je... Je ne couche jamais le premier soir !

Et merde. À présent, il doit me prendre pour une vraie tarée ! Un faible sourire déride ses traits et, lentement, il sort son portefeuille.

— Ou alors... Je pourrais simplement vous acheter un préservatif.

Zut. On dirait bien que mon numéro de charme n'a pas fonctionné. Je suis si déçue que je reste là à ne rien dire. Son regard intense me brûle tandis que je suis morte de honte. Quelle cruche ! Pourquoi a-t-il fallu que je me ridiculise ainsi ?

Ce *genre d'hommes* n'est assurément pas intéressé par des femmes de *mon genre*, de classe moyenne et au sex-appeal douteux. Et qui plus est, grossièrement déguisée en Tiana !

Comment je le sais ? Je le sais, c'est tout ! Il n'y a pas besoin d'avoir fait Harvard pour ça...

— Eh bien, Sarah, combien vous en reste-t-il ? s'impatiente-t-il.

— Euh... — je compte rapidement —, dix préservatifs et cinq lubrifiants.

— Tenez ! dit-il en me tendant un billet de cinquante euros. Je prends tout. Pas besoin de me rendre la monnaie.

— Oh... Je... C'est très aimable à vous...

— Je ne voudrais pas être tenu responsable s'il arrivait malheur à la princesse Tiana !

Il me fait un clin d'œil avant de s'éloigner à grands pas vers une voiture luxueuse, mon ballotin à la main. Un chauffeur en sort, lui ouvre la portière et il s'y engouffre, sous mon regard médusé et celui de mes amies qui accourent vers moi, en riant.

— Alors, il t'en a pris combien ? interroge Claire, surexcitée.

— Tout !

— Wow, je parie que tu lui as tapé dans l'œil ! fait Laurie.

— Vous avez vu sa voiture ? s'extasie Maud. Une *Bentley Mulsanne*. Elle coûte une blinde ! Il doit être vachement riche !

— Tu aurais dû prendre son numéro ! me gronde Vanny. Qui sait, c'était peut-être ton prince charmant ?

— Ah oui ! dit Laurie. Si ça se trouve, tu viens de laisser passer l'homme de ta vie... Que c'est ballot !

— Relax, les filles, dis-je, pour calmer le jeu. De toute façon, il est déjà parti ! Et puis, l'essentiel, c'est qu'à présent, il ne me reste rien à vendre. Alors, c'est qui la meilleure ?

Nous pouffons de rire et les filles me font un high five, en chantant à tue-tête.

Sarah la championne ! Sarah la championne ! Sarah, Sarah, Sarah la championne !

Nous continuons à déambuler dans les rues, Laurie en tête, en fredonnant des génériques de dessins animés Disney. Mais, mon cuisant râteau de tout à l'heure m'a quelque peu sapé le moral et, presque inconsciemment, l'image d'un bel homme noir, au regard troublant, revient invariablement à mon esprit.

4

Ça y est. C'est le grand jour : Laurie se marie aujourd'hui !

Après nos folies d'hier, nous avons dormi chez Maud puis ce matin, après un réveil difficile et le départ de Laurie, nous avons commencé à nous préparer. À présent, il est plus de quinze heures et nous sommes toutes chez Laurie.

Nous l'observons, tandis que la maquilleuse apporte une touche finale à son œuvre. Lorsque la future mariée est prête, nous nous extasions sur sa robe, sa coiffure, ses bijoux ou encore son maquillage.

C'est vrai qu'elle est magnifique dans sa belle robe blanche. Elle a l'air d'une vraie princesse et dans quelques instants, elle unira sa vie à celle de Charles, son prince charmant.

Pour ma part, j'ai beau essayer, je n'arrive pas à m'imaginer en robe de mariée. Bon, il est vrai qu'il manque encore celui qui fera office de mari, mais l'idée même du mariage ne m'obsède pas. Contrairement à mes amies, je n'accorde pas une importance capitale à cet événement de la vie.

Pour moi, le plus important, c'est d'aimer et d'être aimé en retour. De vivre une histoire suffisamment sérieuse pour s'installer ensemble, avoir des projets communs. Nul besoin de passer devant le maire ou le prêtre, et de dépenser une fortune pour une fête. J'en suis là de mes réflexions lorsque je me rends compte que les filles m'interpellent.

C'est l'heure ! Il faut partir !

Nous aidons Laurie à s'installer dans une belle voiture blanche, ornée de jolis nœuds en tulle mauve, puis nous prenons place dans d'autres voitures qui nous emmènent à la mairie de Chantilly, à un quart d'heure de là. Une centaine d'invités attendent déjà sur le parvis où ils accueillent la future mariée avec des sifflets et des applaudissements.

Au milieu de la foule, nous apercevons Franck et Karima, sa petite amie, et nous les rejoignons. Bientôt, tout le monde prend place à l'intérieur de la mairie où Charles se trouve déjà. Laurie reste dehors et attend le signal pour

faire son entrée, au bras de son père. Un air de musique classique résonne et les invités se lèvent pour admirer Laurie, tandis qu'elle avance vers son futur mari.

La célébration du mariage est émaillée par des sifflets au sein de l'assistance, puis ils échangent leurs vœux et les bagues, et scellent leur union par un baiser.

À côté de moi, j'ai l'impression que mes amies – accompagnées de leurs maris respectifs – vont défaillir, tellement elles sont surexcitées et émues par la scène. Partout autour de nous, on crie « *vive les mariés !* », « *longue vie aux mariés !* ».

Soudain, sans crier gare, une vive tristesse s'empare de moi. Que m'arrive-t-il ? Je suis très contente pour Laurie et Charles, pourtant. D'ailleurs, j'ai hâte de leur souhaiter, de vive voix, tout le bonheur du monde. C'est vrai, ils sont si beaux et ont l'air si heureux, que leur souhaiter d'autre ?

Ou alors, comment ne pas éprouver une pointe d'envie, une toute petite once de jalousie ? m'interpelle ma conscience. Jalouse ? Moi ? Pff... Quelle idée ! Je suis juste fatiguée par la soirée d'hier.

Bon... Pour être honnête, je suis probablement un peu jalouse. Car ce mariage me rappelle que je suis la dernière du groupe à être encore célibataire et, malgré moi, mon moral en prend un petit coup. De plus, le rôle que je me suis pris hier soir ne m'a pas laissée indifférente.

Mais, comme ce n'est ni le moment ni le lieu pour penser à tout ça, je plaque un sourire figé sur mes lèvres, décidée à donner le change jusqu'au bout. D'autant plus que ce soir, avec les filles et Franck, nous devons pousser la chansonnette et réaliser une chorégraphie déjantée devant les invités. Je n'ai donc pas le droit de laisser la déprime prendre le dessus.

Alors, je regarde les mariés rayonner de bonheur sous les flashes des photographes et lorsque c'est au tour des demoiselles d'honneur de faire des photos avec eux, je parviens à afficher mon plus beau sourire.

Deux bonnes heures plus tard, nous sommes dans le somptueux manoir réservé pour le vin d'honneur et la réception. Avec Franck et les filles, nous venons de terminer nos discours et notre chorégraphie, qui semblent avoir beaucoup plu, à en croire les mines réjouies des mariés et de l'assistance. Puis, lorsque vient le moment de fredonner *Count on me* de Bruno Mars, l'une des chansons préférées de Laurie, l'émotion nous submerge et nous versons une petite larme.

Laurie et Charles nous rejoignent pour nous remercier chaleureusement de notre performance émouvante. Quelques instants plus tard, alors qu'ils se promènent dans la salle pour discuter avec leurs invités, les filles et moi nous approchons d'une table chargée de bouchées apéritives, tout en sirotant un verre.

Sans surprise, la conversation tourne autour du sujet du jour : le mariage de Laurie, bien sûr ! Les filles s'extasiaient sur le bon goût de Laurie, à travers la décoration chic et réussie, le choix de ce magnifique manoir et du traiteur qui, paraît-il, est un grand chef étoilé.

— Ah, Laurie a vraiment tout déchiré ! s'exclame Maud en comparant son mariage au sien, qu'elle trouve beaucoup plus réussi.

— Dommage qu'on ne se marie pas deux fois, fait Claire, les étoiles plein les yeux. J'ai tout d'un coup plein de nouvelles idées pour un mariage !

C'est là que ça se gâte pour moi. Comme si elles s'étaient donné le mot par télépathie, les filles se retournent toutes vers moi et je sens comme de gros nuages s'agglutiner au-dessus de ma tête.

Un orage se prépare. Il ne manque plus que le tonnerre et les éclairs puis les trombes d'eau qui s'abattraient sur moi.

— Pourquoi ne pas mettre tes idées au profit du futur mariage de Sarah ? demande Vanny, toute fière de sa trouvaille.

— Mais bien sûr ! approuve Claire. Maintenant que Laurie est mariée, il ne reste plus que toi, Sarah.

— Alors, rajoute Vanny, quand comptes-tu nous présenter l'heureux élu ?

Et c'est reparti. N'ayant pas abordé ce sujet avec elles depuis un moment, je savais bien que je n'y échapperais pas ce soir. Mais, au fond, j'avais quand même espéré que le bonheur de Laurie aurait éclipsé cette manie qu'elles ont de me rappeler que je suis toujours célibataire.

— Oh, il se cache quelque part sur terre, dis-je en éludant la question.

Il faut qu'on change de sujet. Et le plus vite sera le mieux.

— Bon, sinon, vous ne trouvez pas qu'il fait un peu froid ici ? La pièce n'est pas très chauffée...

— Tu as froid ? demande Maud. Tu veux que je te prête mon châle ?

— Euh... Non, merci. Ça va aller...

Mais, mon tour de passe-passe ne fonctionne pas.

— Où en étions-nous déjà ? fait Vanny, revenant à la charge. Ah oui, le futur mariage de Sarah. Tu sais, ma poule, il va falloir sérieusement

t'activer parce que...

— L'horloge tourne, je termine en lui coupant la parole. Oui, je sais, tu me l'as déjà dit des centaines de fois !

— Enfin, Sarah... Ne le prends pas comme ça, voyons. J'essaie juste de t'aider. Tu sais, le prince charmant ne va pas te tomber du ciel.

— Tu oublies le bel inconnu d'hier ? rappelle Claire. Il semblait tout droit tombé du ciel, lui !

— Sauf qu'elle l'a laissé filer, reprend Vanny. Vraiment, Sarah, il faut que tu fasses un petit effort !

— Quoi, par exemple ? je demande, le ton passablement hargneux, car je commence à perdre patience.

— Eh bien, en sortant un peu plus... En venant plus souvent aux soirées de Franck où il y a toujours des tas de mecs célibataires... Enfin, en te bougeant quoi !

— Mais, je me bouge, figure-toi ! Je sors, je vois du monde... D'ailleurs, j'ai rencontré quelqu'un récemment et ça m'a l'air plutôt bien parti !

Bon, je viens de dire un gros mensonge mais, au point où j'en suis, toute excuse est bonne pour échapper à cette énième conversation – humiliante, au passage – sur mon célibat !

— Ah, voilà une bonne nouvelle ! s'écrie Claire. Je suis contente pour toi. Euh... J'espère juste que ce n'est pas un Marco bis...

Je refrène l'envie de lui jeter un regard assassin. Quoi ? Alors, je ne serais bonne qu'à tomber sur des Marco ?

— Enfin, je dis ça parce qu'il faut vraiment que tu arrêtes les histoires sans lendemain et que tu démarres une relation stable...

— Claire a raison, intervient Vanny. J'étais un peu comme toi, avant. Et puis, j'ai vu la plupart des gens se marier autour de moi et ça m'a mis la pression. Heureusement, j'étais déjà en couple avec Bastien et notre mariage, cet été, n'a été qu'une étape supplémentaire dans notre relation. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il faut du temps pour être sûr d'être tombé sur la bonne personne. Encore faut-il démarrer une relation sérieuse...

— Je rejoins les filles à 100%, ajoute Maud. Ça fait bientôt deux ans que tu as rompu avec Éric... Il serait temps de te remettre avec quelqu'un d'autre. Et pour une relation sérieuse. Les coucherries d'un soir, ce n'est plus de ton âge !

Arghhh ! J'enrage intérieurement, mais je me retiens de leur exploser à la figure. Alors, comme ça, à trente ans, on n'a plus le droit d'avoir des aventures sans lendemain ?

Et puis quoi encore ? Je fais ce que je veux, d'abord ! La mine renfrognée, je commence à me dire que je n'ai aucune envie de m'éterniser ici. Si c'est pour entendre ce genre de réflexions sur leur théorie des trente ans à la con, non, très peu pour moi.

Mais, une fois qu'elles sont lancées, les filles, plus rien ne les arrête !

— Tu devrais prendre nos recommandations au sérieux, poursuit Vanny. Je connais des tas de filles qui étaient comme toi et qui ont laissé passer l'âge fatidique. Résultat, aujourd'hui encore, elles sont toujours à la recherche de leur prince charmant.

À les entendre, il faudrait que je me jette sur le premier venu sous prétexte qu'il ne faut pas finir vieille fille. Quel mal y a-t-il à finir vieille fille, d'abord ?

— Ça me fait penser à cette fille, dit Claire. Tu sais, la copine de lycée de ta sœur...

— Ah oui, Constance ! reprend Vanny. Figurez-vous qu'à trente-sept ans, elle n'est toujours pas casée ! La pauvre... Elle passe de relation en relation sans jamais tomber sur le bon.

Euh, lui viendrait-il à l'idée que cette Constance ne fait peut-être pas exprès de passer de relation en relation ? Et puis, pourquoi faudrait-il qu'elle se marie à tout prix ?

— Oh la la ! fait Maud. Comme je la plains... Sarah, il faut vraiment que tu fasses quelque chose ! On va finir par croire que tu le fais exprès !

Ben, voyons...

— Tu sais que nous sommes là pour toi, dit Claire en me prenant par les épaules. Écoute, la prochaine soirée de Franck a lieu dans deux semaines. Cette fois, plus d'excuses. Tu viendras avec nous !

— Hmm.

Puis elles continuent à parler de leur fichue théorie. Selon elles, être une femme célibataire de plus de trente ans, c'est faire partie de *la crème des looseuses*. C'est l'expression favorite de Vanny.

— Sarah, tu ne veux quand même pas faire partie de *la crème des looseuses*, non ?

Elle me pose cette question à chaque fois que la discussion tourne autour de mon célibat. Au début, je m'en fichais un peu de cette expression à la

con... J'en rigolais, même ! Mais, je dois avouer qu'elle me laisse de moins en moins de marbre.

Les filles continuent de parler autour de leur théorie absurde sur *la crème des looseuses* et ne semblent pas se rendre compte que leurs propos sont durs et blessants. Je commence vraiment à en avoir marre et je n'ai qu'une envie : leur hurler mon agacement !

— Quel mal y a-t-il à être célibataire à trente ans, d'abord ?

Les regards interloqués des filles me font réaliser que j'ai réfléchi tout haut. Oups ! Impossible de faire marche arrière, maintenant. Et tout bien réfléchi, ce n'est peut-être pas plus mal. Car ça fait un moment que je meurs d'envie de leur dire le fond de ma pensée. Alors, avec plus d'assurance, j'explose.

— Non, mais c'est vrai ! Il faut arrêter de penser que tout le monde doit être marié à trente ans, au plus tard, et avoir un gosse avant trente-cinq ans ! Tant qu'on y est, pourquoi ne pas dire qu'à cinquante ans, les femmes devraient toutes être ménopausées et les hommes impuissants ?

Les yeux des filles s'agrandissent à mesure que je débite ce flot de paroles, d'un ton énervé. Elles pensent sûrement que je suis en train de péter les plombs, ce qui n'est pas complètement faux ! Peu importe, je décide de ne pas m'arrêter en si bon chemin.

— Et puis, en poursuivant le raisonnement, il faudrait qu'on soit tous morts à soixante-dix ans ? Il y aurait cet article du code de la vie qui dirait : *Article 640 – 1, il est obligatoire d'être marié à trente ans sous peine d'une amende de vingt mille euros. Il est également interdit d'avoir son premier bébé au-delà de trente-cinq ans...*

Je laisse échapper un soupir agacé avant de poursuivre.

— J'entends déjà les réflexions idiotes du genre : *Quoi, tu as cinquante ans et tu n'es toujours pas ménopausée ? Non mais, il y a un souci... Il faut consulter un médecin ! Ou encore : Comment ? Tu es toujours en vie à quatre-vingts ans ? Mais, c'est une aberration ! Ce n'est pas comme ça que les choses doivent se passer !*

— Sarah... intervient Maud pour tenter de me calmer, mais je ne lui en laisse pas le temps.

— Bon sang ! Il faut arrêter le délire, les filles ! Je suis toujours célibataire à presque trente ans, et alors ? Il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat. Non, vraiment pas ! Il y a des tas d'autres choses plus

graves dans la vie ! Comme les maladies incurables, les guerres atroces, la famine...

Énorme silence autour de moi. Les filles se dévisagent, incapables de décider laquelle va reprendre la parole en premier. Finalement, Claire se lance.

— Oh, Sarah... Je ne pensais pas que ça t'affectait autant... Je suis désolée, ma chérie. C'était juste pour rigoler... Cette histoire de *crème des looseuses*, c'est des conneries, tu sais !

Là, c'est au tour de Vanny de s'agacer.

— Comment ça, des conneries ?

— Bien sûr que c'est des conneries ! répète Claire. C'est Sarah qui a raison. Après tout, quel mal y a-t-il à être célibataire et à le rester à vie ?

— Ah oui ? Dans ce cas, tu devrais divorcer pour redevenir célibataire, alors !

Oh la la ! À présent, l'ambiance est électrique entre nous et je regrette de m'être emportée. Car, après toutes ces années d'amitié, nous ne devrions plus nous disputer. Ça devrait être interdit dans le code de la vie, article 736, alinéa 25.

Notre vive discussion nous vaut des regards curieux de part et d'autre. Il ne manquerait plus que Laurie s'en rende compte ! Et, comme il est hors de question de lui gâcher la fête, je décide de prendre sur moi pour tenter de détendre l'atmosphère.

— Bon... Et si nous changions de sujet, les filles ? C'est ridicule de nous énerver pour si peu... Et puis, nous sommes au mariage de Laurie et le moment ne se prête absolument pas à ce genre de... débat.

— Sarah a raison, intervient Maud. Reparlons donc de tout ceci une autre fois !

Mais, mon agacement de tout à l'heure a jeté un froid et la conversation a du mal à redémarrer. Alors, je lance Claire sur un sujet qui la passionne : la décoration d'intérieur. De son œil d'experte, elle sillonne la salle et nous livre des informations sur tels ou tels tissus ou bois utilisés pour la décoration. Puis, Maud attire notre attention sur les serveurs qui viennent de poser de nouvelles mignardises sur les grandes tables.

Quelques instants plus tard, les filles recommencent à grignoter et laissent tomber le sujet de mon célibat au profit de commentaires sur les délicieuses entrées concoctées par le traiteur étoilé.

C'est le moment que je choisis pour m'éclipser. Prétextant une envie pressante, je gagne rapidement les toilettes pour m'enfermer dans l'une d'elles. Là, j'abaisse l'abattant avant de m'asseoir dessus en soufflant bruyamment.

En temps normal, j'adore mes amies. Mais là, elles ont poussé le bouchon un peu trop loin ! En repensant à notre discussion, je réalise à quel point nous nous sommes éloignées ces dernières années. Elles, mariées, désirant des enfants et propriétaires de leur logement ; moi, locataire, toujours célibataire et à mille lieues de fonder une famille. Nous n'avons tout simplement plus la même vision de la vie, des priorités.

Pourtant, même si j'ai envie de m'en foutre de leur théorie des trente ans à la con, une partie de moi a été ébranlée par leurs paroles. Alors, sans que je puisse m'en empêcher, la tristesse que j'ai refoulée à la mairie quelques heures plus tôt revient à la charge.

Je sens que les larmes affluent à mes yeux, menaçant de ruiner mon mascara *cils-de-fée* et mon fond de teint *ultra-couvrant-anéantisieur-d'imperfections*, et je m'efforce de les retenir. Si je pleure maintenant, je risque de penser à tout ce qui ne va pas dans ma vie et il sera difficile de sécher mes larmes. Alors, j'essaie de penser à quelque chose de gai, mais je n'y arrive pas.

C'est là qu'une petite voix insidieuse chantonne dans ma tête : *tu vas finir vieille fille-euh, tu n'aurais pas dû quitter Eric-euh*. Je lève les yeux au ciel. Non, je n'ai vraiment pas besoin que ma conscience s'y mette aussi. *Veille peau !* je lance, comme pour lui répondre.

Mais, malgré moi, mon cerveau dirige mes pensées vers une période de ma vie à laquelle je ne pense jamais, pour éviter de me demander si j'ai fait les bons choix. Et, comme je n'en suis pas convaincue, ça me fout toujours un sacré coup au moral.

Très vite, les souvenirs remontent à la surface et je revois Éric, mon ex, notre relation qui a duré plus de trois ans, son désir d'avoir des enfants, ma réticence à en avoir car je ne me voyais pas maman à vingt-six ans. J'avais envie de profiter de la vie. Et puis, nous étions si jeunes, nous avions le temps devant nous.

Mais, Éric ne partageait pas cet avis et, comme notre relation commençait à battre de l'aile, j'ai finalement pris la décision d'y mettre fin. Il était dévasté et a fait un truc complètement fou, aux antipodes de sa personnalité : partir s'installer en Nouvelle-Calédonie, du jour au

lendemain. Et depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Ou plutôt, j'ai soigneusement évité d'en avoir.

J'ai fait le deuil de notre histoire relativement vite. La pression était rude chez *Sunshine Marquay* et si je voulais progresser, il ne fallait rien lâcher. Et puis, deux années ont passé, émaillées par quelques histoires sans lendemain et me voilà aujourd'hui, à l'orée de mes trente ans, seule, triste, malheureuse.

La mélancolie emplit ma tête et se diffuse dans mon corps tout entier. Je me sens aussi mollassonne que des marshmallows sur la langue. J'essaie de tourner cela à la dérision, mais les larmes qui me picotent les yeux n'y ont pas vu que du feu.

Non, elles m'ont percée à jour, mes larmes. Elles savent que j'essaie de leur tendre un piège, de les empêcher de couler, mais elles sont plus fortes. Elles ont décidé que je ne les aurai pas. Pas une fois de plus !

Ce refrain de la fille qui a plein de raisons d'être malheureuse, mais qui tient bon, elles l'ont entendu des centaines de fois. Alors cette fois-ci, elles ont décidé de couler sur mes joues.

Abondantes, chaudes, pressées ! Elles coulent à n'en plus finir, comme si c'était leur dernière chance de voir le monde, avant que le piège ne soit à nouveau tendu et qu'elles croupissent au fond de mes yeux. Je pleure, je pleure sans pouvoir m'arrêter.

Ça ne me ressemble pas de pleurer autant, mais c'est plus fort que moi. J'ai tellement retenu mes larmes que je n'arrive plus à les freiner. Un bon moment plus tard, la sonnerie de mon téléphone me ramène à la réalité. C'est Claire. Elle doit se demander où je suis.

Je laisse échapper un long soupir avant de relever la tête. J'étais censée ne rester dans les toilettes que quelques minutes, histoire de me remettre les idées en ordre et retourner auprès des filles, à nouveau pleine d'assurance et souriante. Mais, ça fait déjà un bon quart d'heure que j'y suis et je n'ai aucune envie d'en sortir.

J'ai envie de disparaître sur-le-champ – Mince ! Ailes de fées, j'ai encore besoin de vous ! – et me retrouver sous ma couette, avec une boîte pleine de marshmallows à la fraise et des beignets aux pommes.

Alors, je visualise mon lit, ma couette, la boîte de marshmallows, et je décide que ce sera ma motivation pour tenir le reste de la soirée. Oui, je n'ai qu'à penser à cette nuit et au moment où je pourrai enfin plonger dans mon lit. Plus que cinq ou six heures à attendre !

Bon, il faut que j'y retourne et que j'essaie de rester de bonne humeur, malgré tout. J'éponge mon visage et rafraichis mon maquillage, avant de quitter les toilettes.

Mais, à peine ai-je fait deux pas que je tombe sur Claire.

— Sarah ! Mais, où étais-tu passée ? Je t'ai cherchée partout !

— Je... J'étais aux toilettes, dis-je, évitant soigneusement son regard. Bon, on retourne dans la salle ?

Je tente de mettre de l'entrain dans ma voix, mais Claire n'est pas dupe. Rien d'étonnant, d'ailleurs. Elle me connaît comme sa poche.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma poule ? Oh, non ! s'écrie-t-elle. Tes yeux sont tous rouges... Tu as pleuré ?

Comme ces traîtresses de larmes affluent à nouveau à mes yeux, Claire me prend dans ses bras et tente de me consoler.

— Oh, non, ma belle... Ne pleure pas... Chuttt... Là, là... Ça va aller...

Des personnes sortent des toilettes et elle m'entraîne à l'écart. Nous avisons une porte qui mène à l'extérieur, où nous prenons place sur la marche la plus haute d'un escalier qui donne sur la pelouse du manoir.

— Ne me dis pas que c'est notre discussion de tout à l'heure qui t'a mise dans cet état ? m'interroge-t-elle, une fois que je suis calmée.

— Je crois que j'ai la frousse, Claire. La frousse de faire partie de cette fichue *crème des looseuses*...

— *Rhoo*, mais c'est des foutaises tout ça ! Écoute, ma belle... Ce n'est pas grave si tu es toujours célibataire à trente ans. Moi, je m'en tape ! L'important, c'est que tu sois heureuse...

— Oui, mais en attendant, je ne le suis pas !

Je me mouche bruyamment.

— Tu penses que je vais finir toute seule, Claire ? Comme cette Constance ?

— Mais non ! Ne dis pas de sottises ! Je parie toutes mes économies que tu vas rencontrer un homme charmant, dont tu vas tomber follement amoureuse et qui te rendra heureuse ! Tu ne dois pas baisser les bras !

Je soupire en épongeant mes yeux. Claire a peut-être raison.

— En tout cas, reprend-elle, une chose est sûre, ce n'est pas dans cet état que tu risques de séduire le prince charmant !

Je la fusille gentiment du regard et elle rigole doucement.

— Allez, sèche tes larmes, ma belle. Je reparlerai aux filles. Plus personne ne t'embêtera avec cette histoire de *crème des looseuses* ! Mais,

promets-moi une chose...

— Quoi ?

— Tu viens avec nous au prochain afterwork ?

— Hmm.

Nous restons dehors encore un moment, et assises là, côte à côte dans les escaliers, Claire me passant la main dans le dos pour me réconforter, je me rappelle nos souvenirs du lycée, nos premiers chagrins d'amour.

Bientôt, mes yeux sont définitivement secs. Finie la fête des pleurs ! Mes larmes en ont eu pour leur compte et battent en retraite, la tête haute, le regard fier.

Lorsque nous retournons dans la salle, le dîner est sur le point d'être servi et les invités commencent à s'installer autour des tables. Je passe le reste de la soirée dans un état second, partagée entre l'envie de pleurer et la nécessité de garder un sourire de façade aux lèvres.

Après le dîner, les mariés ouvrent le bal sur *Time of my life* de Bill Medley et Jennifer Barnes. Puis, tandis que le rythme musical monte peu à peu en puissance sur des chansons pop, la piste de danse est prise d'assaut par les invités. Les filles ne se font pas prier pour en faire de même et je me prête au jeu le temps de quelques chansons.

Puis, prétextant avoir mal aux pieds dans mes escarpins à talons hauts, je me faufile dehors, non sans m'être retournée plusieurs fois pour ne pas me faire prendre. L'air frais me fouette le visage et un vent fort menace de ruiner ma coiffure. J'appelle un taxi, qui m'annonce être là dans un quart d'heure, puis je retourne patienter à l'intérieur.

5

Le lendemain du mariage, Maman m'appelle dans l'après-midi. J'hésite avant de répondre car je peux deviner, à quelques mots près, le contenu de notre conversation. Mais, devant son insistance, je finis par céder. Il ne manquerait plus qu'elle débarque à l'improviste, inquiète de ne pas avoir de mes nouvelles.

— Bonjour, ma chérie ! Comment vas-tu ? Comment s'est passé le mariage de Laurie ?

Je la vois tout de suite venir avec ses grands sabots.

— Très bien, Maman.

— Bon, il ne reste plus que toi, alors ! ajoute-t-elle d'une voix qu'elle veut enjouée. Tu vois quelqu'un en ce moment ? Enfin... Une relation sérieuse, je veux dire...

— Maman !

— Quoi ? Je m'inquiète juste pour toi ! Je suis ta mère après tout. Et savoir que toutes tes copines sont mariées et pas toi, eh bien, ça m'inquiète...

— ...

— Tu n'as donc rencontré personne au mariage ? Enfin... On dit toujours que les mariages sont les endroits rêvés pour se trouver un fiancé !

Elle part d'un petit rire amusé que je ne partage pas du tout.

— Comment va Claire ? enchaîne-t-elle. Ça fait un moment que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Elle est en pleine forme. D'ailleurs, en ce moment, elle est très excitée car elle attend un bébé !

Oups. Dès que je finis ma phrase, j'ai envie de me gifler. Quelle cruche ! Je viens carrément de donner le bâton pour me faire battre...

— Ah oui ? Je suis contente pour elle ! Ça faisait déjà un an qu'elle était mariée.

Je prie intérieurement pour qu'elle s'en tienne là et que la conversation ne prenne pas le tour que je préférerais éviter.

— Sarah, dit-elle encore, je sais que tu n'aimes pas en parler, mais... J'aimerais vraiment que tu te trouves un petit ami sérieux. Quelqu'un avec qui tu pourrais te marier, puis envisager de faire des enfants. Le temps file, tu sais.

Nous y voilà... Mais, qu'est-ce qu'ils ont tous à me persécuter avec cette histoire de mari ? J'ai dû louper un truc. Il doit y avoir une consigne secrète à mon sujet. Dès que Sarah est dans les parages, il faut absolument lui parler de ça ! C'est dingue !

— C'est vrai que je préfère ne pas en parler, Maman. Mais, je te promets que tu seras la première informée si je rencontre quelqu'un.

— Mais... est-ce que tu fais au moins ce qu'il faut pour ? Je ne parle pas d'avoir des aventures, mais... faire de vraies rencontres.

— Je ne suis pas si sotté, Maman !

Zut, je viens de perdre patience. Pourtant, je savais bien qu'elle aborderait le sujet. C'est d'ailleurs pour ce type de conversation que j'ai inventé l'opération *vie-parfaite-et-heureuse*. Mais, mes talents de comédienne ont tendance à foutre le camp dès que les choses se gâtent.

Il faut vite que je dise quelque chose pour rattraper le coup. J'ouvre la bouche, mais c'est Maman qui parle en premier.

— Tu devrais venir avec moi au groupe de prières de l'église, dit-elle d'une voix pleine de commisération. Tu ne soupçonnes pas le pouvoir des prières sur les mauvaises ondes.

Et voilà, c'est reparti. Elle va encore me dire que j'ai un mauvais karma et que ce n'est pas normal que je sois incapable de trouver un mari.

Cette fois, je ne suis absolument plus capable de me contenir.

— Eh bien, tu n'as qu'à prier pour moi ! j'explose, d'un ton excédé.

— Ne sois pas grossière, Sarah, me gronde-t-elle. Tu sais bien que je prie déjà pour toi. Mais, il faudrait que tu t'y mettes aussi. Je ne te demande pas d'aller à l'église tous les dimanches. Juste de venir quelques fois au groupe de prières. Tu peux bien te libérer une soirée par semaine pour ça, non ? Tu trouves bien le temps d'aller boire un verre avec tes copines !

— Ce n'est pas pareil, Maman...

— Mais, bien sûr que c'est pareil ! Le temps, c'est le temps, point barre. Au lieu de l'utiliser à des futilités, tu devrais te recentrer sur des priorités.

Tes copines, elles, peuvent se permettre d'aller prendre un verre. Elles ont déjà la bague au doigt ! Mais, toi...

— Maman... Parlons d'autre chose, s'il te plaît.

— Tu sais que je ne veux que ton bien, Sarah... N'est-ce pas ?

— Oui, Maman.

Un court silence s'installe et j'imagine qu'elle se demande à quel moment tout a foiré. Tata Lilly, sa grande-sœur, et elle avaient presque tenu la chandelle avec Éric, le couvrant d'attentions délicates, un peu comme pour lui faire passer un message subliminal : *épouse Sarah, épouse Sarah !*

— Sinon, je te vois quand ? finit-elle par dire, voyant que je ne suis pas d'humeur à bavarder.

— Je ne sais pas. Je te rappellerai...

— On peut déjeuner ensemble la semaine prochaine, si tu veux.

— Eh bien, je...

— Jeudi. J'ai une course à faire à Paris dans la matinée. Je peux m'arranger pour venir te retrouver près de ton boulot. Vers 12h30 ?

— Hmm...

Je n'ai pas su lui dire non et, résultat des courses, je vais devoir déjeuner avec elle jeudi. Même si j'adore Maman et que ça me fait plaisir de la voir, je ne suis vraiment pas d'humeur à me faire cuisiner, une énième fois, sur ma vie amoureuse. Je laisse échapper un soupir las avant de m'allonger sur le canapé, les yeux fermés.

Sérieusement, il va falloir que je fasse quelque chose à ma vie. Une petite retouche. Ou plutôt, un grand remaniement ! Définir un plan d'attaque pour arrêter de subir la pression de mon entourage, ces situations et ces conversations si déplaisantes qui me donnent le sentiment d'être une *looseuse* de la pire espèce !

Un plan d'attaque pour arrêter de ruminer ce qui ne va pas dans ma vie et aller de l'avant. Redéfinir des projets, des priorités ! Car, ce n'est pas en me morfondant sur mon célibat, mon travail ou encore mon studio trop petit que je vais changer les choses. Au contraire !

Mais, comment faire ? *Que ferait Audie ?* m'interpelle ma conscience. Mais oui ! Que ferait-elle, elle si pleine d'assurance et d'audace ? Soudain, comme sous l'effet d'un électrochoc, je me redresse dans le canapé, emplie d'une solide détermination : je ne peux pas continuer ainsi ! Je ne peux pas rester là, à subir, et avoir le sentiment d'être en prison dans ma propre vie.

Tu as raison ! m'encourage ma conscience. Tu peux choisir ta vie, il suffit de définir ce que tu veux, croire que tu peux y arriver et œuvrer chaque jour pour atteindre tes objectifs ! Mais oui ! Je dois définir des objectifs clairs. Être dans l'action !

Tandis que la voix de ma conscience emplît ma tête à coups de « *Allez, Sarah ! Allez, Sarah ! Allez !* », j'attrape mon calepin et un stylo puis j'entreprends de lister les choses que j'aimerais changer dans ma vie et les moyens de parvenir à plus d'épanouissement.

Commençons par le point le plus douloureux : ma vie amoureuse. Au prix d'un immense effort, je prends la résolution de ne plus me laisser miner par les réflexions des uns et des autres. Mes copines sont mariées et pas moi : et alors ? La vie n'est pas une course, pas vrai ? Chacun avance à son rythme !

Et puis, l'essentiel n'est-il pas de faire ce qui me rend heureuse, et non ce que la société voudrait que je fasse ? Alors, à défaut d'avoir une vie amoureuse satisfaisante, je peux avoir d'autres sources d'épanouissement et de bonheur solides.

Le travail, par exemple ! Depuis le temps que je pense à changer de boulot, il est temps que je m'y attelle sérieusement. Tout d'abord, il faut que j'arrête de remettre à demain la mise à jour de mon CV. Ensuite, je ne peux plus me contenter de parcourir distraitement les newsletters d'offres d'emploi. Je dois me mettre en recherche active d'opportunités !

Alors, déterminée à agir pour reprendre ma vie en main et atteindre mes objectifs, je bondis du canapé pour saisir mon ordinateur et commencer à mettre à jour mon CV.

— Notre devise : aider nos clients à se faire connaître et conserver une excellente image sur les réseaux sociaux, dans les médias et auprès de leurs cibles clients. Comme nous vous l'avons présenté, de prestigieuses enseignes nous font déjà confiance. *Dulce, Blue Hands, Hype&Class, Ridless...* pour ne citer que celles-là. Je vous propose un aperçu ciblé des campagnes que nous avons réalisées pour eux et des résultats positifs obtenus sur leur notoriété.

Deux jours plus tard, je suis dans une salle de réunion, chez un prospect, et je déroule une présentation PowerPoint. Assis devant moi, le PDG de la boîte – *Scoot&Co*, une société de transports privée –, le directeur

communication et la directrice financière. Isabelle aussi est là et ne me quitte pas des yeux, alors j'essaie de ne pas faire de faux pas.

Il est dix heures, bientôt une heure que nous sommes ici et il fait très beau dehors. Mais aujourd'hui, je ne pense pas à m'évader sur une plage déserte bordée de cocotiers. Je suis contente d'être là où je suis, devant ces personnes, à essayer de les convaincre que nous sommes *l'Agence* qu'il leur faut.

J'avoue, je ne suis pas tout à fait moi-même. Ou plutôt, je suis habitée. Par Audie ! Oui, depuis dimanche, un changement s'est opéré en moi. Pour arrêter de subir ma vie et atteindre les objectifs que je me suis fixés, j'ai réfléchi au moyen de gagner en assurance et en crédibilité.

Alors, j'ai décidé de me mettre dans la peau d'Audie, telle que je l'imagine. Incontestablement sûre d'elle, outrageusement belle, le teint parfait, un maquillage zéro défaut, le discours percutant et toujours adapté à la situation, ambitieuse, infatigable, un sourire permanent aux lèvres.

Et surtout, la démarche. Oui, je sais, c'est ridicule, mais j'imagine que j'ai des ailes dans le dos et ma démarche en est changée. J'ai l'impression de glisser sur un tapis de velours et je tends parfois l'oreille pour entendre le froufrou exquis de mes ailes.

Bon, je vous rassure, je ne débloque pas ! En tout cas, pas au point de suivre une thérapie. C'est juste que c'est tellement plus boostant d'être dans la peau d'Audie. J'ai de l'énergie à revendre, l'impression que je peux tout réussir ! Déplacer des montagnes, voler très haut dans le ciel et même décrocher la lune !

Aussi, lorsque je finis ma présentation commerciale, j'arbore un sourire que je veux confiant et inébranlable.

— Des questions ?

La directrice financière, qui m'a tout l'air d'une pimbêche et qui affichait une mine dubitative durant toute ma présentation, se penche vers le PDG pour lui glisser un mot à l'oreille.

— Vous n'êtes pas la seule agence que nous rencontrons, finit-elle par dire, l'air sévère. Par contre, vous faites partie des plus petites. *Scoot&Co* est une entreprise d'envergure et je ne pense pas que nous devrions confier notre image à une petite agence. Personnellement, je privilégie une structure plus importante !

Isabelle s'apprête à lui répondre, mais je m'empresse de la devancer.

— Mme Brahmi, dis-je, d'une voix posée, vous avez raison, nous sommes une petite agence.

Isabelle me foudroie du regard et me fait signe de la laisser prendre la main, mais je fais mine de ne pas la voir car j'ai décidé d'y aller au culot ! Audie, sors de ce corps...

— Cependant, 80% de nos clients nous font confiance depuis plus de quatre ans et nous nous engageons à vous dédier deux attachés de presse, pour un suivi personnalisé.

Je marque une courte pause avant de poursuivre.

— L'un de nos atouts est également la rigueur avec laquelle nous gérons nos campagnes et les reportings réguliers que nous faisons à nos clients, notamment avec les statistiques issues des réseaux sociaux. De plus, nous mettons systématiquement en place des réunions de pilotage afin de faire le point sur les campagnes en cours et les ajuster éventuellement, en fonction de l'actualité de nos clients. Par ailleurs, nous avons très bien compris votre problématique et je vous ai fait parvenir un premier jet de ce que nous envisageons pour booster votre notoriété. Je suis donc intimement convaincue que nous sommes l'agence qu'il vous faut !

Silence autour de moi. Même Isabelle semble avoir perdu sa langue. Mince, et si je m'étais plantée ? Ouille. Isabelle risque de me faire passer un mauvais quart d'heure pendant le trajet du retour.

Je lutte pour garder un sourire assuré aux lèvres alors que mes cheveux menacent de sortir de mon afro puff et se dresser sur ma tête.

— Merci, Mlle Assouma ! fait le PDG en se levant, imité par les autres. Nous allons faire le point rapidement sur les agences que nous avons rencontrées afin de définir une short-list. Nous vous recontacterons pour vous tenir informée.

Nous échangeons des poignées de main et quelques instants plus tard, nous sommes hors de leurs locaux. Isabelle n'a toujours rien dit et je commence sérieusement à me faire du souci. Nous montons dans sa voiture et prenons la direction de l'agence.

Je n'ose pas rompre le silence, craignant de voir la foudre s'abattre sur moi.

— Sarah, fait-elle au bout d'un moment.

Son regard ne quitte pas la route et ses lèvres sont pincées. Je m'attends au pire.

— Bien joué, poursuit-elle d'une voix calme. Vous vous en êtes très bien tirée.

Ai-je bien entendu ? Isabelle est contente de ma prestation ? Mais c'est super ! Et en plus, j'ai droit à un petit sourire de sa part. Certes, il est minuscule et ne monte pas jusqu'à ses yeux, mais tout de même ! Car en quatre ans, je pense pouvoir compter sur les doigts d'une main les rares fois où je l'ai vue sourire.

Son visage s'est légèrement déridé et j'ai l'impression de voir une tout autre femme.

— Je ne regrette pas de vous avoir confié ce rôle, dit-elle encore. Vous avez de la tchatche et ça, c'est indispensable pour parler à un client !

— Merci Isabelle... Puis-je vous poser une question ? poursuis-je, sautant sur l'occasion. Pourquoi moi ?

— Eh bien, c'était un pari ! Je n'étais pas vraiment sûre que vous y arriveriez. Quoique, nous n'en sommes qu'au premier rendez-vous. Ne vendons pas trop vite la peau de l'ours...

Son sourire disparaît aussi vite qu'il est apparu et un masque austère réapparaît sur son visage. *Dame* Isabelle Marquay est de retour ! Mais, même si ça n'a pas duré bien longtemps, j'ai aimé voir l'autre Isabelle, celle qui semble tout d'un coup humaine et sait reconnaître le travail accompli. Aurai-je à nouveau l'occasion de l'entrevoir ?

Rien n'est moins sûr. Car durant le trajet qui nous ramène à l'agence, elle ne dit plus un mot et son visage fermé me fait douter. Aurais-je rêvé l'autre Isabelle ?

Les bureaux de *Blue Hands*, à Levallois-Perret, occupent un immeuble de six étages, à l'allure simple, mais imposante. L'extérieur quelconque contraste d'ailleurs avec l'intérieur classe et design, car dès que je pénètre dans le hall, la décoration accueillante en tons crème, bleu et taupe, m'interpelle aussitôt, comme toutes les fois où je suis venue ici.

Un atrium lumineux donne le sentiment de ne pas être tout à fait à l'intérieur et un escalier design connecte les différents étages de l'immeuble. Deux hôteses m'accueillent avec un large sourire puis me font patienter dans l'un des fauteuils bleus, clins d'œil à la charte graphique du logo *Blue Hands*.

De là où je suis, j'aperçois à travers des façades en verre, les open space des premier et deuxième étages. Qu'est-ce qu'on doit se sentir bien de

travailler ici ! je pense, admirative et impressionnée. Najate Kamel, l'assistante du directeur de communication, vient me chercher quelques instants plus tard et m'accompagne jusqu'à son bureau, situé au dernier étage.

En sortant de l'ascenseur, nous longeons un large couloir sobre, agrémenté de figures abstraites colorées et bordé de bureaux et de salles de réunion.

Najate m'installe ensuite dans le bureau de son chef.

— M. Laval sera là dans quelques instants, dit-elle en m'invitant à m'asseoir à la table de réunion.

— Merci.

La pièce est très grande avec un imposant bureau positionné près de la fenêtre. Je me lève pour m'approcher de la baie vitrée qui offre un beau panorama sur la ville et je reste là de longues minutes, perdue dans mes pensées. Lorsque j'entends des voix se rapprocher, j'ai juste le temps de retourner m'asseoir avant que la porte ne s'ouvre sur M. Laval.

La soixantaine, de grande taille, les cheveux et la barbe grisonnants, il dégage une autorité naturelle. Ce n'est pas toujours évident de travailler avec lui, car il est assez rigide et vieux jeu, mais avec un peu de persévérance, j'ai fini par le faire adhérer à des concepts innovants comme la communication sur les réseaux sociaux.

— Mlle Assouma, dit-il en me tendant la main, le visage fermé, comme à l'accoutumée. Désolé de vous avoir fait attendre.

— Il n'y a pas de mal, M. Laval. Comment allez-vous ?

— Eh bien, je ne vous cache pas que je suis assez tendu. La soirée approche à grands pas et il reste encore beaucoup de points à finaliser.

— Justement, j'ai préparé un dossier sur ce qu'il reste à faire afin que nous validions ensemble les actions à mener.

— Parfait. Alain devrait nous rejoindre d'un instant à l'autre.

Nous prenons place autour de la table et j'ouvre mon ordinateur pour projeter un document PowerPoint lorsqu'on frappe à la porte.

— Entrez ! fait M. Laval.

Un homme blond – la trentaine, les cheveux mi-longs – entre dans le bureau, suivi d'Alain Marteyns, le décorateur des galeries *Blue Hands*. Bien qu'ayant rencontré Alain seulement trois mois plus tôt, j'ai l'impression de le connaître depuis des siècles.

Brun, la quarantaine, de taille moyenne, il est vêtu d'une tenue extravagante dont lui seul a le secret : une veste gris clair sur une chemise bleu ciel et un pantalon moulant couleur corail. Le tout agrémenté d'un béret marron.

Et bien sûr, ses inséparables lunettes extra-larges, aux montures rouges. Ça, c'est du look ! Certes, c'est assez flashy mais ça lui va plutôt bien. En tout cas, ça colle bien avec le personnage.

Plein d'humour, il est débordant d'énergie et peut paraître parfois... Comment dire ? Habité. Oui, c'est le terme exact. Cet homme, passionné et doué, donne néanmoins l'impression d'un gamin surexcité dans un corps d'adulte.

— Comment allez-vous, Sarah ? demande-t-il en me serrant la main.

— Très bien, et vous ?

Le jeune homme blond me serre également la main.

— Bonjour, Mlle Assouma.

— Je vous présente Thomas Billon, intervient M. Laval. Il vient de rejoindre la société et m'accompagnera désormais dans nos actions de communication.

— Enchantée, M. Billon. Vous pouvez m'appeler Sarah.

Thomas m'invite à l'appeler également par son prénom puis nous prenons place dans les sièges. La réunion commence. Après avoir passé en revue les différentes actions restantes, nous ajustons le rétroplanning. Puis, c'est au tour d'Alain de nous faire un point sur l'avancement des travaux dans la galerie. Il parle vite – il parle toujours très vite – et quand il finit de parler, j'étouffe un rire amusé.

Ensuite, il nous montre des clichés de la galerie.

— Wow, Alain, dis-je, j'adore l'agencement de l'étage. Et là, l'esplanade a une vraie fonctionnalité avec cette répartition de l'espace... Tout ça m'a l'air très bien !

— Merci, Sarah ! fait-il, visiblement satisfait.

— Je suis d'accord avec Mlle Assouma, intervient M. Laval. L'agencement est très réussi.

— Par contre, reprend Alain, comme vous pouvez le voir, nous avons retravaillé le rez-de-chaussée. Dans les premiers plans, il était question de créer l'espace buffet ici. Finalement, c'est beaucoup plus pratique de le mettre là... Vous voyez, ça facilite la circulation dans les allées et nous avons pu libérer de l'espace pour le coin photo, qui est... Là !

Tout ça, avec un débit de paroles ultra-rapide. À présent, je souris largement.

— C'est super ! J'ai hâte de voir tout ça en vrai !

— Parfait, approuve M. Laval. Il y aura un photographe avec qui nous avons l'habitude de travailler. Les invités pourront prendre des clichés avec les artistes et ça devrait avoir un certain succès.

— Quand pourrons-nous procéder à l'installation des œuvres ? demande Thomas.

— Dès lundi prochain, répond Alain. Tenez-moi informé du calendrier. Je me rendrai disponible afin de vous accompagner s'il y a besoin de faire quelques aménagements de dernière minute.

Nous terminons de passer en revue les différents points puis je commente la revue de presse que j'ai préparée. Une bonne partie de la presse spécialisée que nous ciblons mentionne l'événement et des centaines de visiteurs potentiels se sont inscrits sur la page Facebook dédiée à l'exposition qui aura lieu quelques jours après l'inauguration.

M. Laval semble satisfait de voir toutes ces nouvelles retombées, même s'il ne l'exprime pas franchement.

— Et ce n'est pas tout ! je rajoute. Nicolas Moulin, le journaliste d'*Arts Magazine* qui fera l'interview exclusive de M. Ankrah à la soirée, m'a également confirmé sa venue.

— Très bien. Je vous laisse rappeler aux journalistes qu'aucune photo ou vidéo de M. Ankrah ne devra être prise sans son accord.

— La consigne a déjà été donnée, monsieur.

— Bien. Au fait, qu'en est-il de l'article dans *Artemis* ?

Oups. Je n'ai toujours pas réussi à joindre Philippe Ajavon, ni son assistante.

— J'y travaille toujours, ça ne devrait plus tarder.

— Bien. Merci à vous deux, dit M. Laval à l'attention d'Alain et moi.

Alain m'adresse un clin d'œil, ce qui m'arrache un sourire.

— Avez-vous encore cinq minutes, Alain ? demande M. Laval. J'aimerais vous parler de travaux à prévoir dans la galerie parisienne N°1.

— Bien sûr, monsieur.

— Bien, dis-je en enregistrant les fichiers de travail. Alain, Thomas, je vous propose un rendez-vous à l'atelier, la veille de la soirée, afin de nous assurer que tout est OK, qu'en dites-vous ?

— Excellente idée, fait Thomas. Vers dix-neuf heures ?

— Ça me va.

— OK pour moi ! dit Alain.

— Bien, je vous envoie une invitation électronique !

Thomas et moi échangeons nos cartes de visite puis je range mes affaires avant de prendre congé. En regagnant les ascenseurs, des bruits de voix me parviennent d'une salle de réunion dont la porte est entrouverte.

— Annulez le rendez-vous avec le cabinet *Nkufo*, dit un homme. Je vais devoir me rendre à Londres.

— Très bien, M. Ankrah, répond une voix féminine. Je m'occupe de réserver les billets. Au fait, votre rendez-vous de quinze heures est arrivé.

Je suis à présent devant l'ascenseur et je me retourne, intriguée. M. Ankrah, le PDG ? Je n'ai jamais eu à faire à lui, aussi, j'hésite un court instant à aller le trouver pour me présenter. Mais, il s'agit du grand chef, tout de même ! Et, de ce que j'ai cru comprendre, il est très discret. Peut-être le prendrait-il mal ?

L'ascenseur arrive et je ne peux plus m'attarder. Zut, je viens peut-être de perdre ma seule occasion de lui parler.

Juste au moment où les portes se referment, quelqu'un les retient.

— Désolé, fait une voix rauque. Je pensais qu'il était inoccupé.

— Il n'y a pas de mal, je réponds en souriant.

Je lève la tête vers mon interlocuteur et là, mon sourire se fige instantanément. Je manque de faire une crise cardiaque. Mais... Je ne rêve pas, c'est bien lui ! L'homme du restaurant gastronomique. Oui, celui-là même qui m'a acheté des préservatifs la veille du mariage de Laurie !

Bon sang ! Que fait-il ici ? Je n'ai qu'une envie, disparaître sur-le-champ alors, je prie intérieurement pour que l'ascenseur commence sa descente le plus vite possible.

Il me sourit largement. Zut, j'espère vivement qu'il ne se souvient pas de moi. C'est vrai, il faisait nuit, j'étais déguisée et...

— Sarah ? demande-t-il en me scrutant attentivement. Enfin... La princesse Tiana, l'autre soir, c'était bien vous, n'est-ce pas ?

Et re-zut. Non seulement il est beau à tomber, mais en plus, il a une excellente mémoire. En même temps, je pense que mon afro puff a dû être un indice non négligeable... Il ne me reste plus qu'à faire bonne figure.

Après tout, lorsqu'on enterre la vie de jeune fille de son amie, ce n'est pas un crime de se bourrer la gueule et... de draguer des inconnus séduisants dans la rue. Non, certainement pas !

J'inspire profondément pour me donner du courage.

— C'était bien moi...

— C'est étrange de se revoir comme ça, complètement par hasard, vous ne trouvez pas ?

Il a raison, mais je me dis que le hasard ne fait pas toujours bien les choses. J'évite de le regarder, car je suis profondément troublée.

— Étrange en effet... dis-je. Vous... Vous êtes venu voir quelqu'un ? Je veux dire... Ici, chez *Blue Hands*.

— Non, je travaille ici, dit-il en fronçant les sourcils.

Il ne manquait plus que ça...

— Quel étourdi je fais, poursuit-il. Je ne me suis même pas présenté. Alexander Ankrah, ravi de vous revoir... En tenue de ville !

Là, mes yeux s'écarquillent, à la fois de surprise et de terreur. A-t-il bien dit *Alexander Ankrah* ? *Ankrah* comme dans M. Ankrah ? Bon Dieu. Cet homme serait le PDG de *Blue Hands* ? Mon cœur s'affole et menace de bondir hors de ma poitrine.

— Et vous ? Que faites-vous ici ? demande-t-il.

— Eh bien... Je... je bredouille en me raclant la gorge.

Pas le choix. Il va falloir que je lui dise qui je suis. Quelle honte !

— J'avais rendez-vous avec M. Laval... Je... Je suis en charge de l'organisation de la soirée à la nouvelle galerie...

Cette fois, c'est lui qui semble surpris. Mais, il se reprend très vite.

— Ah, c'est donc vous Sarah Assouma. L'attachée de presse !

— C'est exact.

Zut, il sait déjà qui je suis. *Ne disais-tu pas à l'instant qu'il a une excellente mémoire ?* se régale ma conscience, d'humeur salope. L'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. Pas une seconde à perdre, je dois déguerpir au plus vite.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance, M. Ankrah. Et... Je suis terriblement honteuse de vous avoir importuné l'autre soir... À ma décharge, j'avais un peu trop bu et...

— Ne soyez pas mal à l'aise, Sarah, dit-il en souriant. Cet épisode est oublié, envolé. N'en parlons plus.

— Parfait... Eh bien... Au revoir, M. Ankrah.

— Au revoir, Sarah.

Je me hâte vers la sortie, sans me retourner et une fois dehors, je soupire de soulagement avant de me laisser choir sur un banc public. Quelle

aventure !

Que ça te serve de leçon ! s'excite ma conscience. *Draguer un bel inconnu dans la rue, ça peut réserver des mauvaises surprises !* J'ai envie de lui tordre le cou à l'idée qu'elle a la mémoire bien courte. Je me rappelle une voix, ce soir-là, qui m'encourageait à tenter ma chance. Avec du recul, je n'aurais certainement pas dû l'écouter.

Bon, heureusement que je n'ai pas à faire directement à lui en ce qui concerne les relations presse de *Blue Hands*. Je ne devrais donc pas le revoir de sitôt et puis... Il m'a assuré que cet épisode appartenait au passé, alors, je ne devrais plus me faire du souci.

Je me lève du banc, ayant quelque peu recouvré mes esprits. Ce n'est pas tout ça, mais il faut que je retourne au boulot.

6

Deux jours plus tard, je fais visiter l'agence à des prospects et je n'en suis pas peu fière car il s'agit de la société *Scoot&Co*, le premier rendez-vous prospect que j'ai fait avec Isabelle. On dirait bien que j'ai été convaincante !

Je leur fais faire le tour de l'agence, leur présente quelques collègues, puis nous entrons en salle de réunion pour reparler de leurs besoins. J'ai préparé des drafts de communiqués de presse et des idées de campagnes à leur soumettre.

La réunion doit démarrer, mais Isabelle n'est toujours pas arrivée. C'est une habitude chez elle d'être en retard. Je regarde ma montre et, comme il est plus de dix heures, je décide de commencer sans elle.

Nous sommes en train de commenter mes propositions lorsqu'elle arrive dans la salle, flanquée d'un homme que je ne connais pas. De taille moyenne, la cinquantaine, les cheveux prématurément gris, il est élégamment vêtu et tient un attaché-case.

— Bonjour ! lance-t-elle. Désolée pour le retard. Comment allez-vous, Monsieur Sasamba ?

Elle tend la main au PDG de *Scoot&Co* puis fait de même avec les deux autres personnes.

— Permettez-moi de vous présenter Laurent Gaspard, le nouveau directeur stratégique de *Sunshine Marquay*.

Ma respiration s'arrête aussitôt. Euh... Je crois que j'ai raté un épisode, là. A-t-elle bien dit *nouveau directeur stratégique* ?

— Laurent n'a pas encore officiellement rejoint l'agence, poursuit-elle, mais ce sera le cas dès lundi. Cependant, je lui ai demandé de se joindre à nous pour cette réunion déterminante pour notre future collaboration. Ses conseils nous seront d'une précieuse aide !

Laurent se présente à son tour et je fais un effort surhumain pour garder mon calme. Alors comme ça, Isabelle a trouvé le remplaçant de Tidiane et

je l'apprends pendant une réunion client ? Quel toupet !

Et quel manque de considération pour moi qui n'ai pas compté mes heures et ai travaillé d'arrache-pied pour obtenir des tonnes de rendez-vous prospects ! C'est donc comme ça qu'elle me remercie ?

— Sarah ? m'interpelle-t-elle. Vous poursuivez la présentation ?

Non ! Allez-vous faire foutre ! ai-je envie de hurler. Toutefois, mon bon sens m'en empêche car, même si je suis à la recherche d'un autre job, je n'ai aucune envie de me retrouver au chômage dans la minute. Je serre donc les dents avant de reprendre la parole.

Laurent *machin-chose* me regarde, les sourcils froncés. De temps en temps, il intervient pour commenter mes idées et parler des réalisations similaires qu'il a pu faire lors de ses précédentes expériences. Il n'a qu'à venir prendre ma place, tant qu'on y est !

À la fin de la réunion, je raccompagne nos nouveaux clients avant de retourner à mon bureau, où je dépose mon ordinateur et mon calepin, non sans brusquerie, car je ne décolère pas du coup bas d'Isabelle.

Vers midi, elle sort de son bureau en compagnie de Laurent.

— Julie, dit-elle, j'ai un déjeuner client, je ne serai pas rentrée avant quinze heures !

Et voilà qu'elle emmène ce type en déjeuner client ! Dois-je donc comprendre que *ma mission* en remplacement de Tidiane est terminée ? Cela lui coûterait un bras de me le dire clairement ? En toutes lettres ?

J'ai la cuisante sensation qu'elle s'est, encore une fois, servie de moi et que je n'ai été qu'un bouche-trou.

Ces deux dernières semaines, elle a fait semblant de m'accorder de l'importance, mais ce n'était qu'une façade. Un moyen d'atteindre ses objectifs. Quelle idiote ai-je été d'y avoir cru !

La vibration de mon téléphone me sort de mes réflexions. C'est Maman. Elle est en bas de l'agence. Zut ! Il est déjà midi trente. Je suis encore sous le choc, mais il va falloir me ressaisir pour notre déjeuner. Laissons de côté Isabelle et l'autre gugus pour le moment.

Je fais un tour rapide aux toilettes pour retoucher mon teint et mon rouge à lèvres. Je sais ce qui m'attend et j'ai déjà tout prévu. Mais, pour que mon plan fonctionne, il faut que j'aie une mine irréfutable.

— Ah, ma chérie ! s'exclame Maman en m'embrassant. Quel plaisir de te voir ! J'ai l'impression que tu m'évites ces derniers temps... Ça fait

longtemps que tu n'es pas passée à la maison !

— Mais non, Maman ! Où vas-tu chercher ça ? Je suis juste très occupée. Alors, qu'as-tu envie de manger ce midi ?

— Ça fait des siècles que je n'ai pas mangé des Saint-Jacques !

— Ça tombe bien, il y a un très bon resto italien à quelques pas d'ici.

Maman est élégamment vêtue d'un manteau taupe sur un ensemble en crêpe saumon, qui met en valeur son teint ébène et est agrémenté d'un liseré de tissu *kenté* au niveau de l'encolure. Je devine dans sa tenue l'une des œuvres de Tata Lilly, sa grande sœur, styliste spécialisée dans les vêtements et accessoires de mode africaine.

Les longs cheveux crépus de Maman sont savamment enroulés dans un chignon sophistiqué et elle sent bon le parfum, une fragrance fruitée, à laquelle elle est fidèle depuis mon adolescence, et qui me ramène à l'époque où je vivais encore dans notre maison de Lamorlaye. Mine de rien, elle m'a manquée ces derniers mois. Il va falloir que j'aille plus souvent la voir.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes attablées dans mon restaurant italien préféré et le serveur vient de prendre notre commande.

— Alors, raconte-moi tout, ma chérie ! Comment ça se passe, au travail ?

Je plaque un large sourire sur mes lèvres et je me lance dans l'opération *vie-parfaite-et-heureuse-version-deux*.

— Tout va pour le mieux ! Nous avons beaucoup de boulot en ce moment, mais ça va, je tiens le coup. Te souviens-tu de la soirée pour l'un de mes plus gros clients ? C'est déjà la semaine prochaine !

— Ah oui ? Tu dois avoir hâte d'y être, alors ! Tu prendras des photos pour moi, d'accord ?

— Promis, Maman.

Elle me fait un large sourire. *Yes !* Pour l'instant, mon plan fonctionne à la perfection. Elle est de très bonne humeur et me raconte comment la chorale qu'elle entraîne a cartonné lors de la messe du dimanche dernier.

— Tu devrais venir plus souvent à la maison, me gronde-t-elle gentiment, au lieu de t'enfermer dans ton cagibi parisien. Nous pourrions aller à l'église et tu pourrais constater les progrès de la chorale.

Cette chorale, c'est un peu son deuxième bébé. Elle s'est lancée dans ce projet, trois ans plus tôt, lorsque la vieille dame qui dirigeait la chorale a pris sa retraite.

Je me rappelle l'enthousiasme qui l'animait alors et elle, qui menait une vie bien triste depuis le décès de Papa, avait retrouvé sa joie de vivre. Je la regarde tandis qu'elle continue son récit passionné. Je sais qu'elle a raison. Il faudrait que je retourne plus souvent à la maison.

Bientôt, nos entrées arrivent et nous commençons à manger.

— Hmm, cette soupe de tomates est absolument délicieuse, s'extasie-t-elle. Et ton jambon de parme ?

— Excellent ! Je prends toujours ça quand je viens ici.

— Ah, au fait, j'ai découvert une nouvelle recette de gâteau. J'envisage de la faire pour Noël. Mais, il faudrait que je te la fasse goûter, d'abord !

— Alors, je sens que je vais bientôt passer à la maison !

— Ah, je reconnais bien ma fille, là. Quand il s'agit de manger, tu accours, mais pour m'accompagner à l'église, il n'y a plus personne !

J'étouffe un petit rire amusé.

— Quand tu viendras, poursuit-elle, je te ferai un bon plat de frites d'igname et de bananes plantains.

— Oh oui, dis-je, l'eau à la bouche. Ça fait des lustres que je n'en ai pas mangé !

— Ne me dis pas que tu n'en cuisines jamais ?

— Bah, chez moi, c'est tellement petit que dès que je cuisine, les odeurs restent pendant des siècles... Alors, j'évite les fritures !

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, quand tu veux manger les bons plats de chez nous.

— Écoute, je viendrai bientôt passer un week-end à la maison, d'accord ? Ainsi, tu me feras goûter ton gâteau le samedi, nous irons à la messe le dimanche puis je t'aiderai à cuisiner des plats togolais pour le déjeuner. Ça te va ?

— Hmm.

Maman cache sa joie, mais je devine qu'elle est ravie à l'idée de m'avoir à la maison pour un week-end entier. Depuis que j'ai quitté la maison, elle s'y sent bien seule et aimerait que je vienne passer tous mes week-ends avec elle. Peu de temps après, nos plats sont servis et à mon grand soulagement, la discussion se déroule très bien.

Maman prend un petit bout de pain pour happer un fond de sauce dans son assiette, vestige de ses pâtes aux noix de Saint-Jacques. Je dois être convaincante dans le rôle de la fille heureuse, car elle ne m'a pas interrogé

une seule fois au sujet de ma vie amoureuse. Aurait-elle enfin décidé de me laisser tranquille ?

Après le déjeuner, elle chemine avec moi jusqu'à l'agence où elle me prend dans ses bras. L'odeur agréable de son parfum me chatouille les narines et j'ai envie que notre étreinte s'éternise.

— Tu viens bientôt à la maison ? demande-t-elle en me couvant d'un regard tendre.

— Oui, très bientôt.

— Ah, j'allais oublier. Tata Lilly a demandé que tu l'appelles. Quatre mois sans prendre de ses nouvelles ! Tu exagères, Sarah !

— Oups... Déjà quatre mois ? Je lui passerai un coup de fil ce week-end !

— Elle m'a chargée de te remettre ceci.

Maman me tend un petit paquet, que j'ouvre aussitôt, découvrant un magnifique serre-tête en tissu *kenté* bariolé.

— Je l'adore, il est très réussi ! dis-je. J'appellerai Tata Lilly dès ce soir.

Elle me tapote affectueusement la joue puis serre mes mains dans les siennes, avant de s'éloigner en souriant. Je la suis du regard jusqu'à ce qu'elle arrive au coin de la rue, et nous nous envoyons un petit signe de la main.

Le lendemain, je déjeune à l'agence, en compagnie de Gwladys et d'autres collègues, lorsqu'un coursier sonne à l'interphone.

— Bonjour ! dit-il avec entrain. J'ai un colis pour Alice Druelle.

Comme Julie est absente, je me charge de réceptionner le colis, à peine plus gros qu'une boîte à chaussures et, en lisant le nom de l'expéditeur, *Chanel*, je devine qu'il s'agit probablement d'un cadeau offert par la prestigieuse enseigne.

Je viens à peine de signer le bon de livraison lorsque Gwladys me rejoint.

— C'est pour qui ? demande-t-elle.

— Pour Alice.

Elle se baisse pour lire le nom de l'expéditeur.

— Oh, *Chanel* ! Je parie que ce sont des parfums, elle en raffole...

Elle jette un coup d'œil autour de nous pour s'assurer que nous sommes seules.

— Tu ne penses pas sérieusement à le lui donner ? Allez, tu devrais l'ouvrir ! Pour ma part, je ne serais pas contre une fragrance hors de prix, à trois ou quatre cents euros...

— Gwladys !

Elle éclate de rire devant mon air outré.

— OK, OK ! Oublie ce que j'ai dit.

En fin d'après-midi, lorsque je jette un coup d'œil à ma montre, il est presque dix-sept heures. Nous avons une réunion avec Isabelle qui souhaite mettre les choses au point avant l'arrivée, lundi, du nouveau directeur stratégique.

Je m'apprête à quitter mon bureau lorsque Alice fonce sur moi.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi c'est toi qui as mon colis ? vocifère-t-elle.

Quelle mégère, celle-là ! Je lui rends service et c'est comme ça qu'elle me remercie ? Je récupère le colis sous mon bureau et le lui tends.

— Julie était absente lorsque le coursier est passé. Mais, dis-moi, qu'y a-t-il de si important dans ce colis pour que tu te mettes dans un état pareil ?

— Ce ne sont pas tes affaires !

Elle tourne les talons avant de se retourner quelques pas plus loin.

— Au fait, dit-elle, haussant un sourcil, ta mission a finalement été de courte durée. Isabelle a dû se rendre compte que tu n'avais pas le profil du job !

Ne te laisse pas faire ! s'époumone ma conscience. Tu sais bien qu'elle ne t'arrive pas à la cheville !

— Je ne dirais pas ça, je réponds avec assurance. J'ai réussi à faire rentrer un nouveau client et il va être intégré à mon portefeuille. Avec la charge supplémentaire que j'aurai, il n'aurait pas été judicieux que je cumule les deux jobs.

— Je ne suis pas de cet avis, insiste-t-elle. Pourquoi Isabelle a-t-elle continué à chercher un nouveau DS, alors ?

— J'ai une idée ! Tu n'as qu'à aller le lui demander ! Tiens, pourquoi pas maintenant ? Elle est dans son bureau !

Alice semble estomaquée par mon aplomb et reste plantée sans rien dire. Alors, je lui fais un large sourire avant de passer devant elle pour me rendre en salle de réunion.

Elle peut bien penser ce qu'elle veut, c'est le cadet de mes soucis ! Par contre, l'arrivée du nouveau directeur stratégique ne m'enchanté pas du

tout. D'autant plus qu'Isabelle n'a même pas pris la peine de m'en parler en amont.

Depuis hier et l'irruption qu'ils ont faite pendant la réunion avec *Scout&Co*, je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. Ou plutôt, je n'ai pas cherché à lui parler.

Quelques instants plus tard, comme ça fait un moment que mes collègues et moi l'attendons et qu'elle a encore du retard, je jette un coup d'œil à ma montre. Zut, il est presque dix-sept heures trente ! Mais, que fait-elle donc ?

N'en pouvant plus d'attendre, je décide d'aller voir où elle est. Peut-être que la réunion est tout bonnement annulée ? Et si ce Laurent Gaspard avait finalement décidé de ne plus rejoindre l'agence ? Ah, ce serait bien fait pour Isabelle. Je serais si contente !

Et qu'elle ne vienne pas me demander de continuer ma mission de prospection clients ! Je pense qu'alors les ailes de la grande Audie pousseraient dans mon dos, pour de vrai, et je m'en servirais volontiers pour lui foutre quatre paires de gifles. Non... Tout bien réfléchi, une bonne douzaine de paires de gifles !

J'arrive devant son bureau, dont la porte est entrouverte, et la trouve en pleine discussion avec Julie.

— Assurez-vous que le matériel informatique soit livré pour lundi matin, d'accord ? Et n'oubliez pas de réserver une table chez *Gino* pour le déjeuner. Nous serons quatre.

Je frappe à la porte et elles lèvent les yeux vers moi.

— Oui ? demande Isabelle, avec impatience.

Quelle peste ! Elle est en retard et c'est moi qui dérange ?

— La réunion tient toujours ?

— Bien sûr ! répond-elle sèchement. Je règle quelques détails avec Julie et j'arrive.

Elle me jette un regard qui signifie « *vous pouvez disposer* » et je tourne les talons, bouillonnant de rage. Mince, j'ai joué et j'ai perdu. Par excès de zèle. J'aurais mieux fait de rester dans la salle de réunion puis me casser à dix-huit heures ! Tant pis si elle n'était pas venue avant. Arghhh.

Quelques instants plus tard, elle daigne enfin nous rejoindre et démarre la réunion, comme si de rien n'était et sans s'excuser pour son retard.

Elle explique qu'elle connaît Laurent depuis une quinzaine d'années et qu'ils ont travaillé ensemble à plusieurs reprises. Il a une expérience

significative dans notre métier et son expertise devrait être très utile à l'agence. Ben, voyons...

Puis, elle enchaîne sur la revue des campagnes en cours. Chaque responsable de pôle doit lui faire un débrief. Nous sommes quatre attachés de presse à avoir un rôle transverse, sur le pôle mutualisé, et il n'y a pas de responsable. Aussi, chacun de nous présente rapidement l'état d'avancement des dossiers.

Quand vient mon tour, je m'efforce de rester professionnelle, mais ultra-synthétique.

— La présence de *Blue Hands* à la FIAC a été très relayée dans les médias. Une revue de presse intégrale a été adressée lundi dernier à M. Laval.

— Bien. Et où en êtes-vous pour la soirée d'inauguration de leur nouvelle galerie ? s'enquiert-elle.

— Nous serons prêts, dis-je d'un ton sec. J'ai rencontré M. Laval mardi pour finaliser les derniers détails.

— Bien, fait-elle à nouveau. J'ai proposé à Laurent de venir avec nous à la soirée. Il pourra y rencontrer M. Ankrah et nous aider ensuite à décrocher d'autres projets.

Je hoche la tête, les lèvres pincées. Isabelle semble attendre que je poursuive, mais j'ai décidé de me taire. Si elle veut d'autres informations, elle n'a qu'à me les demander !

Un lourd silence s'installe avant qu'elle ne détourne finalement le regard.

— À vous, Cheng ! dit-elle à l'égard d'un collègue.

Lorsque la réunion prend fin, je ramasse mes affaires et m'apprête à sortir lorsqu'elle m'interpelle.

— Sarah ? Je souhaite que nous fassions un point sur les rendez-vous prospects que vous avez déjà planifiés. Je crois qu'il y en a un certain nombre la semaine prochaine et celle d'après.

— Tout à fait, dis-je en rouvrant mon PC.

Je lui fais l'inventaire des rendez-vous et elle m'informe qu'elle ne sera pas en mesure de les honorer.

— Laurent sera très occupé la semaine prochaine. Entre son intégration à l'agence et la rencontre des clients actuels, il n'aura pas le temps de rencontrer les prospects. Il faudrait que vous continuiez à les gérer.

Comme je fronce les sourcils, elle poursuit.

— Si je ne m’abuse, votre lettre de mission se termine dans deux semaines. Je ne souhaite pas y mettre fin de façon anticipée. Cela vous ennuerait-il de la poursuivre jusqu’à son terme ?

Je tourne la question dans ma tête. Cela m’ennuerait-il ? Certainement ! Mais, ai-je vraiment intérêt à lui tenir tête ?

— Non, fais-je après un court silence.

— Très bien. Alors, honorez les rendez-vous déjà fixés. À son arrivée, Laurent fera un point avec vous sur les actions à reprendre et le suivi des dossiers.

— Bien.

— Souhaitez-vous me faire part d’autre chose ?

Je la regarde et j’ai envie de lui exploser à la figure.

Bien sûr, j’ai deux ou trois choses à vous dire. À commencer par le fait que vous êtes une profiteuse sans nom et que je ne vous supporte plus !

Mais, une fois de plus, la raison parvient à prendre le dessus sur ma colère et je réponds d’une voix posée.

— Non. Avons-nous fini ?

— Oui.

Emplie d’une colère contenue, je ramasse mes affaires et regagne mon bureau, où je prends le temps d’écouter ma messagerie vocale, avant d’attraper mon sac et de quitter l’agence.

Novembre

Laurent Gaspard est arrivé ce matin. Ma *promotion* n'aura officiellement duré qu'une quinzaine de jours, même si je suis censée continuer ma mission jusqu'à la mi-novembre. Vers neuf heures trente, Isabelle a réclamé l'attention de tout l'open space pour nous le présenter, puis ils se sont enfermés dans son bureau.

Je serai en réunion avec eux cet après-midi, car Isabelle veut que nous fassions le point sur les actions en cours et les sujets à transférer progressivement à Laurent.

Passablement tendue par la perspective de cette réunion, je me gave de café depuis que je suis arrivée à l'agence. Je suis en train de mettre à jour mon fichier de suivi lorsque la voix enjôleuse d'Alice m'interpelle. Elle accueille des clients et discute avec eux dans l'entrée.

Comme à son habitude, elle est lourdement maquillée et porte une tenue ultra-sexy, agrémentée d'escarpins aux talons vertigineux. Ils doivent bien faire douze centimètres chacun ! Ainsi haut perchée, elle leur présente de loin les différents pôles de l'agence puis les invite à la suivre dans une salle de réunion.

Je les écoute d'une oreille distraite lorsqu'un cri strident me fait lever la tête et j'ai juste le temps de voir Alice tomber et s'étaler sur la moquette.

Les conversations s'arrêtent, le téléphone sonne dans le vide. Tout le monde regarde la scène.

— Oh ! s'écrit Béa, la mine confuse. Je suis désolée !

C'est là que je comprends ce qui s'est passé. Béa revenait à son bureau avec une bouilloire remplie d'eau. Alice, qui ne regardait pas devant elle, l'a bousculée avant de perdre l'équilibre et de se retrouver par terre. Malheureusement pour elle, elle a entraîné la bouilloire dans sa chute et est à présent bien trempée.

Ses cheveux blonds dégoulinent d'eau et ont perdu de leur superbe, tandis que son maquillage est ruiné. Folle de rage, elle fulmine et, ignorant la main tendue de Béa, parvient à se relever seule. Tout l'open space a toujours les yeux rivés sur elle. Je tourne la tête vers Gwladys et lorsque nos regards se croisent, nous pouffons silencieusement de rire.

Les visiteurs d'Alice sont confus et proposent de reporter leur rendez-vous. Elle n'a pas d'autre choix que de l'accepter. Quelle honte ! À sa place, je crois bien que je voudrais mourir sur place. Julie raccompagne les visiteurs vers l'ascenseur et Alice se rue dans les toilettes pour sauver les meubles.

Je pouffe toujours dans ma barbe et autour de moi, plusieurs collègues se retiennent également d'exploser de rire. Bien fait pour elle ! Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Quelle idée de mettre des talons aussi hauts ?

Pour ma part, j'arrive à peine à chausser des talons de huit centimètres, alors douze ! Je n'ose imaginer l'état de ses chevilles, le soir, quand elle rentre chez elle.

Un bon quart d'heure plus tard, elle ressort des toilettes, le visage à peu près potable les cheveux tirés en chignon. Heureusement pour elle, seul son chemisier était trempé et sa jupe est restée à peu près sèche.

Elle regagne son bureau en silence et recommence à travailler comme si de rien n'était. J'avoue qu'elle s'en sort bien finalement. Mais, lorsque je la vois troquer ses escarpins contre des ballerines qu'elle gardait dans le caisson de son bureau, là, je n'arrive pas à me retenir.

J'éclate de rire et tout le monde se tourne vers moi. Mince, mon rire était plus bruyant que je ne l'aurais voulu ! Alice me fusille du regard tandis que Gwladys et quelques collègues sont contaminés par mon hilarité. Furieuse, elle ramasse ses affaires et quitte l'agence.

Nous rions de plus belle et les commentaires vont bon train. Une bonne majorité s'accorde à dire qu'elle l'a bien mérité, même si Béa se sent un peu coupable. Alice ne reparaît pas de la matinée et je me demande si je n'ai pas été trop dure. Mais, elle ne perd aucune occasion pour se comporter en véritable peste, alors !

À quatorze heures, je me rends dans la salle de réunion réservée par Isabelle pour notre point. Mais, Laurent et elle ne sont pas encore revenus de leur déjeuner. Alors, j'ai pour idée de rester dans la salle le temps de la réunion et s'ils ne sont pas à l'heure, ce sera tant pis pour eux. De toute façon, j'ai un rendez-vous téléphonique à quinze heures.

Ils finissent par arriver avec un quart d'heure de retard. Laurent me rejoint le premier, en s'excusant, tandis que j'entends Isabelle discuter dans le couloir avec Julie.

Lorsqu'elle nous rejoint, je projette mon fichier de suivi et commence à leur présenter le travail que j'ai fait ces deux dernières semaines. Le nombre de rendez-vous prospects ou clients, les résultats obtenus, les prospects à relancer, etc. Ils m'écoutent tous les deux tandis que je m'exprime d'une voix sèche et rapide.

Laurent m'interrompt lorsque j'évoque un rendez-vous prévu dans quelques jours.

— Isabelle a dû vous dire que je ne serai pas en mesure d'assurer les rendez-vous prospects, cependant, j'honorerai celui-là. Je connais bien le PDG de la société et ça devrait jouer en notre faveur.

— Bien, dis-je simplement.

Isabelle adresse à Laurent un sourire satisfait tandis que je poursuis mon inventaire et Laurent m'interrompt de temps à autre pour demander des précisions ou faire part d'une remarque.

Lorsque j'ai fini, je suis étonnée de voir un large sourire sur ses lèvres.

— Un grand bravo, Sarah ! dit-il d'un air enjoué. Je n'arrive pas à croire que vous ayez abattu tout ce travail dans un laps de temps aussi court. Vous êtes sûre que vous n'étiez pas commerciale, dans une autre vie ?

Il m'a l'air sincère et je lui rends son sourire.

— C'est fort possible, je réponds, du tac au tac. Mais, je préfère de loin concevoir des campagnes !

— Je suis persuadé que vous avez beaucoup de talent dans ce domaine également. En tout cas, je suis ravi d'avoir à collaborer avec une personne aussi engagée que vous. Vraiment !

Il se lève et me tend la main. Wow, je suis touchée par son attitude. L'aurais-je jugé trop vite ? Sous ces airs arrogants, y aurait-il un homme sympathique ? Je serre sa main et nous échangeons un nouveau sourire.

Isabelle se racle la gorge et j'ai le sentiment qu'elle est agacée. Ben, voyons. Elle n'est pas fichue de me féliciter pour mon travail et ça l'agace que quelqu'un d'autre le fasse ? Non, mais !

En fin d'après-midi, je reçois un coup de fil qui finit d'illuminer ma journée. Philippe Ajavon accepte enfin de m'accorder une brève dans la revue *Artemis*.

Quand son assistante me l'annonce par téléphone, je suis soudain envahie par un coup de chaud.

— Oui, oui, bien sûr ! je m'écrie en me faisant de l'air à l'aide du premier objet qui me tombe sous la main : une enveloppe ! Je vous renvoie dès ce soir le dossier de presse complet sur *Blue Hands*.

Gwladys qui est également au téléphone, ne perd pas une miette de mon manège et me fait des gros yeux qui semblent dire « *Alors ? Alors ?* ». Je lui réponds par un sourire béat et de grands gestes empreints de surexcitation.

— Oui, par coursier ! D'accord ! J'y joindrai des invitations pour la soirée que nous organisons ce vendredi pour inaugurer leur nouvelle galerie parisienne. J'espère que M. Ajavon pourra être des nôtres... Très bien... Merci encore !

Gwladys et moi raccrochons en même temps – je la soupçonne d'avoir écourté son appel par excès de curiosité – et en trois grandes enjambées, elle est devant moi.

— Alors ? Alors ? demande-t-elle, d'une voix excitée. Tu l'as eu ? Le grand Philippe Ajavon ?

— Oui, ma belle ! C'est dans la poche !

— Oh, mais c'est super !

Nos cris de joie ne passent pas inaperçus dans l'open space et quelques collègues me félicitent également. Depuis son bureau, Alice me lance un regard hargneux, mais je n'y accorde aucune importance.

Artemis va publier un article sur *Blue Hands* ! Wow, quelle nouvelle formidable ! Je suis tellement contente que j'ai envie de danser !

Le lendemain, je viens de terminer une réunion téléphonique avec un client et, en regagnant mon bureau, Gwladys m'interpelle, passablement paniquée.

— Nadine Delaunay, l'assistante de Philippe Ajavon a essayé de te joindre. Il faut que tu la rappelles de toute urgence !

— Ah oui ? Sais-tu à quel sujet ?

— Il semble qu'elle n'ait pas reçu le dossier de presse *Blue Hands*, or ils doivent boucler le numéro ce soir !

— Zut !

Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Un coursier était censé leur livrer le pli hier alors, je cours aussitôt voir Julie.

— Pourtant, le coursier est bien passé hier ! m’assure-t-elle.

— Ce n’est pas normal... Il a dû se passer quelque chose. Je vais les appeler !

Mais avant, je passe un coup de fil à Nadine Delaunay.

— M. Ajavon est très agacé par cet incident, me dit-elle d’une voix haut perchée. Vous comprenez, vous n’êtes pas la seule attachée de presse à vouloir un article !

— Je n’en doute pas, mais je vous assure que j’ai fait partir le pli hier.

— Écoutez, comme je l’ai dit à votre collègue, nous ne l’avons pas reçu ! Arrangez-vous pour que nous le recevions avant midi, sinon, vous pouvez considérez que...

— Je vous renvoie un pli tout de suite !

Ça par exemple ! Il ne manquerait plus que l’article dans *Artemis* me passe sous le nez. Un coup d’œil à ma montre : il est presque onze heures. À toute vitesse, je prépare une nouvelle enveloppe avant d’empoigner mon sac et mon manteau.

— Qu’est-ce que tu fais ? demande Gwladys, étonnée.

— Je vais livrer le pli moi-même !

Et, sans perdre une minute de plus, je me précipite vers l’ascenseur.

Lorsque je reviens à l’agence, il est un peu plus de treize heures et seuls trois collègues déjeunent devant leurs PC. Je suis exténuée, car j’ai beaucoup couru tout à l’heure. D’abord pour regagner la station de métro, ensuite pour monter in extremis dans la rame présente sur le quai, puis entre la station de métro et les locaux d’*Artemis*.

En arrivant devant l’hôtesse d’accueil, j’étais en sueur, malgré le froid qu’il faisait dehors. Heureusement, Nadine Delaunay m’a tout de suite reçue et, devant mon état de nervosité extrême, je crois qu’elle a compris que je n’y étais pour rien dans le fait qu’ils n’aient pas reçu le premier pli. Je crois même qu’elle a eu pitié de moi.

Euh, pour tout dire, j’avais moi-même pitié de moi.

— Alors ? demande Gwladys, devant mon air dépité. C’est mort, c’est ça ? Tu n’es pas arrivée à temps ?

— Si, si... heureusement d’ailleurs. J’arrivais dix minutes plus tard et c’était râpé. Mais, j’ai eu de la chance. Nadine Delaunay a été compréhensive. Elle m’a laissée reprendre mon souffle dans son bureau et... Tu ne devineras jamais !

— Quoi ?

— Elle m’a laissé entendre que Philippe Ajavon pourrait me recevoir prochainement. Pour cela, il faut que je la rappelle la semaine prochaine. Tu sais quoi, je crois que je me suis fait une copine !

— Tant mieux ! Tout est bien qui finit bien, alors. As-tu déjeuné ?

— Non, pas encore. J’ai un sandwich dans mon sac. Mais avant, il faut que j’appelle le coursier pour tirer cette affaire au clair.

Quelques minutes plus tard, après plusieurs sonneries, j’ai un interlocuteur au bout du fil.

— Chrono Courses, bonjour !

— Bonjour, vous avez pris en charge un colis hier à l’agence *Sunshine Marquay*. Or, il n’est pas parvenu au destinataire. Pouvez-vous regarder ce qui s’est passé ?

— Bien sûr. Quelle est la référence de votre course ?

Pendant que je patiente, mon cerveau bouillonne d’anxiété. Ça fait des années que nous travaillons avec cette société de coursiers et je n’ai pas le souvenir d’un seul incident de livraison. Qu’ont-ils bien pu faire du colis ?

Je commence à imaginer le type de courrier que j’adresserai à leur direction pour me plaindre lorsque mon interlocuteur reprend la ligne.

— Votre colis a été livré, madame. Hier, à dix-huit heures sept.

— Impossible, je viens de vous dire que le destinataire ne l’a pas reçu !

— Pourtant, la livraison a bien eu lieu. Je peux vous envoyer une copie du bon signé par le destinataire.

J’accepte volontiers avant de raccrocher bruyamment le téléphone.

— Alors ? demande Gwladys, aussi impatiente que moi.

— Selon eux, le colis a été livré. C’est à n’y rien comprendre !

Quelques instants plus tard, je reçois le fameux bon de livraison et je l’imprime sur la grande photocopieuse de l’open space. Puis, Gwladys et moi le parcourons avec avidité.

— Regarde ! dis-je. Ce n’est pas la bonne adresse !

En effet, le pli avait bien été livré, mais à une adresse dans le dix-huitième arrondissement au lieu du onzième.

— Comment est-ce possible ? demande Gwladys. Tu t’es peut-être trompée en inscrivant l’adresse...

— Mais, non ! Je t’assure... Et puis, je ne connais pas l’autre adresse.

Ma surprise est encore plus grande lorsque je lis le nom de l’enseigne où le pli a été livré.

— *Pressing Marcadet* ? Non, mais c'est une blague !

Gwladys et moi nous dévisageons avec perplexité. Soudain, elle plisse les yeux et secoue la tête.

— Sarah, quelqu'un a dû changer l'adresse !

— Mais, pourquoi ? Dans quel intérêt ?

— Tu ne comprends pas ? Pour que tu rates l'article dans *Artemis*, bien sûr !

— Tu veux dire que quelqu'un de l'agence aurait...

Elle fait oui de la tête et je comprends aussitôt.

— Non... Alice ?

— Qui d'autre ?

Aussitôt, nous tournons toutes les deux la tête en direction du bureau d'Alice, sortie déjeuner. Je sais à quel point elle est mauvaise, mais je n'arrive pas à y croire.

— Non, tu te fais des films, Gwladys...

— Et toi tu es encore plus naïve que je le pensais ! Réfléchis une seconde, bon sang. C'est forcément elle !

Je me rappelle alors mon fou rire irrépressible après sa chute spectaculaire d'hier. Gwladys a peut-être raison. Alice devait mourir d'envie de se venger de moi et c'est sûrement elle qui est derrière tout ça.

Lorsque Julie revient de pause déjeuner, je vais la voir pour tenter de comprendre. Par quel mystère Alice a-t-elle pu avoir accès à l'enveloppe ?

— Quelqu'un aurait changé l'adresse de livraison sur ton pli ? s'offusque Julie. Je ne vois pas comment cela a pu arriver ! J'ai moi-même remis le pli au coursier !

— Te souviens-tu de quelque chose de particulier hier soir ?

— Non, je n'ai pratiquement pas bougé de mon bureau...

— As-tu vu Alice rôder par ici ?

— Alice ? Euh... Non. Enfin...

Julie écarquille les yeux comme si un souvenir lui revenait.

— Alors ? Te souviens-tu de quelque chose, oui ou non ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûre que ça ait un quelconque rapport avec ton pli, mais... hier soir, Alice est venue me confier une lettre et... Elle m'a dit que mon mascara avait coulé et qu'il valait mieux que j'aille réparer ça aux toilettes.

— Et tu l'as laissée, seule, à ton bureau ?

— Bah oui... Je ne pouvais pas me douter qu'elle manigançait quelque chose !

Cette fois, il n'y a plus de doute. Alice est bien derrière tout ça ! Alors, lorsqu'elle rentre à l'agence, je me dirige d'un pas décidé vers son bureau, décidée à la confondre.

— J'ai failli rater l'article dans *Artemis*, par ta faute ! Je suppose que tu es fière de toi !

Faisant mine de lire une revue de mode, elle ne lève pas un cil vers moi.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

— Ne fais pas l'innocente ! Je sais que c'est toi qui as changé l'adresse sur l'enveloppe !

Elle éclate soudain de rire et lève la tête. Autour de nous, l'open space est suspendu à nos lèvres. Gwladys est au téléphone, mais je vois bien qu'elle n'a d'oreille que pour notre discussion.

— Tu es vraiment pathétique, Sarah. C'est dingue de se croire si importante. Tu crois vraiment que je n'ai rien d'autre à faire ?

Voyant qu'elle n'avouera pas facilement, je décide d'y aller au bluff.

— Tu as peut-être pris tes précautions, mais je suis navrée de t'apprendre que ça n'a pas suffi. Quelqu'un t'a vu remplacer l'étiquette sur l'enveloppe !

Je sens que la panique s'empare d'elle, mais elle essaie de le cacher.

— Je serais curieuse de savoir ce que cette personne a réellement vu ! J'avais moi-même du courrier à envoyer, hier. Il n'est donc pas anormal qu'on m'ait vue près du bureau de Julie...

— Inutile de mentir, Alice ! Cette fois-ci, tu as dépassé les bornes !

— Que se passe-t-il, ici ?

Je me retourne en même temps qu'Alice pour apercevoir Isabelle à l'entrée de l'open space, en compagnie de Laurent.

— Cette pimbêche de Sarah ose m'accuser d'avoir changé une adresse sur une fichue enveloppe ! Quel mensonge odieux !

— Ce n'est pas un mensonge et tu le sais très bien. Et il ne s'agissait pas de n'importe quelle adresse ni de n'importe quelle enveloppe ! Ce courrier était destiné à *Artemis* en vue d'un article sur *Blue Hands* !

Mon argument fait mouche et les traits d'Isabelle se durcissent.

— Vous deux, dans mon bureau !

Nous ne nous faisons pas prier et la suivons, non sans nous jeter des regards furieux. Isabelle se débarrasse de son manteau et prend place à son

bureau, le visage fermé.

Je décide de prendre les devants et lui raconte en détail ce qui s'est passé.

— Mais, c'est un tissu de mensonges ! s'insurge Alice, le regard implorant. Isabelle, vous n'allez tout de même pas y croire !

— Assez ! rugit-elle en abattant ses poings sur la table.

Alice et moi sursautons de surprise. Et de peur aussi. Mince, Isabelle est dans une colère terrible.

— Où vous croyez-vous, toutes les deux ? Vous donner ainsi en spectacle dans l'open space ? Quel que soit votre différend, cette attitude n'est pas digne de mon agence !

Euh, ouais, peut-être... Mais, qu'aurais-je dû faire, alors ? La fermer et laisser Alice s'en tirer sans payer ? Impossible ! Cependant, il vaut mieux que j'aie dans le sens d'Isabelle.

— Vous avez raison, Isabelle. J'aurais dû garder mon sang-froid... Mais, quand j'ai découvert ce qu'Alice a manigancé pour foutre en l'air l'article dans *Artemis*, mon sang n'a fait qu'un tour !

La mâchoire serrée, Isabelle se tourne vers Alice.

— Est-ce vrai ?

— Bien sûr que non ! Je n'aurais jamais...

— J'ai un témoin ! je m'écrie, avant que la situation ne m'échappe de nouveau.

Isabelle me questionne du regard et je m'empresse de poursuivre.

— Julie peut témoigner !

Je sais qu'Isabelle a une confiance totale en Julie et je sais aussi que cette dernière me défendra s'il le faut. Je n'ai juste pas eu le temps de la prévenir que je l'impliquerais dans l'histoire. Je prie intérieurement pour qu'Isabelle me croie sur parole et ne fasse pas appeler Julie. Elle contourne lentement le bureau et vient s'arrêter devant Alice, qu'elle fusille du regard.

— Vous devez réellement être sotte pour vous être comportée de la sorte ! l'invective-t-elle, sans ménagement. Avez-vous seulement mesuré les conséquences de votre acte ? Risquer de se mettre à dos un journaliste de la trempe de Philippe Ajavon ? Alors que nous cherchons par tous les moyens à développer notre partenariat avec *Blue Hands* ?

Pétrifiée, Alice n'ose pas répondre de peur, je pense, d'ajouter à la colère d'Isabelle.

— Si vous tenez à garder votre emploi, je ne veux plus avoir à vous reprocher ce genre de comportement néfaste à la réussite de l'agence ! Est-

ce bien clair ?

— Oui, Isabelle...

La voix d'Alice est à peine audible et son teint a viré au rouge cramoisi. Euh, si elle se regardait dans une glace, je crois bien qu'elle voudrait disparaître sur-le-champ !

— Maintenant, retournez à vos occupations et que je n'entende plus parler de cette histoire !

Minute. C'est tout ? Un petit sermon et Alice peut disposer ?

— Euh, Isabelle, vous n'allez tout de même pas en rester là ! Alice mérite d'être sanctionnée pour...

— Sarah ?

Isabelle me détaille de la tête aux pieds avant de relever les yeux vers mon visage.

— Voulez-vous me rappeler qui est le chef, ici ?

Oups. J'avais oublié qu'Isabelle aussi était une mégère.

— Vous.

— Alors, je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Hors de mon bureau !

Quelle enflure, cette Isabelle ! Je suis verte. Les jours comme aujourd'hui, je me demande vraiment ce que je fous encore dans cette boîte. En revenant dans l'open space, si je m'écoutais, je ferais mes affaires et je déguerpis sur-le-champ en lançant un mémorable *adieu les ploucs !*

Non, sérieusement, je ne cautionne plus le caractère d'Isabelle et Alice me sort par les yeux. Dans ce contexte, je ne vois plus comment je peux continuer à travailler ici, avec le risque permanent qu'Alice me mette des bâtons dans les roues et finisse par me faire du tort.

Gwladys, qui sent que je ne suis pas sereine, me propose une pause clope – surtout pour elle, car je ne fume pas – en bas de l'agence. Là, sur le trottoir, à l'abri des oreilles indiscretes, je me lâche sur ce que je pense d'Alice et d'Isabelle.

— Ne te mets pas dans un état pareil, dit Gwladys. Ça ne sert à rien !

Je soupire de dépit. La seule solution serait que je trouve rapidement un autre job !

— Tu quitterais *Sunshine Marquay* ? Vraiment ?

— Je ne suis plus du tout en phase avec Isabelle et je ne supporte plus Alice et ses manigances. Que ferais-tu à ma place ?

Gwladys tire longuement sur sa cigarette et envoie une bouffée de fumée dans ma direction.

— Hé ! Tu sais bien que je déteste ça ! Mes cheveux vont sentir la fumée pendant des siècles !

— *Rhoo*, tu n'as qu'à les laver ce soir en rentrant !

Je la fusille gentiment du regard et elle pouffe de rire.

— Ah... Ma Congolaise préférée !

— Togolaise, Gwladys. Pas Congolaise. Ce n'est pas pareil !

— Mince, je confonds tout le temps !

— Ce n'est pas grave... Par contre, tu ne serais pas à moitié Martiniquaise, toi ?

Je retiens un rire, car je sais très bien que sa réponse va fuser.

— Hé ! Je suis 100% Guadeloupéenne !

— À d'autres ! Je n'ai pas oublié la fois où tu m'as raconté que ton grand-père avait du sang martiniquais dans les veines...

Elle me lance un regard mauvais.

— N'empêche... Ça m'emmerderait que tu partes ! Sur qui enverrai-je la fumée quand tu ne seras plus là ?

Je tente en vain de me contenir puis nous explosons toutes les deux de rire. L'humour de Gwladys parvient à me requinquer un peu, de même que l'espoir de retrouver prochainement un autre job.

Deux jours plus tard

J'ai l'impression d'avoir couru toute l'après-midi. Entre les relances aux journalistes, les revues de presse clients, et la finalisation d'une campagne de presse... Il me semble avoir abattu en une demi-journée le travail de deux personnes ! Et là, me voilà en train de courir sur le quai du métro pour rentrer dans une rame bondée qui est sur le point de partir.

À peine suis-je à l'intérieur que les portes se referment. Vingt minutes et une correspondance plus tard, je sors à *Arts et Métiers* en marchant d'un pas pressé.

L'entrée de la nouvelle galerie *Blue Hands* est gardée par des agents de sécurité et, en y pénétrant après avoir montré patte blanche, j'aperçois Alain à l'étage, en compagnie d'un de ses collaborateurs.

— Bonsoir Sarah ! s'écrie-t-il en me faisant signe.

Aujourd'hui, il porte une chemise gris clair, un nœud papillon bleu foncé, une veste de la même couleur, un pantalon marron à carreaux, et bien sûr, ses inséparables lunettes rouges.

— Mais, vous avez couru, ma parole ! constate-t-il. Il ne fallait pas, vous êtes à peine en retard !

Il me raconte comment son équipe a réussi à finaliser l'aménagement des lieux dans les temps lorsque mon téléphone sonne. C'est Claire. Elle veut passer chez moi ce soir car elle a une nouvelle importante à m'annoncer. Je me demande bien ce que ça peut être. Je viens de raccrocher avec elle lorsque Thomas arrive.

Bientôt, nous commençons l'état des lieux, en vue de l'inauguration demain soir, et je suis admirative devant le travail titanesque qui a été abattu ici. Avec la décoration et le nouvel agencement, la galerie – 500m² environ, répartis sur trois niveaux – est complètement métamorphosée.

Au rez-de-chaussée, dont l'un des atouts principaux est l'impressionnante hauteur sous plafond, une entrée est réservée à l'accueil des visiteurs et la surface restante, savamment décorée par Alain, a été aménagée en petits espaces dédiés à chaque artiste.

Le style général de la décoration est plutôt sobre, avec en prédominance des touches de couleur bleue, qui rappellent le logo *Blue Hands*. D'ailleurs, la griffe de l'entreprise, bien que discrète, est présente à travers des affiches mettant en scène les artistes phares de leur portefeuille.

Côté œuvres, il y a essentiellement des tableaux, accrochés au mur, mais également des sculptures qui trônent sur leurs présentoirs. Des sphères lumineuses, clou de la décoration, sont disséminées un peu partout dans la salle et à l'intérieur du faux plafond transparent, qui sépare le rez-de-chaussée de l'esplanade intermédiaire servant de transition entre le premier et le dernier niveau.

Lorsque nous finissons la visite, je ne cache pas ma satisfaction.

— Alain, c'est super ce que vous avez fait ici ! Franchement, bravo à toute votre équipe, c'est vraiment très réussi !

— Je suis ravi que ça vous plaise, répond-il, fier de lui. Il est vrai que nous n'avons pas ménagé nos efforts, n'est-ce pas Robert ?

Robert, son collaborateur, acquiesce en souriant. Quant à Thomas, il semble conquis, lui aussi.

— Je vais prendre des photos pour M. Laval, dit-il. Il va être ravi !

Il est presque vingt heures lorsque nous quittons l'atelier sous le regard des agents de sécurité, chargés de veiller sur ce petit trésor. Alain propose de me ramener chez moi car c'est sur son chemin.

— Pourquoi pas ?

Nous cheminons jusqu'à sa voiture, qui est à l'image de son propriétaire, c'est-à-dire outrageusement flashy. C'est une *Suzuki Swift* orange fluo et à chaque fois que je la vois, elle me fait toujours un drôle d'effet.

— Alors, Sarah, prête à risquer à nouveau votre vie ? me demande-t-il, l'air taquin.

Ah, mince. J'avais oublié qu'il a une manière très particulière de conduire. Toujours à l'image du personnage ! Il prend les virages à toute vitesse et ne freine jamais avant d'être à quelques mètres d'un obstacle.

Zut, si je m'en étais souvenue, j'aurais préféré prendre les transports !

— Ah, non ! je proteste vivement. Je vous préviens, Alain. Vous avez intérêt à rouler prudemment cette fois-ci, sinon gare à vous !

Dès que nos ceintures sont bouclées, la voiture démarre en trombe et je dois m'y prendre à plusieurs reprises avant qu'il ne daigne ralentir et conduire à une vitesse raisonnable. Il a fallu que je le menace de me jeter hors de la voiture ! Sacré Alain.

À présent, il me jette des coups d'œil furtifs et je sens bien qu'il refrène des sourires amusés. Moi-même, je serais bien tentée de rire si je ne m'appliquais pas à garder cet air sérieux qui le dissuade de jouer à nouveau au conducteur fou.

De retour chez moi, je me précipite dans la salle de bains pour prendre une douche rapide avant l'arrivée de Claire.

8

Lorsque Claire arrive, une bonne heure plus tard et plus maquillée qu'à l'accoutumée, je la trouve resplendissante. La nouvelle qu'elle veut m'annoncer doit donc être très importante. Je sais déjà qu'elle attend un bébé, alors, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Après m'avoir donné des nouvelles de sa *petite graine*, elle se lance dans un monologue surexcité sur un événement qui s'est produit en début de semaine. Malik, son mari, a eu une super promotion.

— Il va prendre la tête de la cellule spéciale de son magazine d'investigation ! Depuis le temps qu'il attendait ça !

— Wow, c'est super ! Je suis très contente pour vous !

Claire affiche un sourire radieux et je ne résiste pas à l'envie de la prendre dans mes bras.

— Et toi, ça va ? demande-t-elle ensuite.

— Très bien ! J'ai enfin réussi à décrocher un article dans une revue renommée qui nous boudait jusqu'à présent. Je n'y croyais plus !

— Ah, c'est cool ! Je comprends mieux pourquoi tu es aussi rayonnante !

Comme nous avons plein de choses à nous raconter, elle propose de rester dormir chez moi, ce que j'accepte volontiers. Pendant qu'elle appelle son mari pour le prévenir, je sors une pizza du frigo et la réchauffe dans le micro-ondes.

Puis, après le dîner, nous nous installons devant Cathy Mills. Lorsque le générique de fin passe, il est plus de vingt-deux heures et Claire décrète qu'il est l'heure d'aller au lit.

Je ne me fais pas prier et lui laisse mon lit, car il est trop petit pour nous deux, avec pour idée de dormir dans le canapé.

— Ah non ! proteste-t-elle vivement. Je dors dans le canapé.

— Mais...

— Et on ne discute pas ! Demain est un jour important pour toi et il faut que tu sois fraîche et reposée.

Elle ponctue sa phrase par un clin d'œil.

— Cette soirée, c'est ton bébé, ajoute-t-elle. Il faut que tu sois au top de ta forme !

Je lui montre la robe, la veste et les escarpins que j'envisage de porter et elle hoche la tête en guise d'approbation.

— Wow, ma poule ! Tu seras superbe, comme d'habitude !

— Merci, Claire !

Je suis en train de ranger ma tenue dans le placard lorsqu'une pensée me traverse l'esprit. M. Ankrah sera là demain soir ! Mince, comment vais-je faire pour rester zen en sa présence alors que je suis complètement sous son charme ?

— Il y a un problème ? s'enquiert Claire qui se doute que quelque chose me tracasse.

Alors, je décide de tout lui raconter. Ma tentative ratée de séduction la veille du mariage de Laurie, mes retrouvailles impromptues avec lui dans les locaux de *Blue Hands* et... le fait que je suis complètement sous son charme et paniquée à l'idée de le revoir.

— Tout ira bien, ma belle, dit-elle. Qui sait ? Vanny n'avait peut-être pas tort quand elle disait qu'il pourrait être ton prince charmant ! Alors, tu l'as laissé filer deux fois, hors de question qu'il y ait une troisième fois !

— Ne dis pas de bêtises ! Je suis sûre à trois cent pour cent qu'il ne s'intéresse pas à moi !

— Qu'est-ce que t'en sais ? Ce type est le PDG d'une grande boîte. Je ne suis pas surprise qu'il n'ait pas accepté les avances d'une folle furieuse dans la rue...

Je la fusille gentiment du regard.

— Ni qu'il n'ait pas essayé de te voler un baiser passionné dans cet ascenseur !

— Claire !

— Quoi ? Quel PDG, digne de ce nom, ferait des trucs pareils ? Tu sais ce que je pense ? Si ça se trouve, tu lui plais vraiment, mais...

— Mais, je n'arrive certainement pas à la cheville des femmes qu'il a l'habitude de fréquenter !

— Oh, ne dis pas de sottises ! Je voulais dire qu'il est peut-être vieux jeu. Tu sais, le genre de mecs qui ne fait pas le premier pas, qu'il faut bousculer un peu... Voilà ! Je sais ce que tu dois faire ! Le bousculer un peu !

— Et ça veut dire quoi, le bousculer un peu ?

— Lui faire du rentre-dedans, pardi !

— N’y songe même pas. C’est le PDG de *Blue Hands*, je te rappelle ! Et de surcroît, l’un des plus gros clients de *Sunshine Marquay*. Tu imagines s’il décide de rompre notre partenariat ? Parce que j’aurais décidé de lui faire du rentre-dedans ?

— Sarah... Il y a rentre-dedans et *rentre-dedans*. Renseigne-toi sur lui, sa vie, ses goûts, ses habitudes... Glane toutes les informations qui pourront t’être utiles pour le séduire subtilement.

— Hmm, je ne vois pas bien comment je ferais. Il n’y a aucune info sur lui sur internet !

— Eh bien, tu n’as qu’à provoquer une discussion avec lui ! Il aime la musique classique ? Tu pourrais glisser lors d’une conversation ta passion pour Mozart et...

— Je ne suis pas passionnée de Mozart, je te signale ! D’ailleurs, à part *Les noces de Figaro*, je ne connais rien d’autre...

— Ce n’est pas grave, tu te documenteras !

— Claire, non, mais tu t’entends parler ? Je ne vais tout de même pas me faire passer pour quelqu’un que je ne suis pas !

— Pfff, tu es désespérante...

Je tiens un coussin contre ma poitrine et je fais mine de boudier. Mais, une chose est sûre, je ne vais certainement pas essayer de séduire M. Ankrah. Claire me jette un regard de conspiratrice.

— Bon, oublie le *rentre-dedans*. Laisse faire les choses... Naturellement. On ne sait jamais. La vie peut réserver de belles surprises. Et pour demain soir, sois naturelle. Un brin séductrice, si tu le sens. Mais, ne sois pas pétrifiée ! Il n’y a aucune honte à s’amouracher d’un beau, riche, mais inaccessible PDG !

Je lui jette un regard assassin avant de lui lancer le coussin à la figure. Elle pouffe de rire puis bondit du canapé pour sortir deux sachets de thé de son sac.

— Il est l’heure de dormir, maintenant ! Une tisane ?

— Je n’arrive pas à croire que tu te balades avec ta boîte de tisanes dans le sac ! dis-je, moqueuse.

— Jamais sans ma tisane au tilleul, répond-elle avec assurance. Tu devrais en boire plus souvent, ça fait un bien fou.

Nous tenons chacune un mug brûlant dans nos mains et soufflons dessus en riant à une blague qu’elle vient de faire. Finalement, la tisane n’est pas si

mauvaise. Claire va peut-être réussir à me convertir à son amour du tilleul.

Tadaaa ! Youhou ! Quand le réveil sonne, le lendemain matin, c'est une tout autre mélodie que j'entends dans ma tête. Un chant de fête ! Ça y est. Le jour tant attendu est là. Je suis stressée, mais en même temps emplie d'une excitation difficile à contenir.

J'ai envie de bondir de mon lit et d'effectuer une danse endiablée avant de prendre ma douche en chantonnant : *ça y est, c'est le grand jour ! Soirée Blue Hands, mon amour !* Oui, j'assume ma folie. Et, tant que le ridicule ne tue pas, je suis hors de danger.

Je pose un pied à terre, prête à donner vie à ma danse folle quand la vision de Claire, emmitouflée dans une couette sur le canapé, m'arrête net. Zut, j'avais oublié qu'elle dormait là. Je suis un peu folle, certes, mais pas assez pour faire profiter les autres de mes accès de démente, surtout quand je suis sobre. Oui, j'assume aussi. Même pas à ma meilleure amie !

Je file prendre une douche bien chaude, tellement chaude que la paroi de la cabine est recouverte d'une épaisse couche de buée. Rien de tel pour me mettre d'aplomb le matin !

En revenant dans le séjour, je tombe sur Claire, réveillée à présent, qui se sert du café.

— Tiens, dit-elle en me tendant une tasse. Tu vas avoir besoin de ça pour tenir toute la journée !

Nous échangeons un clin d'œil complice.

— Bien dormi ? je demande en me contorsionnant pour mettre mes collants.

— Pas trop mal... Tu devrais investir dans un nouveau clic-clac.

— Je sais ! C'est pour ça que je voulais que tu dormes dans le lit...

— Et il en était hors de question. Dès la semaine prochaine, il faut que tu te lances dans une mission *nouveau-canapé-solide-et-design*.

— Plutôt *solide-mais-pas-cher*... Je n'ai nullement l'intention de me ruiner dans un clic-clac qui, de toute façon, finira par me lâcher au bout d'un an !

Elle me lance un regard du style *je-finirai-par-avoir-le-dernier-mot* puis nous nous apprêtons toutes les deux.

— Je file prendre ma douche à la maison, dit-elle en s'attachant les cheveux.

— Dis, tu n'es pas contrariée de ne pas venir ce soir ?

— Bien sûr que non, gros bêta ! Si je venais, il aurait fallu inviter toute la bande ! C'est mieux ainsi et ça évite les jalousies... Allez, ne t'inquiète pas pour ça. Et puis, on se fait nos soirées quand on veut, nous. Pas besoin de privatiser une galerie d'art pour ça !

Un quart d'heure plus tard, nous nous quittons en bas de chez moi ; elle, au volant de sa C3 ; moi, perchée sur des escarpins, lui faisant un signe de la main, avant de me hâter vers le métro.

Je passe la matinée à l'agence puis l'après-midi à la galerie. Tout est fin prêt. Enfin presque. Un ouvrier d'Alain remplace une lampe qui a rendu l'âme tandis qu'un autre nettoie quelques traces sur le sol. Le traiteur et son équipe ont investi l'arrière-cour et des boissons ont été mises au frais.

Le photographe est déjà là et commence à prendre des photos de l'avant-soirée. Il ne reste plus que les artistes, l'équipe client, les invités et les journalistes.

Je rentre chez moi en milieu d'après-midi, pour me changer, avant d'y retourner pour accueillir les artistes. La soirée ne commence qu'à dix-neuf heures, mais les hôtes d'accueil sont déjà là.

Thomas est là également, accompagné d'autres salariés de *Blue Hands*, et je les aide à orienter les artistes et à les installer dans l'espace qui leur est réservé.

Chacun commence à prendre ses marques tandis que le photographe, qui est à l'affût, immortalise chacun de ces moments. Vers dix-huit heures, Alain arrive, élégamment vêtu d'un costume sobre. Il m'a tellement habituée à des tenues flashy que, sans ses lunettes extra-larges, je ne l'aurais pas reconnu du premier coup.

— Vous êtes très élégant ! dis-je, sincère.

— Merci, Sarah, répond-il, légèrement gêné. Je le dois à ma femme... Elle n'a accepté de venir que si je laissais mon extravagance à la maison !

— Ce style aussi vous va très bien, vous devriez l'écouter plus souvent ! Mais, elle n'est pas avec vous ?

— Elle arrivera un peu plus tard. Un impératif de dernière minute.

— Je vois.

— Je vais jeter un coup d'œil, là-haut. Désirez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci. Peut-être tout à l'heure.

Un peu avant dix-neuf heures, M. Laval nous rejoint. La plupart des journalistes attendus sont déjà arrivés et les équipes de chaînes de télé

installent les caméras à l'extérieur, tandis qu'une longue file d'invités – collectionneurs, influenceurs et amateurs d'art – se pressent à l'entrée.

Les hôtes obtiennent l'accord de M. Laval pour commencer à faire rentrer du monde et peu à peu, les allées de l'atelier se remplissent. J'ai beau chercher, il n'y a de trace de M. Ankrah nulle part.

Isabelle et Laurent ne tardent pas non plus à arriver.

— Wow, Sarah, cet endroit est magnifique ! s'exclame Laurent. Et, tout ce monde qui a répondu présent ! Un grand bravo, vraiment.

— Merci Laurent, dis-je, ravie. Alain, le décorateur de la galerie a des mains en or ! Je vous le présenterai, à l'occasion.

— Avec plaisir.

— M. Ankrah est-il arrivé ? demande Isabelle, qui ne daigne même pas me féliciter.

À ce moment, j'aperçois M. Laval qui me fait signe de le rejoindre, alors, j'ignore délibérément la question d'Isabelle.

— Oh, on m'appelle. Si vous voulez bien m'excuser !

J'ai à peine le temps de remarquer le sourire en coin de Laurent avant de m'éclipser.

— Sarah ! fait M. Laval quand j'arrive à sa hauteur. Cette soirée démarre à peine, mais je sens que ça va être une réussite ! Regardez tous ces journalistes, ces collectionneurs... Demain, tous les journaux d'art parleront de *Blue Hands* ! Vous avez vraiment fait un travail extraordinaire.

Wow. Je suis si contente ! Je n'ai jamais vu cet homme faire preuve d'autant d'enthousiasme.

— Merci, M. Laval, je suis ravie que ça vous plaise.

— Et je ne suis pas le seul. Quelqu'un d'autre aimerait vous féliciter. Si vous voulez bien me suivre ?

Nous passons près du buffet du traiteur et montons à l'étage. Puis, nous arrivons en vue d'une porte-fenêtre, entrouverte, qui donne sur un balcon. Je jette un regard étonné à M. Laval, qui me répond par un sourire énigmatique et passe devant moi pour enjamber la marche.

Je suis un peu sonnée alors que je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool ce soir. Enfin, pas encore. Dès que je l'ai vu, le sol s'est dérobé sous mes pieds. S'il n'y avait pas eu la balustrade, je crois bien que je serais passée par-dessus le balcon. J'essaie de cacher mon trouble en faisant la conversation à M. Laval.

Devant nous, à seulement quelques mètres, Nicolas Moulin interviewe *l'objet de mon trouble*.

— Pouvez-vous nous dire ce que vous envisagez pour la suite, M. Ankrah ?

— Eh bien, j'espère que cette belle aventure va durer encore longtemps. Après notre présence aux foires de Paris et de Londres, nous avons plusieurs projets en cours, que je ne peux bien entendu pas dévoiler pour l'instant. Mais, je peux déjà vous dire que de nombreuses expositions sont prévues dans nos galeries de Paris, Londres, Lomé et Accra. Par ailleurs, notre galerie de Lagos va s'enrichir de nouvelles œuvres, d'artistes mondialement connus, et nous allons devenir le sponsor officiel d'un concours de jeunes talents en Afrique de l'Ouest. Bref, *Blue Hands* est résolument en perpétuel mouvement !

— Quel conseil donneriez-vous à un jeune entrepreneur désireux d'ouvrir sa propre galerie d'art ?

— Eh bien, les débuts ne sont pas faciles, je ne vais pas le nier. Mais, j'ai un seul conseil à donner, qui s'applique à tous les domaines de la vie : croire en ses rêves et en sa propre capacité à les réaliser ; y croire tous les jours, ne pas laisser place au doute ! Faire preuve d'optimisme. Les anglophones disent : *sky is the limit* ! Alors, peu importe les obstacles, il ne faut pas baisser les bras !

Alexander Ankrah. Wow, j'adore sa mentalité ! Dans son costume de soirée, il est encore plus beau que dans mes souvenirs et je regrette de ne pas avoir revêtu une robe de soirée plus glamour ou réalisé une coiffure plus sophistiquée.

Mais, l'heure n'est pas à la réflexion. Il vient de terminer son interview et son regard se pose sur moi, tandis que Nicolas s'éclipse après m'avoir fait un signe de la main.

— Mlle Assouma, dit-il, un sourire ravageur aux lèvres. Enchanté de vous rencontrer !

Euh... Pourquoi fait-il semblant de ne pas me connaître ?

— Je... Je suis également ravie de faire votre connaissance, M. Ankrah, parvins-je à articuler, en essayant de ne pas bafouiller.

Je serre la main qu'il me tend et au contact de sa peau, je crois défaillir. La châtaigne que je prends n'y est quasiment pas pour grand-chose.

Ma conscience est aussi bouleversée que moi et hurle d'une voix surexcitée. *Non mais, ressaisis-toi, bon sang ! N'oublie pas qu'il s'agit de*

M. Ankrah, le PDG de Blue Hands ! Allô, la terre, hors de question de craquer pour lui ! Mais, c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Je tenais personnellement à vous féliciter, poursuit-il, pour cette soirée organisée par vos soins et qui est une pure réussite.

— Vous m'en voyez honorée, M. Ankrah. Je suis ravie de collaborer avec votre société !

— Notre collaboration pourrait bien ne pas s'arrêter de sitôt, dit-il d'un air mystérieux. J'ai quelques projets en tête pour continuer à dynamiser notre image. Nous en reparlerons. Que diriez-vous de passer à mon bureau la semaine prochaine ?

— Ce sera un immense honneur.

— Très bien. Delphine, mon assistante, vous contactera pour fixer le rendez-vous.

À présent, il me regarde avec intensité et il me faut quelques secondes pour réaliser que c'est la fin de notre discussion. Je ne peux pas rester plantée ainsi, le sourire béat, à ne rien dire.

— Parfait, M. Ankrah. Je... À bientôt alors et... très bonne soirée !

Je me sauve, un sourire figé aux lèvres, tandis que M. Laval débrieife son patron sur l'engouement des premiers invités. De retour dans l'atelier, j'ai soudain chaud. Trop chaud. Il faut que je boive un truc, vite ! N'importe quoi fera l'affaire.

Je me précipite sur un serveur qui passe pour attraper une coupe de champagne et les bulles qui pétillent sur ma langue me redonnent une certaine contenance. Il faut que je boive, pour noyer cette attirance absurde que je ressens pour cet homme qui n'est pas fait pour moi.

— Hé, Sarah ! m'interpelle Alain, en m'agrippant le bras. Où étiez-vous passée ? Venez par ici, je souhaite vous présenter ma femme !

Je me laisse entraîner puis, dans un état second, je fais la connaissance d'Annie, sa ravissante épouse. Pendant que nous échangeons des banalités, mon regard se tourne vers l'étage, comme happé par un aimant.

M. Ankrah descend les marches et marque un arrêt sur l'esplanade pour avoir une vue d'ensemble du rez-de-chaussée. Les artistes sont sollicités de toutes parts et une file d'attente se prolonge à l'extérieur de l'atelier. Un sourire satisfait flotte sur ses lèvres.

J'écoute d'une oreille distraite le bavardage d'Annie et, soudain, mon cœur manque un battement lorsqu'une blonde plantureuse s'approche de lui

et tente de l'enlacer. Il paraît amusé, mais se soustrait à l'étreinte. Ils échangent un baiser amical et commencent à discuter.

C'est là que je décide de me reprendre en main. Certes, ce type est à tomber. Mais, quelle idée de loucher sur lui alors qu'il est mathématiquement impossible qu'il s'intéresse une seconde à moi ? Résignée, je détourne mon regard vers Annie à qui j'adresse un sourire hypocrite.

Je n'ai rien entendu de ce qu'elle me dit, mais ça a l'air d'être très drôle, car elle est morte de rire. Je ris autant qu'elle avant d'attraper une nouvelle coupe de champagne sur un plateau. Puis, à un moment où Alain et sa femme sont en pleine discussion, j'en profite pour m'éclipser.

En balayant la pièce du regard, j'aperçois Isabelle et Laurent en compagnie de M. Ankrah. J'ai bien l'impression qu'elle sort le grand jeu, car elle lui tend un petit paquet – que je devine être un cadeau – et affiche un sourire permanent.

Je suis ravie de constater que M. Ankrah ne lui accorde pas plus d'intérêt que ça, préférant bavarder avec Laurent. Bientôt, elle semble passablement contrariée et observe les deux hommes, en silence. *Bien fait pour toi, horrible Isabelle !*

L'alcool aidant, je retrouve un semblant de bonne humeur et m'approche d'un petit groupe de journalistes avec qui j'ai l'habitude de collaborer.

J'ai l'agréable surprise de constater que Philippe Ajavon a fait le déplacement. Alors, nous discutons un bref moment puis je l'accompagne auprès des artistes phares de *Blue Hands*. Un groupe de curieux se constitue autour de nous et le photographe, qui rôde d'allée en allée, nous mitraille de son objectif.

Le lendemain, lorsque j'émerge de mon lit, je me dirige tout de suite vers la cuisine. *Du café, du café !* crie mon corps tout entier. Je suis de fort mauvaise humeur et j'espère que la caféine va me remonter un peu le moral.

Pendant que la cafetière se met en route, je pianote sur mon téléphone à l'affût de retombées presse. Je n'en crois pas mes yeux. Sur Twitter, le hashtag *#expositionbluehands* a été retweeté des milliers de fois !

Je fais un tour sur la toile pour constater que la plupart des médias d'art ne parlent également que de ça sur leurs sites internet !

Coup de maître de Blue Hands hier soir, titre Arts Magazine.

Décor étudié pour artistes de renommée, affiche Artemis.

Les « Créations Sculpturales » qu'il ne faut pas manquer, évoque Paris et Vous.

Wow, c'est si gratifiant ! J'ai hâte d'être à lundi afin de réaliser la revue de presse complète et savourer cela ! En attendant, j'avale une gorgée de café en ruminant sur mon triste tort.

Je m'appelle Sarah Assouma, trentenaire célibataire et attachée de presse aux revenus modestes... Et je suis complètement dingue d'un PDG outrageusement beau.

Sur tous les hommes de la terre, pourquoi a-t-il fallu que je flashe sur celui-là ? Quand ce ne sont pas des Marco bis, faudrait-il pour autant que ce soit des cibles impossibles à atteindre ? Bon sang, karma de merde !

Hier soir, j'ai bien tenté de penser à autre chose, de surtout faire ce pour quoi j'étais là, c'est-à-dire les relations presse, mais c'était plus fort que moi. Je n'ai pas arrêté de reluquer M. Ankrah. Et il y a eu ce moment, où j'ai cru que je lui plaisais.

Il regardait dans ma direction en souriant, alors, flattée, j'ai souri à mon tour et m'apprêtais à lever mon verre vers lui lorsque j'ai réalisé que son sourire était adressé à une femme brune, drapée dans une robe de cocktail argentée et perchée sur des talons ultra-hauts.

Je soupire bruyamment après une nouvelle gorgée de café. À quoi ça sert de ruminer tout ça, franchement ? Je dois me faire une raison. Ce coup de foudre pour M. Ankrah ne mérite qu'un seul sort : la poubelle ! Et puis, comment puis-je penser qu'il me plaît alors que je ne le connais même pas ?

Il n'y a pas que le physique dans la vie, me dis-je, tentant de me convaincre. Si ça se trouve, c'est un personnage odieux, cynique, détestable... C'est vrai. Pourquoi refuse-t-il qu'il y ait des photos de lui dans les médias ? C'est louche, tout de même. Aurait-il des choses à cacher ? N'empêche, il a une sacrée allure...

Bon, OK, j'arrête. Il faut vraiment que je pense à autre chose. Soudain, j'ai une idée et je dégage mon téléphone pour appeler Claire.

— Allô ? fait-elle d'une voix ensommeillée.

— Allô, Claire ! Je te réveille ?

— Tu as vu l'heure, Sarah ? Bien sûr que tu me réveillés ! Il est à peine huit heures et on est samedi !

Zut, c'est vrai qu'il est tôt, me dis-je en ricanant intérieurement à l'idée qu'elle aurait dû mettre son téléphone en mode silencieux.

— Je suis désolée, Claire, dis-je, feignant d’être contrite. Dis-moi, serais-tu partante pour mon opération *nouveau-canapé* ?

Deux heures plus tard, elle passe me chercher et nous nous rendons dans une zone commerciale en banlieue. Je lui raconte la soirée d’hier et à ma grande surprise, elle affiche un air optimiste.

— Je suis sûre que tu lui plais ! décrète-t-elle, en souriant. Comment expliquer qu’il ait fait semblant de ne pas te connaître ? Et pourquoi te proposer un rendez-vous ? D’habitude, tu ne traites pas directement avec lui, non ?

J’avoue que je suis intriguée, moi aussi. Mais de là à en conclure que je lui plais, c’est aller un peu vite en besogne.

— Ne tire pas de conclusion hâtive, lui dis-je. Ça devait être gênant pour lui d’expliquer à M. Laval les circonstances dans lesquelles nous avons fait connaissance.

Je prends une voix grave pour imiter M. Ankrah.

— *Euh... Mlle Assouma m’a vendu des préservatifs, un soir, en pleine rue, et m’a même proposé de passer la soirée avec elle.* Non, beaucoup trop humiliant !

— Humiliant pour qui ? Pour toi, ma belle ! Justement, il n’a pas voulu te mettre mal à l’aise devant M. Laval. Ça prouve que tu lui plais !

— Non, Claire, ça prouve surtout que c’est un gentleman. Et que toi, tu es complètement folle !

— Aaaah ! Qu’est-ce que tu peux être têtue !

Nous déambulons de boutique en boutique, à la recherche du canapé rare qui fera mon bonheur et Claire a fini par abandonner l’idée de me convaincre que j’ai une chance avec M. Ankrah.

Finalement, je repère un modèle convertible, en simili cuir marron, et après avoir écouté le laïus commercial très convaincant du vendeur, je décide de l’acheter.

— Pas si vite, chuchote Claire, en m’entraînant à l’écart. Si ça se trouve, tu peux avoir un modèle similaire beaucoup moins cher sur le net !

— Ah oui ? Tu crois ?

— Mais bien sûr ! Note les caractéristiques et on regardera sur le net. De toute façon, tu n’es pas à un week-end près pour l’acheter, ton canapé !

Je lui adresse un sourire complice et nous nous retournons vers le vendeur, qui est visiblement impatient de conclure. Sa mine déconfite,

lorsque je lui annonce que je souhaite prendre le temps de la réflexion, provoque en moi un sourire que je tente de contenir.

Claire semble être dans le même état que moi, mais nous tenons bon jusqu'à la sortie du magasin, avant d'exploser de rire comme des gamines qui viennent de faire le coup du siècle.

Nous continuons notre escapade *lèche-vitrine-spécial-canapés* puis à l'heure du déjeuner, nous nous attablons dans une brasserie.

Lundi matin, je mets un soin tout particulier à me préparer pour le boulot. En me regardant dans la glace, je suis satisfaite de mon reflet. Une lueur indéchiffrable brille dans mes yeux et je me donne la curieuse impression d'un déjà-vu.

Soudain, je comprends. Mais oui ! Ce regard volontaire, cette moue audacieuse... Mais bien sûr ! J'ai le sentiment de revoir la grande Audie, telle que je me l'étais imaginée dans mon rêve. Je suis si heureuse d'aller travailler aujourd'hui et de savourer les retombées positives de mon travail que les ailes m'en poussent.

Après tout, il n'y a pas besoin de super pouvoirs pour se mettre dans la peau d'Audie. Un peu de volonté, beaucoup d'ondes positives, d'énergie de conquête, de l'audace et nous y voilà ! Aaaaah, je sens que je vais aimer cette journée !

Un peu comme dans un état second et divinement grisant, je quitte mon studio, sans me hâter, pour aller au métro. Giuseppe me complimente sur ma tenue et ma bonne mine et ça finit de me mettre de parfaite humeur. Serait-elle là, ma journée EXTRA ?

En arrivant au bureau, je suis accueillie par des félicitations de toutes parts car mes collègues sont au courant du succès de la soirée et tout le monde me presse de questions. Quant à Alice, renfrognée dans son fauteuil, elle ne daigne pas m'accorder un regard.

Je jubile car je m'en fous de cette pouffe ! Audie et moi n'en avons rien à cirer ! Je rigole intérieurement à l'idée que je deviens complètement zinzin avec cette Audie que j'ai inventée de toutes pièces, mais qui me fait tellement de bien.

Une fois l'euphorie passée et mes collègues étanchés de leur curiosité, je m'installe à mon bureau et en ouvrant ma boîte mail, je tombe sur un message de Delphine Bronsard, l'assistante de M. Ankrah. Là, je manque

de tomber de mon siège. Elle m'informe que j'ai rendez-vous avec son chef aujourd'hui à quatorze heures !

Zut, n'était-elle pas censée m'appeler pour fixer un rendez-vous ? Au lieu de quoi, je reçois un simple mail, une sorte de convocation. Je vérifie rapidement mon agenda et soupire de soulagement.

Heureusement, je n'ai rien de prévu à cet horaire. Mais, tout de même ! Je soupire encore, de résignation cette fois-ci, car je sais que je n'ai pas d'autre choix que d'aller à ce rendez-vous, et j'envoie aussitôt un mail pour confirmer ma présence.

Laurent sort de réunion et, dès qu'il m'aperçoit, son visage s'illumine.

— Bonjour Sarah ! Alors, remise de la soirée ?

— Bonjour Laurent, oui, mon week-end a été relativement reposant. Et je suis ravie de voir toutes les retombées presse que nous avons eues. C'est super !

— Je suis aussi ravi que vous ! Et un grand bravo, Sarah ! Vous avez réalisé un travail incroyable pour la réussite de cette soirée. J'ai eu l'occasion de discuter avec M. Ankrah et il était réellement satisfait. Je vais nous prévoir une réunion cette semaine pour débriefer de tout ça et décider de la meilleure approche pour consolider notre partenariat avec *Blue Hands*.

Il s'éloigne déjà vers son bureau lorsque je réalise que j'ai omis de mentionner mon rendez-vous avec M. Ankrah cet après-midi... Bon, ce n'est pas bien grave. En plus, je ne sais même pas quel sera le contenu de nos échanges, alors. Je le débrieferai demain.

Vers midi, j'avale rapidement un sandwich avant de quitter l'agence.

9

Je patiente dans le hall de *Blue Hands* lorsque la sonnerie de mon téléphone me tire de ma rêverie. Tiens donc, Isabelle ? On va venir me chercher d'une minute à l'autre et je ne veux pas me mettre en retard.

Je décide donc de ne pas répondre et de la rappeler plus tard. Mon téléphone mis en mode silencieux, je peine à garder mon sang-froid en attendant l'assistante de M. Ankrah.

Une femme rousse, d'une quarantaine d'années, vêtue dans des tons gris et aux lèvres peintes en rouge bordeaux, s'approche de moi, d'un pas décidé.

— Mlle Assouma ? demande-t-elle, un large sourire aux lèvres.

— C'est bien moi. Vous devez être Delphine ?

— C'est exact. Si vous voulez bien me suivre.

Elle me précède dans l'allée qui mène aux ascenseurs.

— J'ai cherché à vous joindre tout à l'heure, dit-elle. Je me demandais si l'horaire du rendez-vous vous convenait. Je n'ai été prévenue que ce matin et M. Ankrah a un agenda assez compliqué à gérer.

Elle a l'air sincèrement désolée.

— Ne vous en faites pas. Heureusement, je n'avais pas d'autres rendez-vous cet après-midi. Par contre, je vous ai confirmé ma présence par mail.

— Ah oui ? C'est étrange, je n'ai rien reçu... Bon, ce qui compte c'est que vous soyez là. Entrez ici, je vous prie, M. Ankrah va vous rejoindre dans quelques instants.

Nous sommes à présent dans les couloirs du dernier étage. Delphine vient d'ouvrir la porte d'une salle de réunion et je l'y succède. Ma surprise est grande lorsque je réalise que deux autres personnes, que je reconnais aussitôt pour les avoir déjà rencontrées à des conférences de presse, sont présentes dans la salle. Et moi qui pensais me retrouver en tête à tête avec M. Ankrah ! Je suis déçue, mais intriguée.

À ma droite, Natalia San Marco, de l'agence *Imagini*, et à côté d'elle, Sébastien Kodjo, de *Good Vibes*. Ces deux agences de relations presse sont concurrentes de la nôtre et je m'interroge sur leur présence ainsi que la mienne. À quoi rime tout ça ? Que peut bien manigancer M. Ankrah ?

Delphine me désigne l'un des sièges, autour de la table en forme d'arc, et devant lequel est posé un écriteau avec mon nom et celui de *Sunshine Marquay*. Je la remercie en affichant un sourire censé dissimuler ma perplexité puis je salue mes confrères en prenant soin de ne rien laisser paraître de mon trouble.

Quelques instants plus tard, Delphine refait son entrée dans la salle.

— M. Ankrah va avoir un petit retard, nous informe-t-elle. Désirez-vous boire quelque chose en attendant ?

Nous répondons par l'affirmative et elle nous emmène dans une pièce adjacente équipée de distributeurs et de fauteuils.

— Vous pouvez patienter ici, dit-elle une fois que nous avons nos boissons. Je reviens vous chercher tout à l'heure.

Je discute un moment avec Natalia et Sébastien puis je sors mon téléphone avec pour intention de rappeler Isabelle. Au moment de lancer l'appel, un coup de fil entrant s'affiche sur l'écran. C'est Maman ! Ce n'est pas le moment pour discuter avec elle, mais... trop tard ! Dans la précipitation, j'ai appuyé sur le mauvais bouton.

— Bonjour ma chérie ! Comment vas-tu ? Alors, quand viens-tu à la maison ?

Un sourire gêné aux lèvres, je m'excuse auprès de mes confrères pour aller discuter dans le couloir.

— Bonjour Maman... Je vais bien... Écoute, je ne sais pas encore, j'ai tellement de boulot en ce moment...

— Que fais-tu ce week-end ?

— Je... Je dois finaliser un dossier de presse et...

— Tu travailles les week-ends maintenant ? Lève un peu le pied, ma chérie... Et viens donc voir ta petite maman ! Ce n'est vraiment pas gentil de me laisser toute seule, dans cette grande maison. Tu sais bien que je n'ai que toi. Que dirait ton père s'il savait que tu délaissais ainsi ta pauvre mère ?

Je lève les yeux au ciel. Il a bon dos Papa alors qu'il n'est plus là... Mais, mon exaspération est de courte durée car Maman a un truc dans la voix qui m'inquiète. Serait-elle en train de déprimer ?

Je ne suis vraiment pas sympa. Elle doit se sentir bien seule.

— Ne sois pas fâchée, Maman. Et si je venais déjeuner samedi midi ?

— Oh, je serais si contente ! Que veux-tu que je fasse à manger ?

— Ce que tu veux, Maman. Par contre, je ne resterai pas dormir... Mais non, maman... Bien sûr que je rentrerai à Paris en train. Je n'ai pas de voiture ! Non, je...

C'est à ce moment que je le vois. Élégamment vêtu d'un costume noir sur une chemise immaculée, M. Ankrah se tient devant la salle de réunion et m'observe, l'air amusé.

Zut, depuis quand est-il là ? A-t-il écouté toute ma conversation avec Maman ?

— Je... Je dois te laisser, Maman... J'entre en réunion. Oui... Oui. D'accord. Moi aussi, Maman. Oui. À samedi !

Mon regard croise le sien, mais je n'ai pas le temps de dire un mot, car Delphine m'interpelle, accompagnée de mes confrères, et nous invite à regagner la salle de réunion. À présent, M. Ankrah se tient à l'avant de la salle, en compagnie de M. Laval et ils attendent que nous prenions place sur nos sièges.

Wow, il est tellement craquant, je pense aussitôt, avant de me pincer discrètement le bras en guise de réprimande. Ouille ! J'y suis peut-être allée un peu fort.

— Bonjour ! lance-t-il avec un sourire désarmant. Merci d'être venu malgré le *short notice*. Je tiens à préciser que Delphine n'y est pour rien. À sa décharge, je ne l'ai informé du rendez-vous que ce matin. Vous devez vous demander pourquoi vous êtes là, tous les trois. Eh bien, nous n'allons pas faire durer le suspense.

Il se tourne vers M. Laval, encore plus taciturne que d'habitude.

— Depuis près d'un an maintenant, dit ce dernier, *Blue Hands* n'a plus d'agence de relations presse officielle et au cours de cette dernière année, les agences que vous représentez ont été ponctuellement sollicitées pour entretenir notre visibilité médiatique. Cette situation n'est pas satisfaisante et il est grand temps pour nous de choisir définitivement une nouvelle agence.

Il jette un regard à M. Ankrah, qui se frotte rapidement le menton, tandis que nous sommes suspendus à ses lèvres.

— Mlle Assouma, dit-il soudain, en plongeant ces yeux d'un noir intense dans les miens.

Oups. Le stress envahit instantanément mon corps et menace de faire dresser mes cheveux sur ma tête. *Au secours, Audie !*

— J'ai été séduit, poursuit-il, par le travail remarquable que vous avez réalisé pour la soirée d'inauguration. Encore bravo !

J'ouvre la bouche pour le remercier, mais il ne m'en laisse pas le temps.

— Cependant, si nous devons confier nos relations presse à *Sunshine Marquay*, nous avons besoin d'être totalement convaincus. Selon vous, pourquoi devrions-nous choisir votre agence ?

Zut. Je n'ai pas le temps de réfléchir, mais je décide d'y aller au culot. Hors de question de me vautrer. Alors, j'invoque toute l'audace dont je me sens capable pour répondre, presque du tac au tac.

— Tout d'abord, merci de nous avoir fait confiance et de nous avoir permis de vous prouver que nous sommes capables de gérer efficacement l'image de *Blue Hands*. Pourquoi *Sunshine Marquay* ? Eh bien, si je me mettais dans la peau d'une commerciale, je vous dirais que nous sommes une agence en vogue ; de plus en plus de clients prestigieux nous font confiance ; nous avons remporté des trophées majeurs l'année dernière et notre collaboration avec *Blue Hands* est sur une excellente lancée ! Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

Je me tais un instant tandis qu'Alexander Ankrah et M. Laval ne me quittent pas des yeux. J'espère que je leur en mets plein la vue parce que sinon, je vais être dans la panade. Il faut que je sois la plus convaincante possible !

— Mais, je ne suis pas commerciale, je reprends en arborant le sourire radieux d'Audie. Pour autant, j'ai été extrêmement honorée de monter cette soirée pour votre entreprise et je suis ravie que notre travail vous ait plu. Les retombées presse sont très importantes et je ne pense pas me tromper en affirmant que *Blue Hands* n'a pas été autant cité sur les réseaux sociaux et dans les revues artistiques depuis de nombreuses années. Votre entreprise dispose de nombreux atouts à travers ses galeries européennes et ouest-africaines, et les artistes de renommée qui vous font confiance. Aussi, plusieurs axes de communication peuvent être exploités. Par ailleurs, j'ai dans ce calepin – je lève le bras pour le leur montrer – d'autres idées d'événements et d'actions pour booster votre notoriété et je suis persuadée que vous serez conquis. Alors, croyez-moi, vous devez choisir *Sunshine Marquay* !

Je ponctue ma dernière phrase par un large sourire en observant la réaction de M. Ankrah. Les bras croisés sur la poitrine, un sourire aux creux des lèvres, son regard intense me scrute tel un laser.

— Bien, Mlle Assouma, dit-il enfin. Vos arguments sont notés. Et vous, Mlle San Marco ?

Natalia se lance à son tour dans un discours dynamique dans le but de convaincre nos interlocuteurs, mais je n'écoute que distraitement ce qu'elle dit car le stress retombe lentement en moi et je laisse échapper un soupir discret.

Ai-je été pertinente ? Bon Dieu, si je fais rater cette opportunité à *Sunshine Marquay*, Isabelle risque de me le faire payer très cher ! C'est là que je me souviens de son coup de fil, quelques instants plus tôt et la panique s'empare de moi.

Et si elle était au courant pour le rendez-vous ? C'est quand même étrange qu'elle m'ait appelée à cette heure-là... La voix de Sébastien m'arrache à mes réflexions et je réalise que c'est à son tour de passer cette espèce de grand oral improvisé que nous impose *Blue Hands*.

Je n'ai pas écouté les arguments de mes confrères et je fais de mon mieux pour garder un sourire professionnel sur mes lèvres. Mais au fond, je suis paniquée à l'idée de ce qui pourrait arriver si, par ma faute, *Sunshine Marquay* perdait ce client hautement stratégique. *Ce n'est ni le lieu ni le moment de penser à cela !* claironne ma conscience.

— Merci à tous, fait M. Ankrah, l'air mystérieux. Nous allons en rester là pour l'instant. Delphine vous contactera avant la fin de la semaine pour vous faire part de notre décision.

Il jette un coup d'œil rapide à sa montre et affiche un air désolé.

— Maintenant, je vais devoir me sauver, car j'ai un autre rendez-vous. Merci encore d'être venus et à bientôt !

Il prend le soin de nous serrer la main, avant de quitter la pièce, et quand nos regards se croisent, j'en ai le souffle coupé. Dieu, je suis complètement séduite par cet homme. C'est dingue ! Nos mains se séparent et il quitte la pièce.

M. Laval nous raccompagne sans un mot vers les ascenseurs, où il nous remercie également, avant de tourner les talons. J'ai hâte de me retrouver seule et de digérer ce qui vient de se passer car j'ai vécu les quinze minutes les plus stressantes de ma vie ! Le stress ressenti lors de mon premier

rendez-vous commercial ne représente que le dixième de celui d'aujourd'hui.

Je crois que mes confrères sont dans le même état que moi car, tandis que l'ascenseur nous emmène vers le rez-de-chaussée, nous demeurons tous silencieux, en affichant un sourire poli, mais crispé. Je prends congé d'eux à la sortie de l'ascenseur pour me diriger vers les toilettes visiteurs.

Lorsque j'en referme la porte, j'abaisse l'abattant du WC et me laisse choir, avant de me prendre la tête entre les mains.

De retour à l'agence, ma panique est relativement retombée. Après une longue réflexion, menée dans les toilettes de *Blue Hands*, je suis convaincue d'avoir fait de mon mieux lors du grand oral et de ne pas m'être ridiculisée.

Si nous remportons le marché, quelle satisfaction ça sera pour moi ! Mais, si nous le perdons... Eh bien, il ne me restera plus qu'à faire mes cartons et quitter *Sunshine Marquay*.

Ça fait des mois que je rêve de prendre la tangente, alors, peut-être est-ce le moment de passer à l'acte ? J'ai donc décidé de relativiser et c'est avec une certaine sérénité que je m'installe à mon bureau.

Tiens donc, le mail que j'ai envoyé à Delphine ce matin est resté bloqué dans ma boîte d'envoi. Ma connexion wifi s'était désactivée et je ne m'en suis pas rendue compte. Je viens à peine de la rétablir lorsque je reçois un message instantané de Gwladys, m'invitant à la retrouver dans une salle de réunion.

Je lève les yeux de l'écran et en croisant son regard, je hoche la tête en signe d'approbation.

— Sarah, il faut absolument que je te dise un truc ! dit-elle visiblement agitée, dès que je la rejoins.

— Que se passe-t-il ? je demande, intriguée.

— Isabelle est dans une colère terrible et elle va certainement te faire passer un mauvais quart d'heure !

Elle m'invite à m'asseoir puis, après s'être assurée que la porte est bien fermée, elle prend place à mes côtés en chuchotant.

— C'est Alice qui a tout manigancé !

Comme je fronce les sourcils d'étonnement, elle m'explique tout. Après que j'aie quitté l'agence pour me rendre chez *Blue Hands*, l'assistante de M. Ankrah a essayé de me joindre. Comme elle tombait sur ma messagerie,

elle a appelé le standard de l'agence et, comme Julie était en pause déjeuner, l'appel a été redirigé.

C'est la pratique au sein de l'agence : quand Julie n'est pas là, les appels sont redirigés de poste en poste, au cas où quelqu'un d'autre pourrait les prendre, avant de basculer sur le répondeur. Et manque de bol, c'est sur Alice que c'est tombé.

Elle a dû comprendre qu'elle avait un coup à jouer contre moi, car dès qu'elle a raccroché, elle s'est précipitée dans le bureau d'Isabelle. Gwladys a assisté à la scène et, se doutant de quelque chose, s'est approchée du bureau pour écouter aux portes.

— Isabelle, a dit Alice, je viens de parler à l'assistante du PDG de *Blue Hands*. Elle souhaitait savoir si votre présence au rendez-vous de quatorze heures était confirmée.

— Quel rendez-vous ?

— Eh bien, elle cherchait à joindre Sarah, mais j'ai pensé que vous assistiez certainement à ce rendez-vous toutes les deux. Il s'agit tout de même d'un rendez-vous avec le PDG de *Blue Hands* !

Bien entendu, Isabelle a répondu qu'elle n'était absolument pas au courant et a tout de suite compris que j'y étais allée seule, sans l'informer. Elle a donc tenté de me joindre, est tombée sur ma messagerie et a réessayé plusieurs fois sans succès.

Je réalise que je n'ai reçu qu'un seul appel d'elle. Les autres ont dû se perdre pendant que j'étais dans le métro.

— Prépare des arguments solides ! me conseille Gwladys. Tu vas devoir lui donner des explications.

— Merci, lui dis-je, reconnaissante. Quant à Alice, elle ne perd rien pour attendre...

Je retourne dans l'open space la première et en m'installant à mon bureau, je remarque qu'Alice est en pleine discussion avec une collègue. Lorsque nos regards se croisent, elle sourit effrontément. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ?

Elle ne va certainement pas l'emporter au paradis.

— Sarah ! Dans mon bureau !

La voix furieuse d'Isabelle fait trembler tout l'open space. Elle vient de rentrer d'un rendez-vous, en compagnie de Laurent qui me regarde d'un air contrit. Je m'exécute aussitôt, décidée à ne pas me laisser faire, tout en pensant au célèbre adage « *advienne que pourra* ».

Dès que je pénètre dans son bureau, elle explose de colère.

— Comment avez-vous osé, Sarah ? Vous rendre à un rendez-vous avec M. Ankrah, sans prendre la peine de nous informer Laurent et moi ? J'exige des explications tout de suite !

— J'ai brièvement discuté avec M. Ankrah vendredi soir, dis-je d'une voix posée, et il m'a laissée entendre qu'il souhaitait me rencontrer pour reparler de l'événement et me faire part d'autres projets. Je ne pensais pas que le rendez-vous serait si vite fixé. J'ai découvert la date et l'heure ce matin en arrivant au bureau !

— Et alors ? vocifère-t-elle. Ces excuses ne sont pas recevables ! Je n'étais pas absente ce matin, et Laurent non plus ! Pourquoi ne pas nous avoir informés ?

La voix d'Isabelle claque sèchement comme une lanière en cuir sur un sol marbré. Mais, je ne me laisse pas démonter car je ne compte pas la laisser me traiter comme une moins que rien, que je ne suis pas.

Non. Pas une fois de plus.

— Écoutez Isabelle, je viens de vous expliquer que j'ai été prise au dépourvu et je n'ai pas pensé qu'il était indispensable d'aller à ce rendez-vous avec vous-même ou Laurent. Il n'y a tout de même pas de quoi en faire un plat !

Ma voix est montée d'un cran et, désormais, mon agacement n'est pas seulement perceptible, il est carrément visible. Isabelle demeure interdite. Ses yeux lancent des éclairs, ses lèvres frémissent de rage, mais elle semble scotchée par mon attitude.

Eh oui, comment la pauvre petite chose que je suis, sa salariée de surcroît, ose-t-elle lui parler sur ce ton ?

— Je suis d'accord avec Sarah, intervient Laurent, ce qui énerve encore plus Isabelle. Peut-être devrions-nous nous enquérir du contenu de ce rendez-vous, avant de fustiger cette pauvre petite ?

— Quoi ? vocifère Isabelle. Quelle pauvre petite ? Comment oses-tu prendre la défense de cette... idiote ?

Elle lance un regard à Laurent, qui semble dire « *nous règlerons nos comptes plus tard* » avant de se retourner vers moi. Au prix d'un immense effort, elle parvient à articuler.

— De quoi avez-vous discuté ?

— Eh bien, il semble que M. Ankrah aime jouer, car je me suis rendue à ce rendez-vous en pensant que ce serait un tête-à-tête, mais au final, nous

étions cinq. M. Ankrah, M. Laval, moi-même et deux attachés de presse des agences *Imagini* et *Good Vibes*.

Isabelle retient son souffle et Laurent fronce les sourcils. Je ne sais pas, moi-même, comment j'arrive à garder mon calme dans ce contexte complètement chaotique.

— Nous avons passé une sorte de grand oral improvisé au cours duquel chaque attaché de presse a dû essayer de les convaincre de retenir son agence comme partenaire officiel de *Blue Hands* pour ses relations presse.

Là, les yeux d'Isabelle s'arrondissent et sa bouche reste entrouverte. Elle n'arrive plus à la fermer ! Laurent aussi est tendu et me jette d'ailleurs un regard du style : *ma pauvre petite, là, je ne vais pas pouvoir vous défendre*. Comme personne ne réplique, je poursuis.

— Je me suis défendue de mon mieux et je pense avoir été convaincante. Ils nous tiendront informés de leur décision d'ici la fin de la semaine.

Nouveau silence. À tel point qu'on pourrait entendre les mouches voler mais, curieusement, ça ne me fait ni chaud ni froid car une onde d'audace irradie en moi et je me sens pousser des ailes.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre, dis-je encore. Si nous perdons *Blue Hands*, je vous remettrai moi-même ma démission, Isabelle. Et ce sera avec un immense plaisir !

Je tourne les talons pour quitter le bureau, laissant mes deux interlocuteurs complètement abasourdis. Wow, je suis très contente de moi ! J'ai ENFIN osé tenir tête à *l'horrible* Isabelle et je n'ai même pas eu besoin de me transformer en la grande Audie pour cela. Il a suffi que je sois moi, avec de l'audace et la conviction que je ne mérite pas d'être traitée comme un sous-fifre.

C'est dingue, ça me fait un bien fou ! *Ça mérite de sabrer le champagne !* s'écrit ma conscience, visiblement fière de moi. N'exagérons pas, tout de même. Ce soir, je sortirai une bouteille de vodka entamée du placard. Ça devrait faire l'affaire !

De retour à mon bureau, tout l'open space a les yeux rivés sur moi. Comme Gwladys a l'air inquiet, je lui lance un sourire rassurant. *Pas d'inquiétude, ma belle ! La situation est sous contrôle*. Quant à Alice, elle semble intriguée par mon attitude et affiche une moue agacée.

Quoi ? Pensait-elle que j'allais sortir du bureau d'Isabelle en larmes et complètement démolie ? Haha, ça aurait pu arriver à l'ancienne Sarah, mais la nouvelle Sarah est plus forte et au-dessus de tout ça. Elle est audacieuse !

Bien sûr, j'appréhende la réponse de *Blue Hands*. C'est quitte ou double. Soit je reste à l'agence et mes relations avec Isabelle risquent d'être sérieusement tendues ; soit je dois démissionner et là, il va falloir que je trouve très vite un autre job !

J'essaie de me concentrer pour ébaucher un dossier de presse pour *Scoot&Co* lorsqu'un quart d'heure plus tard, le bureau d'Isabelle s'ouvre avec fracas. Elle en sort, affublée de son manteau, et quitte l'agence sans un regard sur le plateau.

Depuis *l'épisode* de lundi, je n'ai pas reparlé à Isabelle. Laurent et moi avons eu une réunion, hier, pour faire un dernier point sur les dossiers que je lui ai transférés. Il n'a pas reparlé de *l'épisode*, mais son attitude envers moi n'est pas hostile. Nous avons même rigolé sur une anecdote au sujet d'un client de mon portefeuille avec qui il a collaboré dans le passé.

Hier soir, j'ai recherché de nouvelles offres d'emploi correspondant à mon profil et y ai postulé. Puis, j'ai remis à jour mon profil sur LinkedIn et Viadeo. Inutile d'attendre d'être sans travail pour donner un coup d'accélérateur à ma recherche d'emploi. Car nous sommes mercredi, et toujours aucune nouvelle de *Blue Hands*. Je pense que les haricots sont cuits. Pourris même !

De mon bureau, je jette un regard mélancolique sur l'open space. Ces locaux, ces *ploucs*, vont tout de même me manquer car j'ai un attachement particulier pour Gwladys, Julie et Cheng.

Je ne sais pas encore où je vais atterrir ni si j'y trouverai une bonne ambiance de travail, mais l'un de mes critères principaux portera sur mon futur chef. Hors de question que je tombe sur un clone d'Isabelle !

Je me demande même si l'aventure freelance pourrait me séduire car j'ai repensé à ma dernière discussion avec Sam sur l'auto-entrepreneuriat.

Euh... Si Maman apprend que j'envisage de quitter mon CDI pour me mettre à mon compte, je crois bien qu'elle me traînerait de force jusqu'à son église afin que son groupe de prières me *délivre* de l'emprise de *mauvaises ondes* !

Non, plus sérieusement, ai-je vraiment l'étoffe d'un autoentrepreneur ? Des idées créatives, j'en ai des tonnes ! Mais, est-ce suffisant pour évoluer en tant qu'indépendant dans le monde des relations presse ?

Serai-je capable de quitter la sécurité d'un emploi stable pour démarcher des clients, prendre des risques financiers et m'armer de patience pour des

résultats qui peuvent mettre du temps à arriver ?

Le téléphone de mon bureau sonne.

— Mlle Assouma ?

— Oui ?

— Bonjour ! Delphine Bronsard de *Blue Hands*. M. Ankrah aimerait s'entretenir avec vous. Auriez-vous un moment ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Serait-ce l'heure du verdict ?

— Oui, bien sûr, dis-je.

— Avez-vous la possibilité de vous isoler dans un endroit calme ? Je vous rappelle dans deux petites minutes.

Je prends mon calepin et un stylo en vitesse, avant de me hâter vers une salle de réunion. Je rentre mes identifiants dans le téléphone de la salle et attends impatiemment le coup de fil de Delphine.

La sonnerie du téléphone me fait l'effet d'une décharge électrique.

— Mlle Assouma ? Un instant, je vous mets en relation avec M. Ankrah.

Un petit grésillement se fait entendre.

— Alexander, fait M. Ankrah de sa belle voix rauque.

— Bonjour M. Ankrah, dis-je d'une voix pressée. Comment allez-vous ?

— Très bien, Sarah, répond-il calmement. J'ai une question à cent mille euros pour vous.

Je déglutis péniblement.

— L'autre jour, poursuit-il, à quoi faisiez-vous référence quand vous nous avez montré votre calepin ?

Quoi ? Je mets quelques secondes avant de comprendre sa question.

— Ah ! Eh bien... J'ai passé du temps à éplucher les actions presse que vous avez réalisées ces dernières années et il m'est venu quelques idées...

— Citez-m'en une ! dit-il d'un ton péremptoire. Celle qui vous paraît la plus urgente à mettre en œuvre.

Mon cœur bat la chamade tandis que j'organise rapidement mes idées. Je n'ai pas besoin de jeter un coup d'œil à mon calepin, car j'ai encore tout dans la tête.

— Vos actions presse sont essentiellement tournées vers les événements ponctuels et jusqu'à présent, ça a plutôt bien fonctionné. Cependant, je pense qu'il faut dynamiser tout ça. Pourquoi ne pas créer des soirées à thème, à fréquence trimestrielle par exemple, dans chacune des galeries que vous administrez ? Cela assurerait à *Blue Hands* une couverture médiatique

à longueur d'année. Nous pourrions commencer par les galeries parisiennes et si le concept fonctionne, le décliner à Londres, Accra, Lagos, Lomé...

Silence à l'autre bout du fil. Euh... Il y a quelqu'un ? Je sais que je ne devais citer qu'une idée, mais tant pis, j'ai envie d'en proposer d'autres.

— Par ailleurs, votre site internet véhicule une image un peu vieillotte et si nous voulons faire parler de vous, il va falloir revoir cette vitrine et mettre à jour vos catalogues en ligne. Je pense également à mettre en place des dîners de presse et j'ai quelques suggestions à vous faire à ce sujet. En outre, vous devriez personnellement être plus présent dans les communications associées à *Blue Hands*. Il n'y a pratiquement aucune image de vous sur les photos officielles et...

— Sarah ? m'interrompt-il soudain.

Nouveau bond de cœur dans ma poitrine.

— Vous avez le job ! déclare-t-il d'une voix neutre. Rendez-vous demain, à neuf heures, à mon bureau. Delphine vous adressera une confirmation par mail. Je dois vous laisser, à présent. À demain !

Je n'ai même pas le temps d'en placer une et, je reste bouche bée, le téléphone accroché à l'oreille, tandis qu'un bip régulier se fait entendre à l'autre bout du fil. Dieu du ciel ! Je ne vais pas pointer au chômage !

Je m'affale dans le fauteuil, tandis qu'un long soupir de soulagement s'échappe de ma gorge. L'instant d'après, j'éclate de rire avant de crier « YES !!! », accompagné d'un signe de victoire.

Hier, ma lettre de mission en remplacement de Tidiane a officiellement pris fin. Laurent assurera désormais, seul, les responsabilités de directeur stratégique.

Si je n'avais pas eu ce coup de fil de *Blue Hands*, je serais peu sereine à l'heure qu'il est. Mais, au lieu de ça, je suis sur un petit nuage et je me remémore ma conversation avec M. Ankrah. Quel homme étonnant !

Je suis dans le métro, en route pour notre rendez-vous et je me repasse mentalement le speech que j'ai préparé. Il faut que je sois percutante car je n'ai pas le droit à l'erreur. Quelques minutes plus tard, je patiente dans le hall et il est un peu plus de neuf heures lorsque Delphine vient me chercher.

— Je vous laisse patienter dans le bureau de M. Ankrah, dit-elle lorsque nous y arrivons. Il ne va pas tarder !

Wow, je pense, alors qu'elle s'éclipse. Ce bureau est juste magnifique. Classe, sans être exagérément grandiose, il est deux fois plus grand que celui de M. Laval et des tableaux représentant des paysages de capitales africaines sont accrochés au mur.

La décoration en tons taupe, marron et blanc est de très bon goût et l'espace est harmonieusement réparti : un spacieux coin bureau, assorti de l'inéluctable fauteuil de PDG ; un coin détente avec des canapés et une table basse ; un coin réunion avec une table design, des fauteuils ultra-confortables et un immense écran LCD.

Je prends place dans l'un des fauteuils en face du bureau avant de lisser les plis de ma jupe. *Du nerf, Sarah, du nerf !* m'encourage ma conscience. Un bruit derrière moi m'indique que je ne suis plus seule.

Je me retourne aussitôt et j'ai du mal à cacher mon étonnement en voyant M. Ankrah, élégamment vêtu certes, mais d'un jean noir et d'un polo gris à manches longues. Cette tenue décontractée le rend beaucoup moins impressionnant.

— Sarah, fait-il. Content de vous revoir.

— J'en suis également ravie, M. Ankrah, dis-je en me levant.

Nous échangeons une poignée de main électrique et mon rythme cardiaque s'accélère aussitôt.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous remercier hier...

— Vous n'avez pas à le faire, me coupe-t-il. Vous avez des idées brillantes et *Blue Hands* a besoin de collaborer avec des personnes comme vous. Mais, asseyez-vous donc.

Je m'exécute tandis qu'il contourne son bureau pour prendre place dans le fauteuil.

— Désirez-vous boire quelque chose ?

— Euh, non. Merci.

— Bien, alors nous allons pouvoir parler affaires...

— J'ai une proposition à vous faire ! dis-je aussitôt, l'empêchant de poursuivre sa phrase.

— Une proposition ? répète-t-il, en haussant un sourcil. Eh bien, je vous écoute.

J'inspire profondément tandis qu'il m'observe attentivement, le visage dur. *Allez, on se lance, Sarah !*

— Je serais heureuse de continuer à collaborer avec *Blue Hands*, mais pas par le biais de *Sunshine Marquay*.

Là, il se cale dans son fauteuil, les bras croisés, et fronce les sourcils.

— Envisagez-vous de rejoindre une autre agence ?

— Non, j'ai pour projet de me mettre à mon compte... Très rapidement. Et j'espère vous compter parmi mes premiers clients !

Son expression est indéchiffrable et je suis parfaitement incapable de savoir s'il est choqué, enthousiaste ou furieux... De toute façon, maintenant que j'ai commencé, pas le choix, je dois aller au bout de mon idée.

— Si cette proposition vous agréait, nous pourrions commencer dès que j'aurais démissionné de mon poste.

— Pour quelle raison souhaitez-vous quitter *Sunshine Marquay* ?

— Disons que... J'ai quelques différends avec ma chef, Isabelle Marquay, que vous avez rencontrée lors de...

— Quel genre de différends ? me coupe-t-il d'un ton sec.

— Eh bien... Je...

Bon, soit je suis honnête soit j'invente un prétexte bidon et là c'est sûr, je vais bredouiller et il va s'en rendre compte. *Alors, on opte pour l'honnêteté, ma poule ?* suggère ma conscience.

— Isabelle n'est pas très... Comment dire... commode au quotidien. Ça fait quatre ans que nous travaillons ensemble et je pense avoir suffisamment essuyé sa mauvaise humeur. Bien sûr, ces quatre années de collaboration ont été enrichissantes... Mais aujourd'hui, je souhaite donner une nouvelle impulsion à ma carrière et l'aventure freelance me tente beaucoup.

— Isabelle est-elle au courant de votre souhait de démissionner ?

— Lundi dernier, je lui ai fait comprendre que si par ma faute, nous perdions votre contrat, je lui remettrais ma démission.

— Comment ça, par votre faute ?

— Eh bien, elle n'a pas apprécié que je me présente seule à notre rendez-vous. Il est vrai que les enjeux étaient importants, mais je ne m'en doutais pas avant d'arriver ici.

— Et c'était fait exprès, déclare M. Ankrah.

Là, c'est moi qui fronce les sourcils. Alors, il décroise les bras et adopte une attitude plus nonchalante.

— Si nous avions lancé un appel d'offres, nous aurions reçu énormément de candidatures et le délai de décision aurait été beaucoup trop long. Or, nous n'avons pas de temps à perdre ! Votre travail nous a plu, ainsi que celui des deux autres personnes qui étaient présentes lundi. Nous avons donc décidé de ne convoquer que les individus et pas les agences. Et après concertation avec M. Laval, c'est vous que nous avons finalement choisi. Par contre, je note donc qu'Isabelle Marquay a une dent contre *Blue Hands* !

— Euh... Non, je n'ai jamais dit cela !

— Je sais que vous n'avez pas dit cela, Sarah.

Bon Dieu, j'adore sa façon de prononcer mon prénom. *Ne sois pas dissipée, Sarah* ! siffle ma conscience. Le regard de M. Ankrah se fait plus intense. C'est fou comme ses yeux noirs sont perçants. J'ai le sentiment d'être complètement à nu devant lui et c'est très gênant.

— Mais, je pense, reprend-il, qu'elle aura une raison valable de nous en vouloir avant la fin de la journée.

Un sourire énigmatique flotte sur ses lèvres et son regard devient presque insoutenable. Je n'ose pas croire ce que mon intuition me dit.

— Dois-je comprendre que vous acceptez ma proposition ?

— Oui, répond-il sans détour. Quand commencez-vous ?

— Eh bien... Il faut encore que nous discutons des détails de notre collaboration. Je pensais vous soumettre une proposition de contrat...

Il semble d'abord étonné, puis amusé.

— Faites parvenir le contrat à Delphine, finit-il par dire. M. Laval et moi-même le lirons attentivement afin de vous faire un retour. Mais, sur le principe, considérez que votre proposition est acceptée.

Là, j'ai carrément envie de sauter de joie et de me pendre à son cou.

— Merci, M. Ankrah ! Je suis ravie de votre décision.

— Ne me remerciez pas, Sarah. Je suis sûr que nous allons mener de beaux projets ensemble.

Il se lève et je comprends que notre rendez-vous est terminé. Je ramasse mes affaires et il me raccompagne jusqu'à la porte.

— Avez-vous une clause de non-sollicitation ?

Quésaco ?

— Dans votre contrat de travail, précise-t-il, devant mon regard perplexe.

— Non, je ne pense pas.

— Vérifiez cela, tout de même, et tenez-moi informé.

— Très bien.

Nouvelle poignée de main et... nouvelle châtaigne. Cette fois-ci, je crois que le courant était beaucoup plus fort. M. Ankrah affiche d'ailleurs un sourire moqueur.

— Fichue électricité statique ! dis-je, passablement gênée.

— Il paraît que c'est toujours bon signe !

Il me gratifie d'un clin d'œil inattendu avant de refermer la porte de son bureau. Je marche lentement vers l'ascenseur en refrénant l'envie d'exécuter une danse endiablée et de chanter : *Oh happy day ! Welcome back bon karma !*

L'euphorie et l'excitation prennent possession de mon corps tout entier. L'envie de danser devient irrésistible, mais je ne suis pas seule dans l'ascenseur et je ne tiens pas à nourrir les potins du jour des salariés de *Blue Hands*.

Je contiens donc ma joie, tant bien que mal, mais une fois à l'extérieur du bâtiment, je laisse libre cours à mon bonheur.

— *Oh yes, yes, yes !* je m'écrie en sautant et dansant.

Le soleil inonde la rue de lumière et les rares passants me regardent, intrigués. *C'est qui cette folle ?* se demandent-ils certainement. Mais, je m'en fous et un sourire énorme, incontrôlable, étire mes lèvres.

Je m'appelle Sarah Assouma, trentenaire pas si désespérée que ça, qui certes est toujours célibataire, mais vient de décrocher un contrat en or !

YES ! Je suis trop géniale ! Je danse encore avant de faire une pirouette puis je lève les yeux vers le ciel. Là, je manque de trébucher.

Oups. Je m'appelle Sarah Assouma et je suis morte de honte, car mon futur client, homme d'affaires richissime et ultra-séduisant – dont je suis mordue, au passage – se tient à la fenêtre de son bureau et ne perd pas une miette de mon explosion de joie. Mince ! Il va finir par croire que je suis complètement cinglée. Quelle honte !

Je rassemble ce qui me reste de dignité avant de me diriger d'un pas rapide vers le métro.

En regagnant l'agence, j'ai en tête le scénario de ma démission. Je glousse intérieurement, car je sais que ça va faire jaser. Mais, avant de passer à l'acte, il faut que je peaufine mon plan et que je m'assure d'une chose. Ai-je une clause de non-sollicitation dans mon contrat de travail ?

Je ne me rappelle pas l'avoir vue, il y a quatre ans, quand j'ai intégré l'agence. Mais, il faut dire qu'à l'époque j'étais tellement pressée de signer mon contrat que je n'ai pas dû m'accommoder de ce genre de détails.

Je sors ma clé USB, sur laquelle sont stockés mes documents personnels, dont mon contrat de travail, et lorsque le fichier apparaît sur l'écran de mon ordinateur, je retiens ma respiration. Pourvu qu'il n'y ait pas cette fichue clause !

Je lis scrupuleusement le contrat. Une fois, deux fois, puis une troisième fois. Ouf. Aucune clause de ce type ! Et je n'ai jamais signé d'avenant ni d'autre document m'interdisant de travailler pour la concurrence ou des clients de l'agence. Bon, voilà un détail de réglé. Je vais pouvoir dérouler mon plan.

Par contre, avant de démissionner, j'ai besoin d'un engagement de la part de M. Ankrah. Certes, il m'a assuré qu'il acceptait mon offre, mais je n'ai pas d'écrit et je n'ai aucune envie de me faire avoir comme une bleue.

Je relis donc la proposition de contrat que j'ai ébauché pour offrir mes services à *Blue Hands*, y apporte quelques modifications avant de l'envoyer par mail à Delphine, avec pour objet : *Urgent : besoin d'une réponse avant 14h*.

M. Ankrah sait déjà que je suis un peu folle sur les bords. Eh bien, il va découvrir deux autres facettes de ma personnalité : l'impatience et l'audace ! Je précise dans le corps du mail que je n'ai pas de clause de non-sollicitation et j'appuie sur le bouton *envoyer*.

Une heure plus tard, je suis en train de déjeuner à mon bureau lorsque je reçois une réponse de Delphine.

Mlle Assouma, veuillez trouver ci-joint votre proposition de contrat avec les annotations de M. Ankrah. Vous pouvez le joindre directement au numéro ci-dessous.

Il attend votre appel.

Je parcours rapidement le document avant de pouffer de rire. Ma parole, je ne suis pas la seule cinglée dans l'histoire. Je lis attentivement quelques-unes de ses réponses à mes demandes :

Commande initiale de 12 mois => *réduction à 6 mois ; non négociable ! (smiley aux lunettes noires)*

Recours exclusif à mes services pendant la durée du contrat => *à rediscuter, besoin de garanties en termes de résultats*

Tarif jour/homme 1000€ => *Quoi ? Blue Hands ne roule pas sur l'or, Sarah !*

Qui aurait cru qu'il avait autant d'humour ? Je ne termine pas la lecture avant de courir m'isoler dans une salle de réunion et composer le numéro que Delphine m'a communiqué.

Il décroche au bout de la troisième sonnerie.

— Alexander.

— Bonjour M. Ankrah ! Mlle Assouma, à l'appareil.

— Sarah ! Votre contrat m'a fait bien rire.

— J'ai vu cela...

— En outre, il ne me semble pas y avoir vu de clause de confidentialité ni de conditions de rupture anticipée ?

Oups. Il est vrai que je l'ai rédigé un peu vite. Il doit me prendre pour une cruche.

— Écoutez, plus sérieusement, reprend-il d'un ton ferme, notre service juridique vous enverra une proposition officielle cet après-midi. Prenez le temps de la lire. Elle ne sera pas négociable.

— Je...

— Au fait, votre danse de tout à l'heure était très divertissante.

Je n'ai pas le temps de répondre car il vient encore de raccrocher. Grrr ! Comment ai-je pu penser que je pouvais tirer les ficelles du jeu ? Alexander Ankrah est rompu aux négociations commerciales et je ne lui arrive certainement pas à la cheville !

Je prie intérieurement pour que leur proposition me convienne. Autrement, ça voudrait dire « *adieu la démission* » et je devrai continuer à supporter *l'horrible* Isabelle le temps de trouver autre chose.

Je soupire de nervosité. Il est presque quatorze heures et l'open space recommence à se remplir.

À un jour près, nous aurions pu être un vendredi 13. On raconte un tas d'histoires sur les vendredis 13 ! Jours de chance pour certains, jours de malheur pour d'autres. *J'aurais pu être concernée par la première catégorie*, je pense en souriant.

Hier, en fin de journée, j'ai reçu la proposition contractuelle de *Blue Hands* et j'étais plus que ravie. À part quelques détails sans réelle importance, elle me convenait parfaitement. Du coup, j'ai décidé de démissionner aujourd'hui.

Une onde d'excitation envahit mon corps lorsque j'imagine la réaction d'Isabelle et de mes collègues. Quoi de mieux pour une journée EXTRA ? À mon arrivée au boulot, je me rends à la machine à café en faisant signe à Gwladys de m'y rejoindre. Lorsqu'elle arrive, je la mets dans la confidence de mon projet. Sans surprise, elle est totalement surexcitée.

— Quoi ? Aujourd'hui ? chuchote-t-elle. Aïe, aïe, aïe... Isabelle va être dans une de ces colères...

— Tu ne crois pas si bien dire !

L'après-midi, j'ajuste mon chignon devant la glace des toilettes et, après une petite retouche de poudre à mon teint et des encouragements silencieux à moi-même, je ferme les yeux. Une rapide visualisation du scénario que j'ai concocté, le sentiment d'apercevoir le reflet d'Audie dans la glace, qui me dit « *De l'audace, Sarah ! De l'audace* » et je me sens prête à y aller.

Contrairement au rêve que j'avais fait au sujet de ma démission, je sais que des ailes magiques ne pousseront pas dans mon dos et que je ne m'envolerai pas par la fenêtre, mais à peu de choses près, il devrait tout de même y avoir un air de déjà-vu.

Je regagne mon bureau, d'un pas décidé, pour y récupérer la lettre de démission que j'ai pris un plaisir jouissif à rédiger, avant de me diriger vers le bureau d'Isabelle.

— Isabelle est-elle là ? je demande à Julie.

— Oui. Mais, elle est en réunion avec Laurent.

— Parfait.

Je souris largement avant de frapper trois coups secs à la porte.

— Mais, Sarah ! s'écrie Julie en esquissant un geste pour m'empêcher de rentrer.

Trop tard, je viens d'ouvrir et de refermer la porte derrière moi.

— Qu'est-ce que c'est ? fulmine Isabelle en m'apercevant. Sarah ? Comment osez-vous entrer sans y avoir été invitée ?

— J'ai une chose très importante à vous dire, Isabelle.

— Eh bien, ça attendra ! enrage-t-elle. Je suis occupée, ne le voyez-vous pas ?

Les sourcils froncés, Laurent intervient.

— Cela a-t-il un rapport avec *Blue Hands* ?

Soudain, Isabelle se détend instantanément et sa colère semble avoir dégonflé, tel un soufflet.

— En quelque sorte, je réponds d'un ton délibérément vague, en me laissant choir sur un fauteuil.

— Alors, ont-ils pris leur décision ? s'impatiente Isabelle.

J'ouvre l'enveloppe que je tiens dans les mains et lui tends la lettre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle parcourt rapidement le document avant de se lever d'un bond.

— Vous démissionnez ? Alors, nous avons vraiment perdu *Blue Hands* ? Par votre faute ?

La colère fait frémir son visage et elle a du mal à se contenir. Je crois d'ailleurs qu'elle meurt d'envie de me coller une gifle.

— Espèce de petite... menace-t-elle en esquissant un pas vers moi, mais Laurent la retient par le bras.

— Sarah, dit-il d'une voix calme. Savez-vous quelle agence a remporté le marché ?

— Eh bien... *Blue Hands* a finalement décidé de ne pas choisir d'agence car ils privilégient de travailler avec un attaché de presse indépendant.

— Comment ? s'étrangle Isabelle, en jetant un regard interloqué à Laurent.

— Je dois cependant vous apporter une petite précision. Cet attaché de presse indépendant... Ce sera moi. Raison pour laquelle je démissionne.

À la fin de ma phrase, un silence trompeur s'installe. Trompeur, car je sais qu'il précède la tempête. Mais, je n'ai pas d'inquiétude particulière. Que pourrait me faire Isabelle ? Se jeter sur moi pour me gifler ? Qu'elle

essaye donc, je me ferai un malin plaisir à lui rendre la pareille. Depuis le temps que je rêve de lui foutre des paires de gifles !

Laurent ne dit rien, mais je vois une ombre amusée survoler son visage. Quant à Isabelle, elle doit être trop en colère. Tellement en colère qu'elle n'arrive pas à réagir. Soudain, le soufflet de colère regonfle et elle explose de rage.

— Espèce de petite ingrate ! Est-ce ainsi que vous me remerciez ? Quatre ans à travailler pour moi et dès que l'occasion se présente, vous vous barrez avec l'un des clients stratégiques de l'agence ? Oh, vous souriez ? Je vous assure que vous n'allez pas le faire longtemps ! Je vais contacter mon avocat ! Vous serez traînée en justice pour non-respect de votre clause de non-sollicitation et démarchage illicite de...

— Je n'ai pas de clause de non-sollicitation dans mon contrat.

— Vous dites n'importe quoi ! J'en fais mettre dans tous les contrats depuis des années !

— Vous n'avez pas dû en mettre il y a quatre ans, car je n'en ai pas.

Isabelle blêmit et des gouttes de sueur perlent à son front. Je crois qu'elle vient de réaliser que je ne bluffe pas. Pour ma part, je n'étais même pas au courant de l'existence d'une telle clause dans les contrats proposés par l'agence. Elle a dû la mettre en place bien après mon embauche.

— J'oubliais... M. Ankrah vous fait dire qu'il est prêt à attendre la fin de mon préavis et que...

— Allez au diable ! hurle-t-elle. Vous allez prendre toutes vos affaires et foutre le camp de cette agence, sur-le-champ !

Bon, je m'attendais un peu à ça alors je ne suis pas étonnée. Pas grave. J'effectuerai mon préavis chez moi. J'aurai ainsi le temps de faire les démarches pour ma future activité.

Mais, avant de partir, j'ai encore quelques comptes à régler.

— Comme il vous plaira, dis-je en me levant. Mais, j'ai quelque chose à rajouter. Je vais passer sur votre mauvaise humeur permanente et la façon odieuse dont vous vous adressez à vos salariés. Un petit conseil, vous feriez mieux de revoir votre copie si vous ne voulez pas voir tous les talents désertir votre précieuse agence ! Mais, ce n'est pas ça le plus important. Vous avez ici, une personne incompétente, bien planquée et qui fait faire son travail par des stagiaires pour en récolter exclusivement les lauriers. Par sa faute, nous avons perdu *Trendy Plus*, ce qui a valu à Tidiane d'être viré alors qu'il n'y était pour rien. Un deuxième conseil ? Avant de prendre des

décisions à la hâte et sur le coup de la colère, prenez le temps d'investiguer et d'avoir tous les contours de l'affaire.

Délibérément, je ne cite pas le nom d'Alice. Si Isabelle souhaite accorder un quelconque crédit à mes paroles, qu'elle me prenne donc au mot et qu'elle aille investiguer ! Elle me regarde avec dédain et rage contenue, mais ne daigne pas répondre. Tant pis.

Je me lève avant de m'adresser cette fois-ci à Laurent.

— Notre collaboration aura finalement été de courte durée, mais je vous souhaite une excellente continuation, chez *Sunshine Marquay*... Ou ailleurs.

Il me fait un petit sourire accompagné d'un bref hochement de tête, mais ne prononce aucune parole. Je me doute de ce qu'il pense. J'ai peut-être un peu dépassé les bornes, mais je n'ai aucun regret. Je regagne mon bureau, un brin mélancolique tout de même, avant de commencer à rassembler mes affaires.

Tout l'open space m'observe. Alice n'est pas à son bureau – zut ! Je ne vais pas pouvoir lui vider son flacon d'eau de toilette sur la tête – et Julie me regarde d'un air désolé. *Non, je n'ai pas été virée, ma belle ! Je pars de mon plein gré, vers de nouvelles aventures !*

Je lui adresse un sourire radieux, qu'elle ne comprend pas, et je lui fais signe d'approcher. Je la prends furtivement dans mes bras et lui glisse à l'oreille :

— J'ai démissionné, Julie. Quel soulagement ! Mais, je ne pars pas sans rien derrière. Je te donne bientôt des nouvelles !

Elle se détend aussitôt et me fait un sourire.

— Je te souhaite beaucoup de chance pour la suite, Sarah. Tu le mérites !

Lorsque mes cartons sont prêts, Gwladys, Cheng et Julie m'aident à les descendre en bas de l'immeuble. Le taxi que Julie a réservé est là et je m'y engouffre avant de dire au revoir à mes ex-collègues par la vitre ouverte.

Puis, la voiture s'élance dans la rue quasi déserte. Je m'en souviendrai de ce vendredi 14 novembre.

Depuis le taxi, j'ai appelé Claire pour lui faire part des événements de la journée. Elle était ravie pour mon contrat avec *Blue Hands* et surexcitée lorsque je lui ai raconté l'épisode de ma démission.

— Tu as assuré, ma poule ! Cette Isabelle n'en méritait pas moins ! Écoute, et si je passais chez toi ? Il faut qu'on fête ça !

À présent, je suis chez moi, en train de préparer le dîner, et elle devrait arriver d'une minute à l'autre. Je suis si heureuse d'avoir osé quitter *Sunshine Marquay* et si excitée à l'idée de continuer à travailler avec *Blue Hands* ! Mais, j'ai aussi une multitude de choses à faire en ce qui concerne mon futur statut de freelance et je compte bien m'y mettre dès ce week-end.

On sonne à la porte.

— Salut, ma poule ! s'écrie Claire, une bouteille de champagne dans une main, un paquet dans l'autre. Alors, ça boume ?

Je pouffe de rire. C'est quoi cette expression vieillotte ? Elle est vraiment givrée, cette fille.

— Tiens, ajoute-t-elle en me tendant le paquet. J'ai ramené le dessert. Alors, comme ça, tu vas travailler en direct avec Alexander Ankrah ? Rien de mieux pour pouvoir le séduire !

Nous y revoilà. Je lui jette un regard désapprobateur en mettant le dessert au frigo.

— Veux-tu arrêter avec ça ? Je crois t'avoir déjà dit que je n'avais pas l'intention de le séduire !

— Oui, tu me l'as dit, mais tu as tort ! Il y avait une chance sur mille qu'il accepte de continuer à travailler avec *Sunshine Marquay*...

— Une chance sur trois, plutôt. N'exagérons pas !

— Bref ! Et une chance sur un million qu'il accepte de travailler avec toi en tant que freelance ! Mon petit doigt me dit que ça a un rapport avec toi. Tu lui as tapé dans l'œil !

— C'est cela... Et ma tante Lilly est le sosie de Whitney Houston !

Claire me fusille du regard, mais ne relève pas. Je dresse le dîner sur la table basse devant le canapé et nous commençons à manger.

— J'ai fait des recherches... dit-elle en mâchouillant un bout de pain.

— Sur ?

— Ton Alexander.

J'avale de travers avant de tousser bruyamment.

— Tiens, poursuit-elle en me tendant mon verre d'eau, comme si de rien n'était. Figure-toi qu'il a été marié pendant deux ans à une Anglaise... Mais, ils sont séparés depuis quatre ans.

— Claire ! Tu es folle ! C'est complètement inapproprié de...

— Et j'ai aussi appris, poursuit-elle, sans prêter la moindre attention à mes réprimandes, qu'il est fils unique, issu d'une famille aisée – son père possédait deux galeries d'art à Accra, où Alexander est né et a vécu jusqu'à

l'adolescence, avant de suivre ses parents à Londres, pour y poursuivre ses études. Après un cursus brillant en école de commerce, il a commencé sa carrière dans le marketing avant de reprendre la gestion des galeries d'art de son père puis d'ouvrir sa première galerie à Londres.

Claire affiche un sourire satisfait devant mon air abasourdi et marque une petite pause avant de reprendre.

— Il a trente-six ans, il vit à Paris depuis quatre ans, ne semble pas avoir de fiancée, et est très discret sur sa vie privée. D'ailleurs, ses avocats mènent la vie dure aux journalistes qui tentent de l'approcher de trop près ou de publier des photos de lui. J'ai tout de même réussi à trouver des infos récentes sur ses parents. Ils sont divorcés, le père est retourné au Ghana et la mère vit en région parisienne.

Je la regarde d'un air interloqué et elle glousse, visiblement fière d'elle.

— C'est fou ce que ça peut servir un mari qui bosse pour un magazine d'investigation, tu ne trouves pas ?

Mine de rien, elle a réussi à piquer ma curiosité et je meurs d'envie d'en savoir plus sur M. Ankrah. Mais, hors de question de l'admettre. Aussi, fais-je mine de ne pas être intéressée car c'est la meilleure façon d'en savoir plus, sans qu'elle se mette soudain à se moquer de moi.

— Claire, veux-tu arrêter ? À quoi ça sert de me raconter tout ça ?

— À ce que tu le connaisses mieux, pardi ! Si je ne m'en occupe pas, tu vas rester là à te morfondre sur ton sort... Au fait, te rappelles-tu que le soir où tu as fait sa connaissance, il sortait d'un restaurant huppé du quatorzième ? Figure-toi qu'il y dîne une fois par semaine, le vendredi soir.

Là, je suis carrément sidérée.

— Et comment le sais-tu ?

— Eh bien... J'ai dîné là-bas hier et...

— Quoi ? Tu as dîné là-bas ? Mais, tu es complètement barge !

— Et, poursuit-elle, imperturbable, j'ai posé quelques questions à une serveuse. Je lui ai dit que j'étais tombée amoureuse d'un mec, qui avait dîné chez eux une dizaine de jours plus tôt. Quand je l'ai décrit, elle m'a confié que c'était un habitué et qu'il venait toujours seul, les vendredis soirs.

Je suis absolument bluffée par le récit de Claire, mais aussi partagée entre l'envie de la sermonner et celle de la féliciter, car au fond, j'ai envie de lui tirer mon chapeau.

Finalement, je décide de le prendre avec légèreté et j'éclate de rire.

— Ravie de faire votre connaissance, Claire *Holmes* ! dis-je en lui faisant la révérence. L'histoire a oublié de mentionner l'existence de la cousine lointaine du célèbre détective !

— Tu peux te moquer, je m'en fiche ! Par contre, j'espère que ces informations ne sont pas tombées dans l'oreille d'une sourde.

— Et puis quoi encore ? Je ne vais tout de même pas me pointer dans ce restaurant, un vendredi soir, et faire semblant de tomber sur lui !

— Wow, tu comprends si vite, ma poule ! C'est exactement ce que j'attends de toi !

— Alors, tu peux toujours rêver !

Je lui tire la langue avant de me lever pour récupérer le dessert. Elle se charge d'ouvrir le champagne.

— Santé ! dis-je, en faisant tinter ma flûte contre la sienne. Au bébé !

— Et à ton futur mariage avec Alexander Ankrah ! déclame-t-elle, d'un ton théâtral, un sourire malicieux aux lèvres.

Elle trempe à peine ses lèvres dans le liquide pétillant tandis que j'en avale une longue gorgée. Mais voyons, je pense, un mariage entre M. Ankrah et moi est la chose la plus improbable qu'il puisse arriver !

11

Décembre

Un mois plus tard

Il fait un froid de canard et il neige à gros flocons sur Londres. Installée à la table d'un restaurant, je suis en compagnie d'Alexander Ankrah et de M. Laval. Nous sommes arrivés ce matin, avec pour objectif de visiter la galerie *Blue Hands* à Hyde Park, avant de repartir demain.

La semaine dernière, alors que nous étions en réunion, M. Ankrah a évoqué leur prochain déplacement à Londres, afin de rencontrer des partenaires anglais.

— Cela vous intéresserait-il de venir avec nous ? m'a-t-il demandé. Vous pourriez ainsi vous faire une idée de la galerie londonienne.

Bien entendu, je ne me suis pas faite prier ! À présent, nous discutons autour d'un apéritif.

— La proposition que vous avez soumise la semaine dernière est excellente, Sarah, dit M. Ankrah.

— Nos catalogues interactifs méritent encore d'être peaufinés, ajoute M. Laval, mais l'idée de les mentionner dans le prochain dossier de presse est pertinente. Je ne doute pas de l'impact positif que cela aura sur la fréquentation de notre site internet.

— Je savais que ça vous plairait ! J'ai demandé au graphiste de préparer les maquettes du dossier de presse que nous retravaillerons ensemble.

Je me tourne vers M. Ankrah avant de poursuivre.

— Vous aurez les premiers drafts début janvier, je pense.

Le serveur vient prendre nos commandes et pendant que M. Ankrah l'interpelle pour avoir son avis sur les vins, j'ai encore du mal à réaliser ce qui m'arrive. Bon sang ! Il y a encore quelques mois, je n'aurais jamais pensé me trouver là, à Londres, dans un restaurant étoilé, en compagnie du PDG de *Blue Hands*.

Les événements de ces dernières semaines affluent à ma mémoire. Tout a été si vite ! Après mon départ de *Sunshine Marquay*, j'ai finalement demandé à écourter mon préavis et *Blue Hands* m'a proposé un CDD en attendant l'aboutissement de mes démarches pour être freelance.

Très rapidement, j'ai commencé à plancher sur de nouvelles campagnes médiatiques et me suis confrontée à l'exigence colossale de M. Ankrah. Cet homme, incontestablement brillant, dirige son entreprise d'une main de maître et est très impliqué dans la conception des projets, poussant sans cesse ses collaborateurs à ne donner que le meilleur d'eux-mêmes.

Les premiers drafts que j'ai proposés à M. Laval lui ont été soumis, mais ont terminé leur course à la poubelle. Mais, cela m'a permis de me remettre en question et de vraiment peaufiner mes idées avant de les présenter.

En parallèle, ma vie aussi a changé. Il peut se passer tellement de choses en un mois ! Prenons mon salaire par exemple. Grâce à mon super contrat avec *Blue Hands*, je gagne trois fois plus qu'avant, ce qui va me permettre de quitter mon cagibi pour m'installer dans un appartement plus grand.

Par ailleurs, je goûte au bonheur de travailler pour une entreprise internationale, dans un cadre de travail flexible et tellement plus épanouissant. Et par-dessus tout, je croise très souvent le chemin de M. Ankrah, ce qui n'est pas pour me déplaire, même si mon attirance pour lui ne s'est pas éteinte. Bien au contraire !

Cependant, elle reste tapie, la plupart du temps, au fond de moi. Mon attitude envers lui reste donc très professionnelle et de toute façon, elle ne saurait être autrement, car, bien qu'étant sympathique, c'est un homme assez inaccessible.

Lorsqu'il est convié à certaines de nos réunions avec M. Laval, il lui arrive de plaisanter, car il a beaucoup d'humour, mais très vite, un masque austère et distant reprend possession de son visage.

Mais, il provoque toujours en moi un émoi ravageur. Sa silhouette svelte et musclée, ses sourires séducteurs – malgré lui ? –, son incroyable timbre de voix, son intelligence, son efficacité dans les affaires...

Je suis réellement admirative devant tant de réussite, au fur et à mesure que je me familiarise avec l'empire qu'est *Blue Hands*. Je lui jette des regards furtifs tandis que j'écoute d'une voix distraite le monologue de M. Laval. La sonnerie d'un téléphone me tire de ma rêverie.

— Alexander. Oui, Delphine. Passez-le-moi... Alexander, j'écoute. Non, hors de question de décaler la livraison. Nous sommes à deux jours de Noël

et il faut impérativement que les œuvres parviennent à M. Diaby... Très bien. Jeudi, sans faute, alors ? Parfait !

Passablement contrarié, il met fin à l'appel au moment où le serveur ramène nos plats. Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais, c'est plus fort que moi, je suis intriguée.

— Un souci ? je demande, alors que le serveur s'éloigne.

— Qui n'en est plus un, désormais, formule-t-il brièvement, les sourcils froncés.

Son regard se perd à l'extérieur du restaurant, dans les rues animées de Londres en cette avant-veille de Noël, et j'étouffe un soupir car mes tentatives pour briser la glace entre nous se soldent toutes par un échec.

Après le déjeuner, nous nous rendons à la galerie. Elle est immense, répartie sur quatre niveaux et de nombreux visiteurs sillonnent ses couloirs pour y observer peintures, sculptures, mosaïques et photographies en tous genres.

Nous sommes reçus par le gérant de la galerie, Tony Jenkins, un sexagénaire aux cheveux grisonnants. Après les salutations d'usage, il nous entraîne vers son bureau.

— *I'm very pleased to see you Tony, dit M. Ankrah. It's been quite a long time.*

— *Well, I wasn't able to attend the quarterly meeting, last week. You might have heard that Mary is sick.*

— *Oh, I'm sorry about that. No, I didn't know. Shame on me...*

— *No worries, I'm aware of what a busy man you are. But hopefully, she's doing better now and should get a complete recovery soon. What about your mother ?*

Je tends l'oreille, mais le reste de la conversation m'échappe. Les deux hommes semblent bien se connaître. Après une visite de la galerie, nous passons la fin d'après-midi avec Tony, qui nous fait un état des lieux des relations presse de *Blue Hands* en Angleterre. Puis, vers dix-huit heures, nous quittons la galerie à bord d'un *black cab* pour rejoindre l'hôtel, un magnifique quatre-étoiles à Kensington.

M. Ankrah dîne à l'extérieur, en compagnie de M. Laval, et m'a recommandé le restaurant de l'hôtel. Quel gentleman ! Et moi qui caressais l'espoir de dîner en leur compagnie. Enfin, surtout la sienne ! Ma chambre est sublime et je m'extasie devant le lit king size en regrettant de devoir y

dormir seule. Finalement, comme je n'ai pas envie de descendre au restaurant, je décide de me faire monter un plateau-repas.

Zut ! S'ils ne sont pas là dans exactement cinq minutes, nous risquons de rater notre vol retour pour Paris. Ce matin, après une ultime réunion avec Tony, j'ai regagné l'hôtel, car M. Ankrah et M. Laval avaient une réunion en ville l'après-midi. Aussi, avons-nous convenu de nous rejoindre directement à l'aéroport.

Mais, ça fait déjà une demi-heure que je les attends et aucun signe d'eux. Je me décide finalement à appeler M. Laval, mais ma première tentative est un échec puisque je suis accueillie par son répondeur. Je lance à nouveau l'appel, sans succès.

Désespérée, je me résous à appeler M. Ankrah.

— Alexander, dit-il au bout de la deuxième sonnerie.

— C'est Sarah... Où êtes-vous ?

— Dans un taxi, en route pour l'aéroport. Par contre, nous n'arriverons pas à temps.

Mince. N'auraient-ils pas pu me prévenir plus tôt ?

— André vous a laissé un message tout à l'heure, poursuit-il. Vous ne l'avez pas reçu ?

Ah ? Je jette un coup d'œil rapide à mon écran, mais il n'y a aucune notification de message vocal.

— Non, je ne vous appellerais pas sinon...

— Il ne rentre finalement pas ce soir. Une réunion de dernière minute. Par contre, vous pouvez partir sans moi. Nous sommes la veille de Noël et vous avez sans doute des impératifs.

Il ne croit pas si bien dire car si je rate le dîner *spécial réveillon* de Maman, elle va me faire passer un mauvais quart d'heure ! Déjà que je n'ai pas pu goûter sa nouvelle recette de bûche, si je brille à ce dîner par mon absence, je ne donne pas cher de ma peau.

— Eh bien, je vais faire ça, alors. Joyeux Noël, M. Ankrah !

— Joyeux Noël, Sarah ! Et merci encore de nous avoir accompagnés à Londres.

Sans plus attendre, je me hâte vers la file d'attente qui mène aux contrôles de sécurité. Je passe mon billet sur l'un des portiques automatiques, mais la porte ne s'ouvre pas.

Fronçant les sourcils, je fais une deuxième tentative, sans plus de succès, avant de me diriger vers une hôtesse qui oriente les passagers. Après avoir passé mon billet sous son scanner, elle fronce également les sourcils.

— *Check-in is closed for your flight, madam. I can't allow you to enter.*

— *It might be a mistake, I've already checked-in !*

— *I'm afraid you didn't, madam. Please, can you see that with my colleague over there ? Thanks. This way, sir.*

Zut et re-zut ! C'est quoi ce gag ? Elle ne me calcule déjà plus et fait signe à un passager derrière moi. Je me dirige vers le guichet qu'elle m'a indiqué et présente mon billet à une autre hôtesse, en expliquant la situation.

— *Your check-in was only for the flight from Paris, conclut-elle. You should have done the same for the return. I'm afraid it's too late now. Do you want me to see if there's any place left in the next flight ?*

Je suis dégoûtée. Quelle idiote ! Oublier de m'enregistrer sur le vol retour alors que j'ai quasiment glandé toute l'après-midi. Je me résous à accepter sa proposition et elle lance une recherche sur son terminal.

— *I can book you on the next flight, departure time 6.00 PM.*

Soit dans un peu plus d'une heure. C'est officiel, je vais être en retard au réveillon. Résignée, je confirme mon accord à l'hôtesse et après quelques manipulations, elle me tend ma carte d'embarquement.

— *I wish you a pleasant flight and a Merry Christmas, madam !*

La mine renfrognée, je balaye le hall bondé du regard et j'avise un siège libre. Après avoir patienté un bon quart d'heure, je repars en direction de la zone de contrôle. En sortant mon ordinateur de sa sacoche en vue des formalités, j'aperçois M. Ankrah plus loin, dans une autre file. Nos regards se croisent et il fronce les sourcils, visiblement surpris.

Il devait me croire partie ! Et non, je suis un boulet et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je quitte la zone de contrôle avant lui et je suis en train de remettre de l'ordre dans mes affaires, à quelques mètres de là, lorsqu'il me rejoint peu de temps après.

— Que s'est-il passé ? s'étonne-t-il. Je vous croyais dans l'avion précédent.

— J'aurais pu, je marmonne, l'air mauvais. Si j'avais eu la présence d'esprit de m'enregistrer à temps sur le vol !

Nous cheminons ensemble vers la salle d'embarquement et il a l'air sérieusement désolé pour moi.

— Vous êtes attendue, je suppose ? demande-t-il.

— Oui, chez ma mère. Dîner de famille. D'ailleurs, vous me faites penser qu'il faut que je la prévienne de mon retard.

— Où habite-t-elle ?

— Lamorlaye. Dans l'Oise.

— Accepteriez-vous que je vous y dépose ?

Mon cerveau bug sous l'effet de la surprise.

— Mais... vous avez certainement des impératifs, vous aussi. Un dîner de famille... Ou...

Je laisse ma phrase en suspens. *Ou quoi Sarah ? Un tête-à-tête avec une chérie ?* ricane ma conscience.

— Ou autre chose, je lâche, un sourire gêné aux lèvres.

— Aucun impératif urgent, affirme-t-il, le regard intense. Mon chauffeur m'attend déjà à Roissy. Ça vous éviterait de faire la queue pour un taxi. À vous de voir !

Il presse le pas et je dois accélérer pour le rattraper.

— C'est très gentil à vous, dis-je. Eh bien, si ça ne vous dérange vraiment pas, j'accepte volontiers votre proposition.

L'avion a atterri depuis peu et nous marchons à présent dans le hall de l'aéroport. M. Ankrah appelle son chauffeur, Bruno, pour s'enquérir de sa position puis me demande de le suivre vers une sortie. Bruno, un grand brun, la quarantaine, se tient devant la somptueuse *Bentley Mulsanne* noire.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, monsieur, dit-il à l'égard de son patron. Madame.

Il hoche la tête dans ma direction.

— Très bon voyage, répond M. Ankrah. Merci, Bruno.

Bruno ouvre la portière puis récupère nos bagages qu'il dispose dans le coffre. Lorsqu'il s'installe derrière le volant, M. Ankrah ouvre la cloison en verre qui isole l'arrière de la voiture du chauffeur.

— À quelle adresse allons-nous, Sarah ? demande-t-il, m'invitant à la communiquer à Bruno.

Puis, une fois que le GPS est lancé, il ordonne :

— Hâtez-vous, Bruno. Mlle Assouma est déjà très en retard.

— Très bien, monsieur.

Le trafic est relativement dense en sortant de la zone aéroportuaire puis se fluidifie peu à peu.

— Alors, combien serez-vous ce soir ? s'enquiert M. Ankrah.

— Oh, pas très nombreux. À peine une dizaine. Ma mère, ma tante, son mari, leurs enfants...

— Le cercle familial proche, en somme.

— Exact.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Non, je suis fille unique.

M. Ankrah se montre curieux et me pose des questions auxquelles je réponds volontiers, sans toutefois me hasarder à lui en poser. Car même s'il semble moins distant que d'habitude, je doute qu'il apprécie trop de familiarité de ma part.

Ce serait super si un jour, la glace se brisait entre nous et que... *Oui, c'est cela. Il est permis de rêver, ma cocotte !* me rappelle à l'ordre ma conscience.

Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes en bas de chez moi.

— C'est une charmante demeure, apprécie-t-il en détaillant notre pavillon familial.

— Venant de vous, ça me flatte... Enfin... Vous avez dû voir des maisons beaucoup plus belles !

— Sans doute. Mais, il n'en demeure que son style me plaît beaucoup.

Je n'ai pas envie qu'on se quitte. Nous avons si bien bavardé durant le trajet. Pour une fois, il a ôté son costume de PDG et s'est même laissé aller à quelques anecdotes sur ses années étudiantes.

Pendant un court instant, je nous ai même visualisés comme un couple, se rendant ensemble à un repas de Noël. *Mouais... Et puis quoi encore ?* raille ma conscience. Hmm, je n'ai vraiment pas envie qu'il parte...

Quelqu'un penche la tête hors de la fenêtre du salon. C'est Tata Lilly.

— Hey ! s'écrie-t-elle en nous faisant un signe de la main.

Zut, il ne manquait plus que ça. Je n'avais pas vraiment prévu que M. Ankrah rencontre ma famille, et encore moins Tata Lilly. Mais, elle est déjà sur le pas de la porte et attend que je descende.

— Eh bien, je vais y aller... Merci encore de m'avoir ramenée.

— Je vous en prie. Ça m'a fait plaisir. Mais, je descends avec vous. Si ma présence peut aider à vous éviter les réprimandes de votre mère, je veux bien jouer le jeu !

Nous échangeons un sourire car lorsque j'ai appelé Maman tout à l'heure, elle avait déjà commencé à s'énerver au téléphone et M. Ankrah en

a profité, malgré lui, à cause du volume trop fort de mon téléphone.

— Votre mère ne semble pas contrariée. Je dirais même que c'est tout le contraire ! fait-il remarquer.

— C'est parce que ce n'est pas ma mère.

Tata Lilly, menue, les cheveux grisonnants et l'air espiègle, nous observe, en souriant largement. Une douce mélodie de Noël s'échappe de la porte entrouverte, ainsi que des éclats de rire.

— Te voilà enfin, ma chérie ! s'écrie-t-elle de sa voix haut perchée. Viens là que je t'embrasse ! Six mois sans voir ta Tata chérie... Bon Dieu, tu exagères, Sarah ! Et en plus, il faut te supplier pour que tu me passes un petit coup de fil !

Tata Lilly ou l'exubérance et le manque de tact incarnés. Il n'y a qu'elle pour me foutre ainsi la honte en présence d'une tierce personne. Se demande-t-elle au moins qui m'accompagne ? C'est mon millionnaire de client, Tata, et il doit avoir l'habitude de manières plus distinguées !

— Ta mère ne m'avait pas dit que tu viendrais accompagnée ? reprend-elle en détaillant M. Ankrah avec envie. Hmm, nous avons toujours eu bon goût dans la famille et tu n'y fais pas exception, Sarah ! Alors, qu'attends-tu pour présenter ton petit ami à ta Tata chérie ?

Là, je suis carrément morte de honte et j'ai envie que le sol s'ouvre sous mes pieds. M. Ankrah se tourne vers moi, un sourire amusé aux lèvres, et attend que je réponde.

— Mais non, Tata, ce n'est pas mon petit ami ! Je te présente M. Ankrah, un client... M. Ankrah, voici ma tante Lilly.

— Ravi de vous rencontrer, madame, dit-il en lui serrant la main. Appelez-moi Alexander.

Quoi ? Elle a le droit de l'appeler par son prénom, elle ?

— Je suis également enchantée ! s'écrie Tata Lilly. Excusez ma méprise, Alexander, mais vous êtes si bel homme et Sarah est toujours célibataire alors j'ai pensé que... Mais, ne restons pas sur le pas de la porte. Entrez donc !

— Tata, j'interviens, M. Ankrah m'a juste ramenée. Il doit repartir.

— Comment ça repartir ?

Elle fronce les sourcils.

— Alors qu'il vient d'arriver ? Il n'a même pas dit bonsoir à Christophe et Rhéina !

Déjà, elle s'engouffre à l'intérieur avec pour intention d'ameuter du monde. Bah oui, *le-client-super-beau-de-Sarah*, tout le monde doit le voir !

— Je suis horriblement confuse, M. Ankrah, dis-je, dépassée par la tournure des événements. Je ne vous en voudrai pas si vous regagniez votre voiture et déguerpissiez sur-le-champ !

— Je n'en ai pas l'intention, répond-il en souriant. Quel gentleman serais-je si je ne daigne pas dire bonsoir et souhaiter un joyeux Noël à votre famille ?

Il me fait un clin d'œil et ma pression redescend un peu. Déjà, Tata Lilly revient vers nous, flanquée de son mari.

— Rhéina, la mère de Sarah est à la cuisine, dit-elle. Mais, je vous présente, Christophe, mon mari.

Les deux hommes se saluent courtoisement.

— Ne restez pas sur le pas de la porte, voyons, dit Tonton Christophe, entrez donc vous réchauffer ! Il fait un froid de canard dehors. Et toi, Sarah, même pas un bisou à ton Tonton ?

Une heure plus tard, nous dînons enfin. M. Ankrah est reparti après avoir salué – et impressionné – tout le monde. Tata Lilly a bien essayé de le convaincre de rester, mais il a répondu qu'il devait aller voir sa mère.

— Ah ! s'est-elle écriée. Alors là, c'est une excellente excuse. Je ne vais pas vous retenir !

Elle m'a ensuite allégrement questionnée sur lui. Maman, qui se tenait derrière le four et surveillait la cuisson de sa dinde s'est tournée vers moi, les sourcils froncés.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi un de tes clients te ramène chez toi, Sarah ? Aurais-tu oublié de me dire quelque chose ?

— J'étais en retard, Maman. Aurais-tu préféré que je débarque ici à vingt-trois heures ?

— Pas d'insolence, Sarah. Lilly, tu es témoin ! Vois-tu comment ta nièce me parle, parfois ?

J'avais intérêt à la jouer fine si je voulais sortir vivante de l'interrogatoire des sœurs terribles. Finalement, j'en suis sortie indemne et le dîner se passe dans une ambiance délicieuse. Les enfants de Tata Lilly, Hélène et Didier, sont également là, en compagnie de leurs conjoints et enfants.

Après le repas, Hélène entonne des airs de Noël populaires que nous reprenons tous en chœur. L'esprit de Noël nous enveloppe, emplissant nos

cœurs de joie et d'amour, tandis que nous chahutons gaiement près du sapin brillant de mille feux.

Le lendemain

— Joyeux Noël, Tata Sarah ! s'écrient en chœur, Nelly et Neal, les jumeaux de ma cousine Hélène.

Je suis encore couchée dans mon ancienne chambre lorsqu'ils déboulent et me sautent dessus en m'embrassant. Ces deux adorables bambins, âgés de quatre ans, ont une énergie incroyable.

— Joyeux Noël, mes chéris ! je réponds en leur ébouriffant les cheveux. Qui veut une bonne tasse de chocolat chaud ?

— Moi ! Moi ! Moi ! Moi !

Je bondis du lit, les jumeaux sur mes talons et nous dévalons les escaliers pour rejoindre la cuisine où Maman, déjà réveillée, prépare le petit-déjeuner. Une bonne odeur de pancakes et de caramel au beurre salé flotte dans l'air et je suis agréablement surprise de voir que Maman cuisine en écoutant l'inimitable Bella Bellow chanter son célèbre tube *Rockia*, qui a bercé mes tendres années à Lamorlaye.

— Joyeux Noël, Maman !

Je me glisse derrière elle pour lui déposer un bisou sonore sur la joue. Elle se retourne et me regarde tendrement.

— Joyeux Noël, ma Sarah ! Que le doux Jésus qui vient de naître répande ses bénédictions sur toi !

— Amen !

Je n'ajoute rien d'autre car je sais très bien où elle veut en venir et il est hors de question de parler de ça ce matin. Pas le jour de Noël. Il fait soleil dehors, une couche fine de verglas recouvre le gazon et il n'est pas question qu'on parle « *futur mari* » aujourd'hui !

Je réchauffe du lait pour les jumeaux, y rajoute une bonne dose de cacao, et ils s'attablent, leur mug dans les mains.

— Ta bûche était excellente, Maman ! dis-je en repensant au dîner d'hier. Qu'est-ce que j'aimerais savoir en faire d'aussi bonnes !

— Si tu venais plus souvent voir ta mère, elle t'apprendrait à en faire ! fait une voix haut perchée depuis la porte.

Je me retourne pour apercevoir Tata Lilly, déjà douchée, maquillée et d'excellente humeur, comme d'habitude. Elle me tend les bras pour que je

vienne m'y blottir et je m'exécute en souriant.

— Que c'est bon de t'avoir de nouveau à la maison ! Ta mère n'arrête pas de se plaindre de tes rares visites. Que t'ont-ils fait, là-bas, à Paris ? Un lavage de cerveau anti-famille ?

— Mais non, Tata ! dis-je en rigolant. J'ai été très occupée ces derniers mois et mes week-ends étaient essentiellement réservés au repos.

— Parce qu'en venant ici, tu ne peux pas te reposer ? demande Maman, l'air mauvais. Dis plutôt que tu m'évites !

— Et pourquoi une fille éviterait-elle sa mère ? interroge Tata Lilly, mais le regard entendu qu'elle jette à Maman me fait comprendre que cette conversation était préméditée.

— Parce qu'elle ne veut pas que je lui pose des questions sur sa vie, ses amis, ses petits copains... Aaaah, Lilly, ta nièce est désespérante !

— Mais, dis-moi Sarah, fait Tata Lilly. À part ton client d'hier, il n'y a plus de jolis garçons à Paris ?

Sa question me donne envie de sourire, mais je me retiens. Je savais bien que M. Ankrah lui avait tapé dans l'œil ! Sacré Tata Lilly. Je tire une chaise pour m'attabler devant une tasse de café et des pancakes.

— À moins que tu ne te sois embarquée dans une histoire d'amour impossible ? Te serais-tu amourachée d'un homme déjà marié ?

Elle ponctue sa phrase par des yeux ronds et une moue désapprobatrice lorsque la sonnerie de mon téléphone résonne. C'est mon réveil, mais je vois là une chance inespérée d'échapper à cet interrogatoire.

— Et qui t'appelle à une heure si matinale ? Le jour de Noël, de surcroît ? demande encore Tata Lilly, en se penchant pour regarder l'écran du téléphone.

Mais, je me lève avec empressement.

— C'est le boulot ! je m'écrie en me hâtant vers les escaliers. Une urgence, certainement ! Allô... Oui ? Un instant, je vous prie...

J'arrive dans ma chambre et je referme la porte, avant d'arrêter cette comédie d'appel imaginaire. Je tourne la clé dans la serrure, pour ne pas être dérangée, avant de m'écrouler lourdement sur le lit. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, mon sommeil ayant été peuplé de rêves d'Alexander Ankrah.

Zut ! Je n'arrive pas à me le sortir de la tête. Ma tante ne croyait pas si bien dire en parlant d'amour impossible. Une histoire avec lui est tout

bonnement impossible. *Vraiment ?* m'interroge ma conscience. *Pauvre fille, toujours à baisser les bras avant d'avoir essayé.*

Là, j'ai carrément envie de lui balancer un oreiller à la figure. Heureusement pour elle qu'elle est virtuelle. Sérieusement, essayer quoi ? De séduire M. Ankrah ? À part me ridiculiser et peut-être même perdre son estime et mon contrat avec, je ne vois pas trop où cela me mènerait. *Et ton audace, alors ? Qu'en as-tu fait ?*

Mon audace... Il est vrai que mon assurance et ma confiance en moi ont fait beaucoup de chemin ces dernières semaines. Mais, de là à séduire le PDG de *Blue Hands* et espérer qu'il tombe sous mon charme ? Euh... Très peu pour moi.

De l'audace, Sarah ! De l'audace !

OceanofPDF.com

12

Je reprends le travail le lundi matin, après un long week-end passé à Lamorlaye. Ça m'a fait du bien de passer du temps avec Maman. J'ai réalisé à quel point ses journées pouvaient être longues, entre son boulot à temps partiel et ses activités bénévoles à l'église, et j'ai promis, pour une énième fois, de lui rendre plus souvent visite. Mais, cette fois-ci, je compte bien tenir parole.

J'arrive en vue de *Blue Hands* et l'odeur alléchante d'une boulangerie me met l'eau à la bouche, car je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit-déjeuner. Et si j'en profitais pour grignoter quelque chose ?

Je m'achète un beignet aux pommes – un seul et rien d'autre – avant de poursuivre ma route. Je viens de mordre dedans avec envie lorsqu'une voix m'interpelle.

— Sarah !

Je me retourne et je vois Thomas marcher dans ma direction, un large sourire aux lèvres.

— Bonjour Thomas, comment allez-vous ?

— Bien, et vous-même ?

Nous cheminons ensemble vers *Blue Hands* et pendant que nous discutons, Thomas me jette des coups d'œil furtifs, un sourire gêné aux lèvres.

— Euh... Désolée, je n'ai pas eu le temps de manger ce matin, dis-je en brandissant mon beignet, un sourire coupable aux lèvres.

— Oh, surtout, faites comme si je n'étais pas là !

Je lui fais un sourire reconnaissant.

— J'ai remarqué que vous déjeunez souvent à votre bureau, reprend-il. Ça vous dirait de vous joindre à mes collègues et moi, parfois ? Nous connaissons quelques restaurants sympas dans le quartier...

— Pourquoi pas ?

— Partante pour ce midi, alors ?

— Euh... Eh bien, c'est d'accord !

Nous prenons l'ascenseur et je m'arrête au quatrième étage.

— À tout à l'heure ! s'écrie-t-il. Je passerai vous chercher.

En me dirigeant vers mon bureau, je suis quelque peu intriguée par son attitude car je crois bien qu'il essaie de me draguer. *Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Tu n'es pas irrésistible !* radote ma conscience. Grrr, ne pourrait-elle pas la mettre en veilleuse, celle-là ? De toute façon, ce Thomas n'est pas mon genre. Non, vraiment pas.

Deux heures plus tard, assise dans mon élégant bureau, je visualise des maquettes envoyées par le graphiste et y griffonne des annotations. La prochaine campagne de presse pour *Blue Hands* doit être lancée en tout début d'année et il ne me reste plus beaucoup de temps.

J'ai bien avancé sur le contenu des communiqués de presse, mais je ne suis pas vraiment convaincue par les visuels des dossiers de presse. Je cale mon critérium dans la bouche et m'adosse à mon fauteuil lorsqu'on frappe à ma porte.

— Entrez !

C'est M. Laval.

— Auriez-vous une minute, Sarah ?

— Bien sûr ! dis-je, en m'empressant de retirer mon critérium de la bouche. En quoi puis-je vous être utile ?

Il s'approche, des feuilles A3 dans les mains.

— Nous avons retravaillé les maquettes du dossier de presse et j'aimerais vous les montrer. Il n'y a pas de changement majeur, à part quelques ajouts qui nous paraissaient essentiels.

Nous commentons ensemble les documents et je suis globalement en phase avec les modifications. Je lui fais également part des idées supplémentaires que j'ai eues et nous en validons quelques-unes ensemble.

— Bien, conclut-il. Je vous laisse refaire le point avec le graphiste.

— Je fais ça dès ce matin !

Nous finalisons notre discussion sur le pas de la porte lorsque je vois M. Ankrah marcher dans notre direction, en compagnie de son assistante et de deux hommes.

— Delphine, pourriez-vous installer mes visiteurs dans mon bureau ? Je vous rejoins dans un court instant.

Ensuite, il nous gratifie d'un large sourire.

— Bonjour André ! Sarah.

— Bonjour M. Ankrah, je réponds.

— Nous avons bien avancé sur la prochaine campagne de presse, annonce M. Laval. Je vais nous fixer une réunion tous ensemble, la semaine prochaine, pour vous la présenter.

— Merci, André. Au fait, tout est prêt pour la soirée de demain ?

— Presque. Je finalise les derniers détails avec Delphine et j'ai une bonne nouvelle pour vous. Mme Heppner a confirmé sa présence !

— C'est parfait, approuve M. Ankrah.

Puis, il reporte son attention sur moi.

— Mlle Assouma a-t-elle été conviée ? demande-t-il tandis que M. Laval rougit légèrement.

— Euh... Non... répond-il, ce qui lui vaut un regard dur de son patron.

— Eh bien, je vous laisse y remédier, André.

Un léger sourire, un bref hochement de tête et il s'éloigne déjà à grands pas. M. Laval me scrute d'un air étrange.

— J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à vous joindre à nous demain soir ?

— À quelle occasion ?

— Eh bien... Nous organisons notre soirée de fin d'année à laquelle nous avons également convié quelques partenaires de choix. Elle se déroulera près d'ici, dans des locaux loués pour l'occasion. Les invitations ont été envoyées par mail à nos collaborateurs il y a plus d'un mois et vous ne faisiez pas encore partie de nos effectifs...

Comme je n'ai pas de projet pour demain soir, j'accepte volontiers l'invitation. Mais, en regagnant mon bureau, je suis tout de même intriguée. Pourquoi M. Ankrah a-t-il pensé à m'inviter ? Par simple courtoisie ou bien... La petite voix de ma conscience se réveille. *Ne va pas te faire des idées ! C'est un gentleman, c'est tout.*

Oui, ça se tient. Mais, au fond de moi, j'espère qu'il l'a fait pour une tout autre raison. Beaucoup plus personnelle.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je rejoins Gwladys dans un restaurant près de Pereire. Depuis mon départ de *Sunshine Marquay*, nous nous sommes souvent appelées sans avoir le temps de nous revoir.

Dès qu'elle m'aperçoit, un large sourire éclaire son visage.

— Ah, ma Togolaise adorée ! s'écrie-t-elle en se jetant à mon cou.

— Ma Guadeloupéenne favorite ! dis-je également, en souriant.

— Alors, tu survivs sans moi ?

— C'est à moi de te demander si tu survivs chez *Sunshine Marquay*...

Nous nous installons à une table et commandons à déjeuner.

— Moi, ça va plutôt bien... Mais, tu verrais la tête de Laurent, ces derniers jours... Je crois qu'entre Isabelle et lui, le torchon brûle !

— Déjà ? Ça fait à peine deux mois qu'il est à l'agence !

— Oui, mais tu connais Isabelle et sa manie de vouloir tout régenter. Laurent a du mal à imposer ses idées. Tu veux mon avis ? Il ne tiendra pas jusqu'à l'été !

— Ça sera bien fait pour Isabelle ! Elle finira peut-être par comprendre que ce ne sont pas les autres qui clochent, mais elle !

Gwladys me raconte que depuis mon départ, Alice fait tout pour revenir dans les petits papiers d'Isabelle.

— Je ne l'ai jamais vue autant bosser ! Bien sûr, elle se décharge toujours sur les stagiaires, mais beaucoup moins qu'avant.

— Tant mieux, alors. Mais, arrêtons de parler des autres ! Et toi, dans tout ça ?

Car, même si elle tente de le cacher, je vois bien qu'elle a l'air au bout du rouleau.

— Je crois qu'il m'arrive la même chose qu'à toi, avoue-t-elle. Je sature de *Sunshine Marquay* et... Je commence à avoir des envies d'ailleurs.

— Ah, c'est donc ça ! Remarque, tu as rejoint l'agence depuis plus longtemps que moi. Ce n'est donc pas très étonnant.

— J'ai mis mon CV à jour et je l'ai envoyé à mes contacts dans d'autres agences. J'espère avoir des retours intéressants !

— Je l'espère aussi ! Tu mérites tellement mieux que *Sunshine Marquay*.

— Merci ma belle. De toute façon, je pense que je ne pourrai plus tenir longtemps. Je suis même prête à démissionner sans rien derrière, tellement j'en ai ras-le-bol !

— Ce serait prendre beaucoup de risques, tout de même. Promets-moi de ne démissionner que si tu trouves un autre poste, d'accord ?

— Promis... Mais, raconte-moi ton aventure freelance ! Ça te plaît ?

— Je n'ai jamais été aussi épanouie !

Nos plats arrivent et, pendant que nous déjeunons, je lui raconte mon quotidien depuis que j'ai quitté l'agence.

La soirée d'entreprise de *Blue Hands* se déroule dans une sorte de loft *king size* aménagée pour l'occasion. Un buffet est installé, ainsi qu'un

certain nombre de tables entourées de chaises confortables.

Des attractions – billard, bowling, jeux vidéos, tables de poker, etc. – sont disposées un peu partout dans la salle et la soirée promet d’être distrayante.

En arrivant tout à l’heure, j’ai brièvement aperçu M. Ankrah en pleine discussion avec des partenaires. À présent, je suis assise à une table avec Thomas, Delphine et d’autres employés de *Blue Hands* et une douce mélodie de jazz résonne tandis que nous dînons en bavardant.

Après le dîner, je partage une partie de bowling avec mes compagnons puis je prends une petite pause pour siroter un verre de cocktail. Bientôt, mes compagnons parlent de faire une nouvelle partie.

— Vous venez ? me demande Thomas.

— Tout à l’heure ! dis-je, déclinant poliment son invitation.

Quelques instants plus tard, mon verre à la main, je décide de faire un petit tour dans la salle dont je n’ai vu qu’une partie. À l’étage, une piste de danse est prise d’assaut par quelques personnes et le rythme sonore commence à monter en puissance.

J’avise une porte-fenêtre et suis tentée de me rendre sur le balcon. Brrr... Ma légère veste ne me tient pas bien chaud et le froid glacial me fait frissonner.

— Ah, vous voilà ! s’exclame quelqu’un derrière moi. Je vous cherchais...

Thomas. Que me veut-il encore ?

— Je me demandais si vous accepteriez de danser avec moi.

Nous y voilà. Je ne m’étais donc pas trompée. Il essaie bien de me draguer !

— Écoutez, je suis un peu fatiguée...

— Oh, une toute petite danse ! insiste-t-il en souriant. Je promets de ne pas vous écraser les pieds !

— Je dérange ? fait soudain une voix derrière nous.

M. Ankrah se tient près de la porte-fenêtre et nous observe, le visage impénétrable.

— Euh... Non, M. Ankrah, répond Thomas, visiblement gêné. Mais, nous allons rentrer. Vous venez, Sarah ?

— N’insistez pas Thomas, je n’ai pas envie de danser...

Visiblement déçu, Thomas se résout néanmoins à me lâcher la grappe et regagne l’intérieur, la mine renfrognée. Je lâche un petit soupir avant de

porter mon verre aux lèvres.

— Tout va bien ? s'enquiert M. Ankrah.

— Oui, ça va, merci !

— Vous importunait-il ?

— Non, il m'a juste invitée à danser.

Nous demeurons silencieux et je me souviens de notre troisième rencontre, ce soir-là, sur le balcon de la galerie et de la folle attirance que j'ai ressentie pour lui. Il me fait toujours le même effet, d'ailleurs, et je n'ai qu'une envie, c'est qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'embrasse et que...

— Pourquoi n'avez-vous pas envie de danser ? demande-t-il en s'approchant.

Que répondre ? Parce que c'est avec vous que je préférerais danser ? Il vaudrait mieux qu'il parte. Qu'il me laisse toute seule, face à mes désirs impossibles, au lieu de me regarder avec ces yeux, d'un noir intense, qui exacerbent mes émotions.

Je détourne la tête.

— Oh... Je n'ai pas la tête à cela, c'est tout...

— Et, à quoi avez-vous la tête, Sarah ?

Une image de nous, enlacés, les lèvres scellées par un baiser passionné, s'impose à mon esprit et une onde de désir se propage en moi, me faisant frissonner.

— Vous avez froid ? Tenez. Prenez ma veste !

Il s'en débarrasse et la pose sur mes épaules avant que je n'aie le temps de protester. J'ai l'impression de rêver. Puis, il passe une main autour de moi et me frictionne le bras, comme pour me réchauffer.

Cette fois, c'est sûr, je dois être en train de rêver !

— Vous ne devriez pas rester là... Il fait meilleur à l'intérieur.

— Hmm...

Oui, je devrais faire ça. Mais, c'est si bon d'être ici, recouverte de sa veste. Si près de lui. Il dégage une délicieuse odeur de parfum aux notes de cèdre et je suis au bord de l'évanouissement. Nous sommes vraiment très proches l'un de l'autre. Il suffirait qu'il se penche et qu'il... Ce n'est tout de même pas si compliqué !

Le moment est étrange. Mes yeux se perdent dans ses prunelles noires. Nous ne disons rien. Que se passe-t-il ? Je suis troublée par lui, je le sais. Mais lui ? Se pourrait-il qu'il ressente la même chose ?

Je suis partagée entre l'envie de rester là, pour l'éternité, et celle de me pincer pour me réveiller de ce rêve trop doux pour être vrai. Soudain, des éclats de voix se rapprochent et il se détache lentement de moi.

— Retournons à l'intérieur, dit-il, d'un ton péremptoire.

Déjà, il marche en direction de la porte-fenêtre et je me résous à le suivre. Avant de rentrer, je lui rends sa veste et il me fait un sourire triste.

— Je suis content que vous ayez pu venir.

Puis, il se hâte à l'intérieur sans se retourner. Lorsque je rentre à mon tour, il est déjà au rez-de-chaussée en compagnie de M. Laval et d'autres personnes. Mon verre est vide et je me dis qu'il vaut mieux ne pas en reprendre un autre.

À quoi ça sert d'exacerber ce désir qui s'est réveillé en moi et qui n'est pas près de me quitter ? Il est à peine vingt-trois heures, mais je décide qu'il est temps pour moi de rentrer.

Janvier

— Zut !

Je viens de faire tomber une pile de dossiers de mon bureau. Il ne manquait plus que ça ! Je suis déjà en retard à ma réunion avec M. Laval et je n'ai pas le temps de remettre de l'ordre. Ça attendra ! J'empoigne mon ordinateur, mon calepin, un stylo, et je me hâte vers l'ascenseur.

Deux étages plus haut, je déambule dans le couloir, à la recherche du bureau de M. Laval. Je frappe deux coups secs à la porte et il m'invite à rentrer.

— Désolée, dis-je, ma conférence téléphonique a duré plus longtemps que prévu.

Je parle en refermant la porte et ma respiration s'accélère lorsque je réalise que M. Ankrah est là. Je ne l'ai pas revu depuis la soirée d'entreprise. Il semble fatigué, a enlevé sa veste et desserré le nœud de sa cravate.

Thomas est également là et me regarde, la mine renfrognée. Depuis la soirée et mon refus de danser avec lui, il a adopté une attitude hostile à mon égard.

— Ce n'est pas grave, répond M. Laval. Installez-vous, nous n'attendions plus que vous.

La réunion commence et M. Laval projette les documents relatifs à la campagne de presse qui démarre demain. Les communiqués, les dossiers de presse, la liste des médias ciblés, le plan de communication dédiée sur les réseaux sociaux, le rétroplanning des actions, etc. Puis, il m'invite à prendre la parole pour apporter des compléments.

— Comme présenté par M. Laval, les communiqués et dossiers de presse partiront demain. Nous espérons constater les premières retombées sous une dizaine de jours environ. Je peux cependant vous assurer que la campagne sera relayée dans *Télérama* et *Arts Magazine*. Ils me l'ont formellement confirmé.

Je me retourne vers M. Ankrah.

— Par ailleurs, mon contact chez *Paris et Vous* souhaite vous interviewer, monsieur.

Nos regards se croisent pour la première fois depuis que je suis dans le bureau et j'ai le sentiment qu'il m'évite. D'ailleurs, depuis la soirée, il n'a participé à aucune de nos réunions sur cette campagne, pourtant importante.

— Je donne mon accord pour une interview simple, dit-il, d'une voix lasse. Pas de photographe. Delphine vous communiquera mes disponibilités.

— Bien, monsieur.

— En ce qui concerne la décoration des galeries, intervient Thomas, Alain nous a envoyé des propositions.

— André me les a montrées, fait M. Ankrah. Elles sont satisfaisantes. J'aime beaucoup l'idée des bornes interactives. Nous les déclinons à toutes nos galeries.

— Bien, j'en informe Alain, reprend Thomas.

— Le rétroplanning proposé par Alain nous convient également, fait M. Laval. Thomas, je vous laisse coordonner les travaux avec lui. Si les délais sont respectés, nous pourrions envisager de reproduire le même chantier à Londres d'ici le mois d'avril.

— C'est noté, dit Thomas. Où en êtes-vous sur le concept des soirées trimestrielles ? me demande-t-il ensuite, d'un ton froid.

— Je travaille encore dessus. Je vous soumettrai des propositions avant la fin du mois.

À la fin de la réunion, M. Ankrah n'a pas un seul regard pour moi et je regagne mon bureau, plus triste que jamais. Dans quelle histoire incongrue

me suis-je donc fourrée ? C'est si idiot d'avoir pensé une seule seconde qu'il pourrait s'intéresser à moi.

À présent, il est plus de dix-neuf heures et il faut que je me dépêche, car je dois retrouver les filles à une soirée afterwork. Je fais un tour aux toilettes pour me remaquiller et me motiver. Je ne peux pas arriver à la soirée avec cette mine triste.

Puis, je me tapote les joues pour me donner un peu d'énergie.

— Hé ! s'écrie Laurie en me faisant un signe de la main, lorsque j'arrive dans le bar-restaurant.

L'endroit est bondé et une musique électro sert de fond sonore aux conversations animées. Lorsque j'arrive à leur hauteur, les filles me dévisagent, l'air admiratif.

— Wow ! s'extasie Claire, en me détaillant de la tête aux pieds. Tu es sublime, ma poule ! Ton nouveau boulot te réussit bien !

Je porte un manteau gris perle sur une robe en maille courte et un gilet. À mes pieds, des bottines à talons.

— Merci, ma belle !

— Que veux-tu boire ? demande Laurie, qui propose d'aller me chercher un verre au bar.

— Oh, un *Tequila Sunrise* fera très bien l'affaire ! C'est cool que tu aies pu venir, dis-je ensuite à Claire, car à cause des nausées de début de grossesse, elle n'a pratiquement pas mis le nez dehors ces dernières semaines.

— En journée, mes nausées commencent à être moins tenaces, dit-elle. Mais, le matin, c'est toujours la catastrophe !

— Ma pauvre, dit Maud, ça me rappelle des mauvais souvenirs. Mais heureusement, dès que le troisième mois est passé, elles se sont évaporées comme par magie !

— Ah oui ? Mince, moi, je suis déjà à plus de trois mois ... J'espère qu'elles vont bientôt battre en retraite. Je n'en peux vraiment plus !

— Ah la la... soupire Vanny. Pourquoi faut-il que la grossesse soit accompagnée de ce genre de détails si désagréables ? Mais bon, que ne ferions-nous pas pour des bébés ? Pour ma part, je me suis résignée à utiliser des tests d'ovulation. J'espère avoir plus de chance avec ça !

— Leur efficacité n'est pas prouvée, fait Maud. Et puis, tant que tu as des rapports réguliers, tu n'as pas vraiment besoin d'utiliser ce genre de

gadgets... Mais, si tu tiens à le faire, je te donne une petite astuce : fais tes calculs avant. Ça t'évitera d'en gaspiller !

— Vivement que ça fonctionne, tout de même. Je n'en peux plus d'attendre.

— Ne t'inquiète pas, la rassure Claire. Ça a fini par fonctionner pour moi ! Je suis sûre que ça sera bientôt ton tour !

— Ah que j'ai hâte de tomber enceinte, moi aussi, intervient Laurie, qui revient avec mon cocktail. Je me demande laquelle de Vanny ou moi tombera enceinte en premier. On lance les paris ?

— Et toi, Sarah ? demande Maud. Quoi de neuf de ton côté ?

Je jette à Claire un regard qui veut dire « *surtout, tu la boucles !* » avant de répondre.

— Oh, beaucoup de boulot en ce moment. J'ai plein de projets sur le feu et ça me prend beaucoup de temps. Et puis... dans deux semaines, je déménage !

— Ah oui, c'est vrai ! dit Claire en me faisant un clin d'œil. C'est déjà là ? Ouh là, que le temps passe vite.

— Auras-tu besoin d'aide ? demande Maud.

— Eh bien, je ne serais pas contre un coup de main. Mais, j'ai surtout besoin de muscles pour m'aider à porter les cartons...

— Je vais voir si Issa est dispo, propose-t-elle.

— Moi, je ne te serai pas d'une grande aide, déclare Claire, mais tu peux compter sur Malik.

— Bastien devrait pouvoir se libérer aussi, dit Vanny. Au pire, il n'y aura que moi et on se débrouillera comme on peut !

La conversation continue à tourner autour de mon déménagement et, heureusement pour moi, Claire ne semble pas vouloir vendre la mèche au sujet de M. Ankrah, ce dont je lui suis reconnaissante. Franck, qui jusqu'à présent était de l'autre côté du restaurant, nous rejoint bientôt puis nous allons retrouver un groupe d'amis qui vient d'arriver.

13

Février

1 mois plus tard

Mon réveil sonne et je me réveille en sursaut, la respiration saccadée. Mince. Ce n'était donc qu'un rêve ? Je referme les yeux et je revois des images d'Alexander Ankrah et moi, enlacés, nus, faisant passionnément l'amour. Un rêve torride, quoi.

Wow... *Sacrée Sarah* ! ricane ma conscience. Même pas un rêve où on s'embrasserait, pour commencer... Direct les choses sérieuses ! C'est que j'ai tellement envie de cet homme. Au boulot, ça devient insoutenable. Je n'en peux plus. Il suffit que nos regards se croisent pour que le désir m'enflamme instantanément. Zut ! Je suis comme ensorcelée par lui. Complètement obsédée.

Je commence à me dire que ce n'était pas une bonne idée d'avoir accepté sa proposition. Devrais-je mettre fin à notre collaboration et m'enfuir très loin ? *Ce serait complètement stupide, ça !* Depuis hier, je suis officiellement freelance et ne suis donc plus salariée de *Blue Hands*, même si en attendant que j'aie des locaux, M. Ankrah m'a proposé de continuer à utiliser le bureau qu'ils ont mis à ma disposition.

Je me redresse dans mon lit, balayant ma chambre du regard. Je pourrais tout aussi bien travailler de chez moi, dans un premier temps. Mon nouvel appartement, à Asnières, que j'ai intégré une dizaine de jours plus tôt, est assez spacieux – il fait soixante mètres carrés – et le salon est immense, comparé à l'espace réduit de mon ancien appart. Après une douche dans mon *immense* salle de bains, je m'habille et me rends dans la cuisine pour m'y préparer un café.

J'adore mon nouvel appart ! Tous ces rangements dans la cuisine... Il y a même des placards inoccupés ! Bon, il me reste encore du boulot pour tout ranger, me dis-je, en avisant les cartons qui traînent dans le séjour et dans l'entrée, mais je le ferai au fur et à mesure.

Je savoure mon café avant de regagner la chambre. Il va falloir que j'y aille si je ne veux pas rater mon rendez-vous téléphonique de ce matin. En allant prendre les transports, j'ai un pincement au cœur, comme tous les jours depuis que j'habite ici. Bah oui, mon rituel du matin a perdu une composante de taille : Giuseppe, le fleuriste. Je ne sais pas si je finirai par m'y faire, mais il va bien falloir.

Au cours de la journée, je ne suis pas sereine car je repense invariablement à ce rêve à propos de M. Ankrah. Être dans ses bras, même virtuellement, m'a tellement comblée.

En y repensant, l'excitation me gagne à nouveau et des frissons parcourent mon corps. Cette façon dont il me regardait... Il semblait subjugué par moi et ses baisers étaient si passionnés. Zut... Comment vais-je me sortir de ce pétrin ?

Je me jette donc à corps perdu dans le travail. Je finalise des communiqués de presse puis je me remets sur le projet des dîners de presse, sur lequel j'ai plutôt bien avancé. Si j'arrive à le boucler rapidement, je pourrai passer à celui des soirées à thème.

Vers treize heures, mon estomac crie famine et je me rends compte qu'il est l'heure de déjeuner. Je commande un plateau-repas, que j'avale en un temps record, avant de me replonger dans le travail.

Quand je lève le nez de mon écran, il est dix-sept heures. Je suis fatiguée, d'une humeur exécrationnelle et il serait raisonnable que je rentre chez moi.

Mais, il en est hors de question. Il faut que je travaille. Encore et encore. Je ne dois pas laisser une seule place vide dans ma tête au risque de repenser à... Non ! J'avais dit que je n'y repenserais plus !

Où en étais-je déjà ? Je reprends mon calepin pour relire mes idées et les retranscrire sur l'ordinateur. Un long moment plus tard, le bip d'un mail me sort de ma concentration. C'est M. Ankrah qui vient de répondre à un mail de M. Laval, dont j'étais en copie.

Je donne mon GO. Vous pouvez avancer, André.

Sarah, avez-vous pu planifier l'interview avec Paris et Vous ?

Je clique aussitôt sur le bouton répondre.

M. Ankrah,

J'ai proposé des dates au journaliste et je suis en attente d'un retour de sa part. Je vous tiens informé dès que possible. Bonne soirée.

Sarah.

Moins d'une minute plus tard, le téléphone de mon bureau sonne.

— Vous êtes encore là ? demande M. Ankrah, visiblement étonné.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Zut, il est plus de vingt heures et je n'ai pas vu le temps passer.

— Oui... J'avais des dossiers à boucler, dis-je.

— Pourriez-vous passer me voir ? J'aimerais avoir des informations complémentaires sur les dîners de presse.

— Euh... Eh bien...

— À moins que vous ne deviez partir ?

— Non... Je... J'arrive.

— Très bien. Je vous attends.

Ce n'est pas une bonne idée, Sarah, susurre ma conscience, tandis que je me lève. Et puis quoi encore ? Je ne vais quand même pas refuser de le voir sous prétexte que je suis dingue de lui et que je fais des rêves dans lesquels... Zut. Hors de question d'y repenser !

J'attrape mon calepin et un stylo avant de quitter mon bureau. Lorsque j'arrive au sixième, l'étage semble désert. Le bureau de M. Ankrah est ouvert et je l'entends parler au téléphone.

— Je ferai un effort, Maman, dit-il. Oui. Cette semaine. *Fine. I will call you back tomorrow.* Je t'embrasse !

Je me tiens sur le pas de la porte, hésitant à rentrer.

— Venez donc, Sarah. J'ai fini.

Je referme derrière moi avant d'aller prendre place en face de lui.

— Vous m'avez l'air épuisée, remarque-t-il.

Pourquoi n'ai-je pas pensé à me repoudrer le visage avant de monter ? Je dois avoir de grosses poches sous les yeux. Lui n'a pas l'air en grande forme, non plus.

— Je ne suis pas la seule, fais-je remarquer, en souriant faiblement.

— Vous avez raison. Je ne me suis pas vraiment reposé ce week-end et la semaine démarre fort...

— Vous devriez prendre quelques jours de congé... Je veux dire... C'était quand la dernière fois que vous avez pris des congés ?

M. Ankrah se cale dans son fauteuil, un sourire aux lèvres. Quoi ? Ai-je dit quelque chose de drôle ?

— Je devrais, en effet... Mes derniers congés remontent à l'été dernier. Si on peut appeler ça des congés ! J'étais à Accra, mais je me suis laissé rattraper par les affaires. Question d'habitude. Mais, ne vous en faites pas

pour moi... Vous devriez vous reposer, vous aussi. Vous n'avez pas pris de congés, non plus. Depuis votre départ de *Sunshine Marquay*, vous avez enchaîné ici et n'avez pas ménagé vos efforts. Un peu de repos ne vous ferait pas de mal.

— Hmm.

Nos regards se croisent. Évidemment, je suis troublée par lui et je ne sais plus où me mettre. Il faut que je dise quelque chose. Vite ! Ah oui, les dîners de presse.

— Vous souhaitiez avoir des informations sur les dîners de presse...

— Tout à fait.

— Eh bien, ça avance plutôt bien. Les communiqués de presse sont presque prêts et je dois refaire le point avec M. Laval pour affiner la fréquence des dîners.

— Vous aviez évoqué un jeu-concours également, si je ne m'abuse.

— Oui, en effet. J'ai pensé qu'outre les journalistes et vos partenaires, nous pourrions permettre à des amateurs d'art de participer à ces dîners. J'ai suggéré de les sélectionner par le biais d'un jeu-concours sur Facebook, Instagram et Twitter.

— C'est une excellente idée. Mettez-moi en copie des points d'avancement que vous enverrez à André. Je souhaite être informé en temps réel sur ce projet.

— Bien, monsieur.

Nous échangeons encore un regard intense et ses yeux me brûlent.

— Vous devriez rentrer, Sarah. Je ne voudrais pas que votre mère pense que je vous tue à la tâche.

Oh, Maman n'est pas celle qui est le plus à craindre, ai-je envie de lui répondre, en pensant à Tata Lilly. Mais, je garde le silence avant de me lever, partagée entre l'envie de partir et celle de rester encore.

— Bonne soirée, monsieur.

J'arrive presque à la porte lorsqu'il m'interpelle.

— Accepteriez-vous que je vous ramène ?

Les battements de mon cœur s'accélérent instantanément et je déglutis péniblement avant de me retourner.

— Je... Je ne voudrais pas abuser de...

— Vous n'abuseriez pas, Sarah. Il est tard et ça sera préférable aux transports en commun. Allez donc récupérer vos affaires et retrouvons-nous dans le hall.

Ce n'était pas une bonne idée. *Mais, bien sûr que ce n'était pas une bonne idée !* explose ma conscience, tout aussi bipolaire que moi. Quelle idiote je peux être tout de même ! Assise près de M. Ankrah, à l'arrière de sa voiture, nous sommes en route vers mon appartement.

Nous regardons chacun du côté de notre vitre et ne disons pas grand-chose et j'ai l'impression qu'une tension invisible existe entre nous. *Tu te fais des idées !*

Au prix d'un immense effort, je décide finalement de briser le silence.

— J'espère que vous n'aviez rien prévu ce soir...

— Non, rien de prévu, affirme-t-il en se retournant vers moi. À l'avenir, ne partez pas si tard. Il peut être dangereux de prendre les transports le soir...

S'inquiéterait-il pour moi ? Cette pensée me requinque un peu et je lui réponds par un sourire.

— Oh... J'ai l'impression d'entendre ma mère ! dis-je sur le ton de la plaisanterie.

Il sourit à son tour.

— Vous devriez vous acheter une voiture.

— Oui, je devrais...

— Avez-vous le permis ?

— Oui.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas de voiture ?

— Eh bien, parce que je n'en avais pas vraiment l'utilité, jusqu'à présent. Je vivais et travaillais dans Paris. Mais, maintenant que j'habite en banlieue, ça peut avoir du sens.

Le silence s'installe à nouveau entre nous et M. Ankrah semble perdu dans ses pensées. Vingt minutes plus tard, Bruno se gare en bas de chez moi.

— Nous sommes arrivés, dis-je en souriant. Merci de m'avoir ramenée. Une fois encore !

Le souvenir du réveillon de Noël se rappelle à ma mémoire tandis qu'il sourit faiblement.

— Avec plaisir.

Mince, c'est le moment où je vais descendre et où il va repartir. Puis, je vais rester plantée, comme une sotte, sur le trottoir à regarder la voiture s'éloigner, et me demander pourquoi je ne l'ai pas invité à monter chez moi.

Mais, fais-le, bon sang ! hurle ma conscience. Mais oui... Et si je l'invitais à monter chez moi ? Peut-être que...

— Passez une bonne soirée, Sarah, dit M. Ankrah. Reposez-vous !

Déjà, Bruno descend de la voiture pour m'ouvrir la portière. *Allez*, crie ma conscience, *c'est maintenant ou jamais !* Mais, mon audace est aux abonnés absents.

— Bonne soirée, M. Ankrah.

Je regarde la voiture s'éloigner et, terriblement déçue, je lâche un soupir avant de me résoudre à rentrer chez moi.

— Sarah ?

Le lendemain, à peine arrivée chez *Blue Hands*, je patiente devant les ascenseurs. Je me retourne et, en apercevant Delphine, un sourire m'illumine le visage.

— Bonjour Delphine, comment allez-vous ?

— Très bien, et vous ?

L'ascenseur arrive et nous nous y engouffrons.

— Au fait, dit-elle, M. Ankrah m'a demandé d'organiser une réunion avec vous et M. Laval cette semaine.

Zut, j'espère que ce n'est pas au sujet des soirées à thème, car contrairement aux dîners de presse sur lesquels j'ai bien avancé, je ne suis pas du tout prête ! Je n'ai même pas encore fini de mettre mes idées au propre et j'attends encore un retour sur les devis que j'ai demandés.

— Je vous enverrai des propositions de créneaux par mail, poursuit-elle.

— Bien...

— J'espère juste que je n'aurai pas à décaler la réunion, après coup. M. Ankrah a des contraintes cette semaine et il est possible qu'il me demande d'annuler quelques rendez-vous à la dernière minute.

— Oh, ce ne sera pas bien grave... Ça ne doit pas être évident de gérer son agenda !

— Vous ne croyez pas si bien dire... Mais, le pauvre, avec les soucis de santé de sa mère, ce n'est pas toujours de sa faute !

— Ah... Sa mère est souffrante ?

Sourcils froncés, j'interroge Delphine du regard, curieuse d'en savoir plus. Mais, elle rougit aussitôt, consciente d'en avoir trop dit.

— Euh... Oui. Enfin... Je pensais que vous le saviez. Écoutez, faites comme si je ne vous avais rien dit, d'accord ?

L'ascenseur arrive au quatrième étage et je fais un petit signe de la main à Delphine, qui affiche un sourire gêné. Zut, je ne savais pas que la mère d'Alexander était malade. J'ai soudain l'intuition que son air constamment préoccupé est dû à cela. J'espère que ce n'est rien de grave...

À peine installée à mon bureau, je ressors mon dossier de travail sur les soirées. Un peu avant midi, Thomas frappe à ma porte.

— Bonjour Sarah. M. Laval aimerait vous voir, c'est assez urgent !

— Ah oui ?

Je ferme mon ordinateur et saisis mon calepin avant de le suivre. Nous arrivons à l'ascenseur.

— Zut, dit-il, j'ai oublié des documents à la photocopieuse. Allez-y, je vous rejoins !

En arrivant près du bureau de M. Laval, je perçois des bruits de voix à travers la porte entrouverte.

— Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre, dit M. Ankrah d'un ton sec. Il va falloir riposter rapidement !

— Vous pouvez compter sur nous, monsieur. Nous allons mettre en place un plan d'action pour vous soumettre nos idées avant la fin de la semaine.

Je frappe à la porte.

— Entrez ! invite M. Laval.

Je salue les deux hommes, qui sont assis à la table de réunion, et M. Ankrah, qui me répond d'un bref hochement de tête, semble préoccupé et très agacé.

— Asseyez-vous, Sarah, dit M. Laval. Désolé de vous avoir sollicitée au pied levé, mais nous avons une urgence ! Regardez ceci, ajoute-t-il en me tendant un exemplaire d'*Arts Magazine*. Page 7 !

Je feuillette le magazine et, sur la page en question, je tombe sur l'interview de Roger Maréchal, PDG d'*Artistas*, principal concurrent de *Blue Hands*. Il y parle de leurs projets pour l'année en cours et évoque des soirées qu'ils organiseraient dès le deuxième semestre, sans apporter plus de précision.

Je fronce les sourcils, exaspérée et intriguée à la fois. C'est tout de même curieux qu'ils aient eu la même idée !

— Nous devons réagir très vite, reprend M. Laval. Le projet des soirées à thème devient la priorité numéro 1 ! Nous devons le finaliser pour une mise en œuvre rapide. En parallèle, les dîners de presse doivent également être bouclés. Si nous parvenons à lancer les deux projets en même temps, non

seulement nous leur couperons l'herbe sous le pied, mais nous aurons également une longueur d'avance.

Thomas rentre dans le bureau, des documents à la main. Quant à M. Ankrah, il garde le silence, les traits tirés.

— Ah, voilà Thomas ! s'écrie M. Laval. Désormais, il vous épaulera sur ces deux projets. Vous devez me faire des propositions avant jeudi après-midi ! Je suis conscient que le délai est court, mais nous n'avons pas d'autre solution.

— Bien sûr, M. Laval, dis-je. Comptez sur moi, je vais m'organiser avec Thomas afin de planifier des sessions de travail. Par contre... Avez-vous évoqué le projet des soirées auprès d'autres personnes ?

J'interroge M. Laval et Thomas du regard.

— Bien sûr que non ! fait M. Laval en fronçant les sourcils. Ce projet est confidentiel et à part Thomas, vous-même et M. Ankrah, personne d'autre n'est au courant. Je ne comprends pas comment ils ont pu avoir la même idée que nous ! Mais, heureusement, nous savons désormais qu'ils planchent sur un projet similaire et donc, le temps nous est compté.

— Vous aurez nos propositions avant jeudi, j'affirme en regardant tour à tour M. Laval et M. Ankrah. Hors de question qu'*Artistas* nous devance !

En colère, je presse le pas dans le couloir, Thomas sur mes talons. Mais, ce n'est pas le moment d'exploser de rage, car il va falloir boucler les deux projets au plus vite.

En revenant à mon bureau, je réalise que la porte est restée entrouverte. Zut, dans la précipitation, je ne l'ai pas fermée avant de partir. Il va falloir que je sois plus vigilante, désormais.

Car, au fond de moi, je suis persuadée qu'il y a quelque chose de louche dans cette histoire. Ce n'est pas normal qu'*Artistas* ait eu la même idée que nous. Pas que j'estime être la seule capable d'imaginer des soirées à thème. Mais, tout de même... Le timing est presque le même. Serait-il possible que quelqu'un ait volé nos idées ?

Subitement, je me retourne vers Thomas qui demeure impassible. Un peu trop, d'ailleurs. Je suis énervée, tout comme M. Ankrah et M. Laval. Mais lui, on dirait que tout ça lui passe au-dessus de la tête. *Oh, qu'est-ce que tu vas encore chercher ?* me gronde ma conscience.

Nous nous installons à mon bureau et je balaie la table d'un regard méfiant. Bon, mes documents ne semblent pas avoir été déplacés et il n'y a

rien d'anormal. Je me laisse peut-être envahir par la paranoïa ?

— Je crois que nous devons commencer par définir des jalons, dit Thomas. J'ai vu vos premières idées et nous pourrions les utiliser comme une base pour élaborer la suite du projet.

— Hmm.

Je l'écoute d'une oreille distraite, soudain méfiante à son égard. Mais, peut-être ai-je tort ? Si ça se trouve, il n'a rien à se reprocher. Qui d'autre alors ? M. Laval ? Mince, je deviens vraiment parano.

— J'avais des réunions cet après-midi, poursuit Thomas, me tirant de ma rêverie, mais je vais les annuler. Que diriez-vous de nous retrouver à quatorze heures ?

— Oui... C'est parfait.

— Bien, je vais réserver une salle de réunion. Eh bien, à tout à l'heure !

Dès qu'il quitte le bureau, je m'enfonce dans mon fauteuil en soupirant bruyamment. Je n'avais vraiment pas besoin de cette pression supplémentaire. Mais, à la guerre comme à la guerre ! Je ne supporte pas que MON idée puisse être volée par la concurrence. Ah non !

Pourtant, je suis face à un dilemme. Je dois rendre mes propositions pour jeudi or je redoute qu'elles soient à nouveau volées par Thomas, mon principal suspect. *Ah, tu veux jouer aux détectives, maintenant ?* se moque ma conscience. J'aimerais bien, mais je n'ai pas vraiment le temps de creuser cette histoire.

Et puis, difficile de trouver des preuves... À moins d'aller fouiller l'ordinateur du suspect ! Et ça, je n'en ai ni le pouvoir ni les moyens. Résignée, j'éparpille mes documents sur la table avant de reprendre mon travail là où je l'ai laissé.

Deux jours plus tard, mon ordinateur sous le bras, je marche d'un pas rapide vers le bureau de M. Ankrah où je suis attendue pour notre réunion avec M. Laval et Thomas. Ces derniers jours, j'ai pratiquement été tout le temps en réunion avec Thomas, échangeant nos idées et travaillant en étroite collaboration pour finaliser les propositions.

Je suis épuisée, mais il sera toujours temps de me reposer ce week-end. Pour l'heure, je suis sous pression et j'espère que les projets vont être validés afin que nous puissions dérouler le rétroplanning dès la semaine prochaine.

Hier, en fin de matinée, nous avons adressé des drafts à M. Laval et a priori, il est emballé. Il ne reste plus qu'à convaincre le grand chef. Lorsque j'entre dans le bureau, M. Laval et Thomas sont assis à la table de réunion.

— Bonjour Sarah, dit M. Laval. M. Ankrah a dû partir précipitamment et ne pourra malheureusement pas être présent physiquement. Mais, nous allons le joindre par visioconférence.

— D'accord.

Je m'installe tandis que M. Laval pianote sur son ordinateur pour lancer la conférence. L'immense écran LCD s'allume et un instant plus tard, M. Ankrah apparaît, assis dans un fauteuil, dans une pièce qui ressemble à un bureau.

— Bonjour monsieur, fait M. Laval. J'espère que l'urgence pour laquelle vous êtes parti a pu être réglée ?

— Tout est sous contrôle, répond Alexander, d'un ton las. Merci, André.

— Je vous en prie. Mlle Assouma et Thomas m'ont soumis leurs drafts hier. Je vais partager les documents avec vous et nous les commenterons au fur et à mesure.

L'écran se divise en deux et un premier document s'affiche sur l'une des moitiés.

— Voici le draft pour les soirées à thème.

Il se retourne vers moi.

— À vous, Mlle Assouma.

— Merci ! Le principe de base est de mettre à l'honneur, pour chacune des soirées, deux ou trois artistes. Étant donné la fréquence trimestrielle des soirées, nous aurons donc une marge importante pour faire passer l'ensemble de vos artistes. Le choix des artistes pourra se faire selon leur actualité ou celle du marché de l'art, par exemple.

Je fais signe à M. Laval d'afficher le document suivant.

— Pour la première soirée, qui aura lieu dans la galerie parisienne N°1, nous proposons le thème « *Peintures ambiguës* », en référence à certains de vos artistes qui cultivent le mystère dans leurs tableaux. Nous avons pensé à Kwame, Mailly ou encore Anani. Leurs collections sont très prisées sur le marché et cela devrait avoir un certain succès.

— Je privilégie Hillah à la place de Mailly, intervient M. Ankrah. Mais, poursuivez. Nous réglerons ces détails plus tard.

Je continue la présentation en donnant nos idées sur le déroulement général des soirées puis je passe la parole à Thomas qui évoque les

partenaires que nous envisageons.

M. Ankrah n'émet aucun jugement positif ou négatif sur nos suggestions, mais nous pose plusieurs questions pour lesquelles je reprends souvent la main, car Thomas n'a pas toutes les réponses.

— Bien, finit-il par dire. Tout ça me paraît pas mal... Que proposez-vous en termes de communication ?

Là, je prends le temps de la réflexion avant de répondre. Pour cause, je n'ai pas envie de livrer toutes mes cartes. D'ailleurs, jusqu'à présent, les idées que nous avons proposées ne reflètent pas la totalité de ce que j'ai élaboré. Mais, mon intuition me dit de garder quelques informations pour moi. Question de prudence.

— Eh bien, votre interview avec *Paris et Vous* est prévue le mois prochain. Vous pourrez en profiter pour annoncer la date de la première soirée. En parallèle, je vais préparer des communiqués et dossiers de presse que nous enverrons juste après la parution de l'interview. Il me reste encore à valider les visuels du graphiste.

Puis, je passe aux dîners de presse, projet que je n'ai pratiquement pas revu avec Thomas car j'avais presque fini de le concevoir. Les suggestions que je présente sont également bien accueillies et j'affiche un sourire de soulagement lorsque je vois M. Ankrah se détendre.

— Bravo à tous les deux, dit-il à l'égard de Thomas et moi, en nous gratifiant d'un bref sourire. Vous avez fait du bon boulot.

— Je suis ravie que ça vous plaise, dis-je. Eh bien, il ne reste plus qu'à finaliser les dossiers de presse afin d'être prêts pour le mois prochain.

Peu de temps après, la visioconférence s'achève et je mets de l'ordre dans les documents que j'ai éparpillés sur le bureau. Thomas évoque un rendez-vous avant de se sauver.

— Encore merci ! lui dis-je. Vous m'avez été d'une grande aide.

— C'est normal, répond-il. Nous sommes dans le même bateau. Bonne soirée !

M. Laval tient à me raccompagner jusqu'à l'ascenseur.

— Bravo, Sarah. Encore une fois, je sens que toutes ces actions vont être couronnées de succès !

— Je l'espère vivement.

Nous échangeons un sourire et les portes de l'ascenseur se referment sur moi.

14

Je prends soin de sauvegarder mes fichiers de travail sur ma clé USB avant d'éteindre l'ordinateur car, depuis quelques jours, j'ai arrêté d'y sauvegarder mes documents.

Je sais que c'est complètement dingue, mais je m'imagine que quelqu'un pourrait accéder à mes données depuis le réseau local de *Blue Hands*, étant donné que j'utilise leur matériel. Cette histoire avec *Artistas* m'a rendue complètement parano. Mais, ne dit-on pas que deux précautions valent mieux qu'une ?

J'atteins la porte de mon bureau lorsque mon portable vibre dans mon sac. C'est Claire.

— Salut ma belle !

— Salut... dis-je d'un ton las.

— Ouh là, c'est quoi cette voix ? Que t'arrive-t-il ?

— Je suis épuisée... Que dis-je, complètement lessivée. Je m'apprête à quitter le boulot, là. Et dès que je rentre, je prends une bonne douche chaude, un repas rapide et je me vautre dans le canapé pour regarder Cathy Mills !

— J'ai mieux à te proposer ! Et si on dînait ensemble ?

Pourquoi pas ? Mais, je suis si fatiguée... Je lui propose de remettre ça à demain soir.

— Mais non ! proteste-t-elle. C'est ce soir qu'il faut que tu te changes les idées, que tu te détendes. Et puis, je n'ai pratiquement plus de nausées alors il faut qu'on fête ça ! Je connais un endroit sympa où nous pourrions aller. Allez, dis oui, s'il te plaît. *S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !*

— Bon, d'accord, tu as gagné ! dis-je après un long soupir.

— Yes ! Tu es géniale ! Bon, je passe te chercher vers dix-neuf heures ! Et surtout, fais-toi belle !

Une heure plus tard, je suis chez moi, en train de me maquiller, les cheveux en bataille, lorsqu'on sonne à la porte. Dès qu'elle me voit, Claire

écarquille les yeux.

— Mais, c'est quoi ce look de mémé ? Je t'ai dit de te faire belle pourtant !

— Merci, dis-je, vexée. Ton compliment me va droit au cœur.

— Ne le prends pas mal, fait-elle en refermant derrière elle. Mais regarde, j'ai sorti l'artillerie lourde, moi ! Là où je t'emmène, il faut être classe !

Elle enlève son manteau et je constate qu'elle est en effet très élégante. Robe verte qui lui arrive aux genoux, veste taupe, escarpins gris, cheveux brushés et maquillage parfait.

Ouais. C'est vrai qu'à côté d'elle, avec mon jean et mon pull, j'ai l'air d'une mémé. Sans exagérer.

— Bon, OK. Je me change !

— Allez, dépêche-toi !

Quelques minutes plus tard, je reviens, radicalement transformée. Robe bustier rouge bordeaux, veste et escarpins noirs, maquillage et coiffure terminés.

— Alors ? je demande en faisant une pirouette.

— J'achète ! s'écrie Claire, excitée comme une puce. Tu es sublime, ma chérie. Allez, on y va !

Dans l'ascenseur, elle refuse de répondre quand je lui demande où nous allons.

— *Surprise...* ! dit-elle, le regard plein de malice.

Je me demande bien ce qu'elle manigance. Nous prenons sa voiture et délibérément, elle ne met pas le GPS. Trois quarts d'heure plus tard, nous sortons du périphérique, à la porte d'Orléans.

— Ne me dis pas que nous allons là où je pense ? je demande, soudain méfiante.

— De quoi parles-tu ? fait-elle, un sourire malicieux aux lèvres.

— Tu as intérêt à ce que ça ne soit pas là où je pense, sinon, je te jure que...

— Oh, détends-toi un peu, Sarah. Ce n'est pas bon pour la santé de s'énerver, hein. Allez, un peu de patience ! On y sera dans quelques instants.

Elle avise bientôt un emplacement de parking et une fois la voiture garée, elle m'entraîne à sa suite. Nous marchons quelques minutes puis elle

s'arrête devant un restaurant. Là, je suis tellement énervée que j'ai envie de lui donner une tape. Heureusement pour elle qu'elle est enceinte !

Car ce restaurant, c'est celui devant lequel j'ai rencontré Alexander Ankrah. Oui, celui où il vient dîner tous les vendredis soirs, d'après ce que Claire m'avait dit.

Eh oui, je me suis fait avoir comme une bleue.

— Hors de question que je rentre là-dedans, lui dis-je en rebroussant chemin. Mais, à quoi joues-tu, bon sang ! Je t'ai pourtant dit que je ne voulais pas le séduire ! Que je ne voulais pas venir ici ! Alors, pourquoi...

— Oh, calme-toi, Sarah ! me coupe-t-elle en me retenant par le bras. Ne fais pas la gamine, voyons. Tu étais fatiguée, alors je t'ai emmenée dans un resto où j'ai dîné récemment et que j'ai aimé. Pourquoi faut-il que tu ramènes toujours tout à toi ? Pfff, penser que je t'ai emmenée ici, à cause d'Alexander Ankrah ? Mais, tu es complètement parano, ma vieille !

Elle gesticule et arbore une mine outrée. Bah voyons, et elle pense vraiment que je vais la croire ? Ce n'est pas écrit *cruche*, *idiotie* ou *simplette* sur mon front non plus !

— Allez ! dit-elle. En plus, j'ai appelé tout à l'heure et ils m'ont dit qu'il ne viendrait pas ce soir. Il a appelé à la dernière minute pour annuler sa réservation !

— Ah oui ?

Ça se tient, quand même. Alexander n'était pas au bureau toute l'après-midi – ça avait peut-être un lien avec la maladie de sa mère ? – et ce n'est pas improbable qu'il ne vienne pas au restaurant ce soir.

— Je te le jure ! assure Claire. Je sais que tu ne veux pas le séduire. Et je te rassure, je ne suis pas adepte des causes perdues ! Allez, viens ! Ma petite crevette et moi, nous mourons de faim !

Elle fait une mine de *chat potté*, feignant d'être au bord des larmes, et mes dernières résistances s'envolent.

— Bon, d'accord...

Nous poussons la porte du restaurant, dont la salle est assez bien remplie, et on nous installe à une table. Bientôt, un serveur nous apporte les menus avant de s'éclipser.

Je suis en train de parcourir le mien lorsque mon attention est attirée par un client qui vient de pousser la porte.

— Oh non, non, non ! je murmure en m'abritant sous le menu. Claire, c'est lui, il est là...

Claire se retourne pour voir M. Ankrah faire son entrée. Il est pris en charge par une serveuse qui l'installe à seulement quelques mètres de nous et pour ma part, j'ai envie de disparaître sur-le-champ.

Que va-t-il penser ? Que je suis une folle furieuse, pardi ! C'est quand même curieux que je vienne dîner là, non ? Curieux que je n'aie choisi aucun autre endroit parmi tous les restaurants de Paris !

Mince, il va comprendre que je suis amoureuse de lui. Il va tout découvrir ! Mince, mince, mince ! Claire affiche un sourire satisfait et je comprends soudain qu'elle s'est jouée de moi.

— Tu n'as pas appelé le restaurant, dis-je en bredouillant. Ils ne t'ont pas dit qu'il ne viendrait pas, n'est-ce pas ?

— Ah, c'est ce que j'adore chez toi, ma poule. Tu comprends toujours tout, si vite !

Elle ricane et j'ai envie de l'étrangler ! Mais, pour l'heure, il faut que je trouve une solution. Je ne vais pas passer la soirée, cachée sous le menu.

— Tu ne vas tout de même pas passer la soirée dans cette position ? demande-t-elle en gloussant. (Elle a l'air de s'amuser comme une folle). Tiens, voilà notre serveur.

En effet, le serveur revient vers notre table pour s'enquérir de notre commande.

— Revenez plus tard, lui dis-je en chuchotant. Je n'ai pas encore choisi.

— Comment ? fait-il, n'ayant pas entendu mon murmure.

— Sarah ! s'écrie soudain Claire, d'un ton théâtral. Dépêche-toi de choisir, je meurs de faim !

Zut ! Qu'est-ce qui lui prend de crier ainsi ? Avec tout ce boucan, impossible que M. Ankrah n'ait rien entendu. Mais, après tout, je ne suis pas la seule *Sarah* de Paris. Il y a des tonnes de *Sarah* dans Paris et... Je baisse le menu avec prudence, mais je suis aussitôt tentée de me recacher le visage.

Mais bon, ça ne servirait plus à rien maintenant car je suis repérée. M. Ankrah me dévisage, l'air surpris, et je lui fais un petit signe de la main, auquel il répond par un hochement de tête, le visage fermé. Claire en profite pour se retourner vers lui et lui faire un petit signe également. Puis, sans que je m'y attende, elle se lève et se dirige vers lui. Oh non !

C'est officiel. Je suis morte. Et là, je suis en train de vivre mon pire cauchemar, juste avant de passer dans l'autre monde. Mince. Je n'aurais pas

dû tenir tête à Isabelle et démissionner comme ça, du jour au lendemain, emportant *Blue Hands* avec moi.

J'aurais dû aller plus souvent à la messe et participer au groupe de prières de Maman. Je devais m'y attendre. C'est ça, le karma. Ça vous revient en pleine figure, comme un boomerang, surtout quand on s'y attend le moins.

Allez, les anges, où êtes-vous ? Venez m'emporter avec vous dans l'au-delà, et qu'on n'en parle plus !

— Je reviens plus tard, dit le serveur avant de s'éloigner.

Là, je réalise que je ne rêve pas. Non, tout ça est bien réel ! Je suis bien assise à la table de ce restaurant, complètement pétrifiée, tandis que ma traîtresse d'amie, non contente de m'avoir tendu un piège odieux, discute avec l'objet de sa trahison.

Je ne sais pas ce qu'ils se racontent mais, soudain, les traits de M. Ankrah se dérident et il sourit. Claire me fait signe de les rejoindre. Bon sang, qu'a-t-elle bien pu lui dire ? Elle ne perd rien pour attendre !

Que disais-tu déjà à propos du karma ? Un boomerang ? demande ma conscience, plus peste que jamais. Mais, finalement, je m'en fous du karma ! Claire ne l'emportera pas au paradis !

— Bonsoir, dis-je à M. Ankrah. Eh bien... Je vois que vous avez fait la connaissance de Claire... (Je la fusille du regard).

— Bonsoir Sarah, fait-il, d'un air amusé. Votre amie m'expliquait que vous étiez probablement fâchée contre elle et me priait d'intercéder en sa faveur.

— Fâchée ? Moi ? Non, c'est un euphémisme. (Je retiens ma respiration. *Qu'a-t-elle bien pu lui dire ?*)

— Allez, Sarah, intervient Claire. J'étais si épuisée, si stressée par le travail. Et comme j'avais envie de revenir dans ce restaurant, tu as voulu me faire plaisir...

Je recommence à respirer. Avec un peu de chance, elle ne lui a peut-être pas dit qu'elle m'a entraînée ici dans le seul but de le voir !

— Vous savez, poursuit-elle, à l'égard de M. Ankrah, je n'arrête pas de lui parler de ce restaurant depuis plusieurs mois. Je l'ai repéré un soir, alors que nous enterrions la vie de jeune fille d'une amie et j'y suis revenue une fois avec mon mari... En venant ici ce soir, je ne pensais pas que nous tomberions sur le client de Sarah et que ça la mettrait dans l'embarras... Bref. Je suis tout de même ravie de vous avoir rencontré ! Sarah m'a beaucoup parlé de vous... Au fait, êtes-vous un habitué de ce restaurant ?

Je lève les yeux au ciel. Ben, voyons. Comme si elle ne connaissait pas déjà la réponse. *Ah la la, quelle comédienne !*

— Je viens souvent ici, en effet, admet M. Ankrah.

— Alors, peut-être pourriez-vous nous recommander des plats ?

M. Ankrah semble réfléchir un court instant avant d'afficher un sourire étrange.

— Pourquoi ne pas vous joindre à moi, plutôt ?

J'arrête à nouveau de respirer. Non, il en est hors de question. Il faut que j'intervienne. Vite !

— Oh, non, surtout pas... Nous ne voudrions pas vous importuner... D'ailleurs, nous ne devrions pas rester longtemps...

— Ne sois pas mal élevée, réplique Claire, les sourcils froncés. M. Ankrah nous fait l'honneur de nous inviter à sa table. Ce n'est pas le genre d'invitation qui se refuse.

Un sourire radieux étire ses lèvres tandis qu'elle se tourne vers lui.

— Nous acceptons avec plaisir !

Puis, elle tire une chaise pour s'asseoir.

Nos plats viennent d'arriver et mon envie d'étrangler Claire va crescendo. Voilà ce qui arrive quand on fait confiance aux gens. On se fait trahir. C'est cela, je suis trahie ! Par ma meilleure amie, à qui j'ai eu le malheur de confier que j'étais attirée par Alexander Ankrah.

Depuis que nous sommes à sa table, Claire n'a pas arrêté de parler et de minauder car elle s'est mise en tête de lui raconter des anecdotes sur moi et s'arrange toujours pour glisser des petites phrases du genre « *Sarah, c'est une chic fille* », « *Sarah est si gentille* », « *Ah, Sarah, elle est canon, n'est-ce pas ?* ».

Malheureusement pour moi, mes tentatives pour la faire taire se soldent toutes par un échec.

— Arrête, Claire ! me suis-je écriée à un moment. M. Ankrah n'a certainement pas envie de savoir tout ça...

— Détrompez-vous ! a répondu ce dernier, tout aussi traître que Claire.

J'ai même l'impression que cette situation complètement ubuesque l'amuse follement. Claire raconte des trucs drôles sur moi et lui, il se marre ! Alors, bien sûr, elle continue. À bout d'idées, j'ai fini par essayer de lui pincer la cuisse sous la table.

Mais, elle s'est doutée de ce que je voulais faire et m'a donné une tape sur la main. Au final, c'est moi qui ai eu mal, car je me suis cogné la main contre la table. Grrr, je suis dans une colère terrible !

Pour me donner une certaine contenance, je porte souvent mon verre de vin aux lèvres. Oups ! D'ailleurs, je commence à avoir la tête qui tourne et il vaut mieux ne pas forcer sur l'alcool si je veux rester lucide.

Soudain, M. Ankrah éclate de rire. Bah oui, forcément. Claire vient de lui raconter la fois où Tata Lilly m'a surprise dans ma chambre, un paquet de préservatifs à la main.

— Tiens donc, Sarah, dit-il. Serait-ce une habitude chez vous, de vous balader avec des préservatifs ?

Là, c'est le pompon. Que le sol s'ouvre et m'engloutisse sur-le-champ. Alexander Ankrah pense que je suis une obsédée sexuelle ! Je ne pouvais pas tomber plus bas.

— Mais non ! je proteste vivement.

— Voyons, Sarah... Je vous taquine ! avoue-t-il en me faisant un clin d'œil.

Et voilà qu'il s'y met aussi. Je rebois une gorgée de vin, résolue à ne pas me laisser faire. Il faut que j'arrête ce massacre. Une idée, vite ! Ah oui, je sais ! Haha, je glousse par anticipation, car je sais que Claire va me détester.

Surpris par mon rire soudain, ils se retournent vers moi et, entre deux rires, je parviens à articuler.

— Dis-moi, Claire, te souviens-tu du jour où Nancy Chevalier a dit à tout le monde que tu étais une fausse blonde ?

Claire rougit légèrement et ses yeux se plissent.

— Alors, là, Sarah... commence-t-elle, tandis que ses yeux lancent des éclairs.

Mais, je ne la laisse pas poursuivre.

— Oui, je sais, tu vas me tuer. Mais, aucun risque que cela arrive... Je t'aurais tuée avant !

J'éclate de rire, bientôt suivie par M. Ankrah. Claire est vexée un court instant avant de se reprendre et d'afficher un sourire radieux.

— Je sais ce que tu essaies de faire, Sarah, mais je t'arrête tout de suite, ça ne fonctionne pas ! Tu peux dire tout ce que tu veux sur moi... Honnêtement, je n'en ai rien à faire !

Elle me jette un regard du style *je-n'ai-rien-à-perdre-dans-cette-histoire-moi* ! avant d'éclater de rire à son tour. Puis, elle reprend son bavardage

tandis que je me recroqueville sur ma chaise. On dirait bien que ma victoire a été de courte durée.

Bien sûr qu'elle s'en fout. Cette fille est complètement folle alors, qu'est-ce que ça peut bien lui faire que je raconte des anecdotes drôles sur elle ? Et puis, de nous deux, c'est moi qui en pince pour M. Ankrah ! Elle n'a vraiment rien à perdre.

Le serveur vient débarrasser la table.

— Vous avez fini, madame ? me demande-t-il, car j'ai à peine touché mon assiette.

— Oui. C'était très bon ! C'est juste que je n'avais pas très faim... (*On se demande pourquoi !*)

— Alors, M. Ankrah, fait Claire, pour quelle raison aimez-vous autant ce restaurant ?

— On y mange très bien, répond-il, amusé. Mais, la principale raison est que je n'habite pas très loin.

— Ah oui ?

— Je vis à deux pas d'ici.

— Eh bien, fait-elle, je me demande à quoi ressemble la maison du PDG d'une boîte de l'envergure de *Blue Hands* !

Je lui jette un regard assassin et elle éclate à nouveau de rire.

— Voyons, Sarah, tu n'es pas curieuse, toi ?

— Non, Claire, tout le monde n'est pas comme toi. (Je soupire.) Je vous prie de l'excuser, dis-je à l'égard de M. Ankrah, Claire peut parfois être... envahissante !

Il se contente de répondre par un sourire amusé. Bon sang... Il doit nous prendre pour des dingos. Au moment où le serveur revient avec la carte des desserts, le téléphone de Claire sonne et elle s'éclipse pour prendre l'appel.

— Vous passez une soirée horrible, n'est-ce pas ? s'enquiert M. Ankrah, en souriant.

— Ça se voit tant que ça ? Je suis horriblement confuse de vous importuner ainsi... Mais, quand Claire a une idée derrière la tête, difficile de la lui enlever !

— Et quelle est-elle, cette idée ?

Oups... *Eh bien, que vous et moi, nous sommes faits l'un pour l'autre ?* Non, évidemment, je ne peux pas lui répondre ça. Mais, son sourire amusé me fait craindre le pire. Il ne peut pas s'en douter, tout de même ? Non, impossible.

— Oh, elle était persuadée que j'avais envie de venir ici moi aussi et... Nous voilà à présent, en train de squatter votre table... Alors que vous auriez peut-être préféré dîner seul.

— Votre compagnie ne m'importune pas, si c'est ce que vous voulez savoir. Au contraire !

— C'est gentil... Mais, avec tout le bavardage de Claire...

— Mine de rien, son bavardage m'a permis de vous connaître un peu plus. Alors, pour ma part, je passe une soirée plutôt divertissante.

Claire revient, en affichant une mine contrite.

— Désolée, Sarah, je vais devoir y aller. Une urgence à la maison. Il faut que je rentre tout de suite !

— Oh... Eh bien... Allons-y alors.

— Mais non ! proteste-t-elle vivement. Enfin... Je veux dire, tu peux rester, toi... D'ailleurs, je ne vais pas pouvoir aller jusqu'à Asnières pour te déposer... Tu prendras un taxi après. Tu comprends, c'est assez urgent !

— Ne vous en faites pas, intervient M. Ankrah. Je raccompagnerai Sarah chez elle. Je commence à en avoir l'habitude maintenant. (Il me fait un clin d'œil).

— Oh, vous feriez cela ? dit Claire. Oh, *merci, merci, merci* !

Elle se penche pour lui faire un bisou sur la joue. Un bisou à Alexander Ankrah ? C'est officiel, cette fille est folle à lier ! M. Ankrah est surpris, mais ne se dérobe pas.

Je regarde Claire d'un air de « *on-ne-me-la-fait-pas-à-moi* » car je suis convaincue que tout ce cirque, c'est du bidon. Son urgence à la maison qui l'oblige à partir subitement ? Que du vent ! Une astuce pour me laisser seule avec M. Ankrah. Elle ne perd rien du tout à attendre. Oh, que non !

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, dit M. Ankrah en se levant.

Claire sort son chéquier pour aller régler la note.

— Ah non ! proteste-t-il. C'est moi qui invite.

— Il n'en est pas question ! dit-elle, un sourire malicieux aux lèvres.

Elle se dandine jusqu'au bar avant de revenir quelques instants plus tard. Étrangement, je ne la trouve plus si pressée que ça.

— Rentrez bien, dit M. Ankrah, et faites attention à vous.

Elle se penche pour m'embrasser.

— À toi de jouer, ma poule, me glisse-t-elle avant de se relever et de partir, non sans nous avoir adressé un dernier sourire radieux.

Oh oui. Elle peut être contente d'elle !

À présent, nous en sommes au dessert. Depuis le départ de Claire, Alexander et moi discutons comme de vieux amis. D'ailleurs, je n'ai pas le sentiment d'avoir en face de moi le PDG de *Blue Hands*, mais un homme charmant, tout simplement.

Même si j'en veux à Claire de m'avoir tendu ce piège, je dois reconnaître que sans elle, je ne passerais pas ce moment certes surréel, mais si agréable en compagnie d'Alexander.

— Je venais de créer *Blue Hands*, me raconte-t-il, et à l'époque, nous n'avions que trois galeries, celles d'Accra et de Londres. Les premières années ont été difficiles, mais après la troisième, j'ai vraiment commencé à tirer mon épingle du jeu. J'ai ouvert la première galerie de Paris et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Kelly...

— Kelly ?

— Mon ex-femme.

— Ah...

— Un an après, nous nous sommes mariés. Je travaillais d'arrache-pied pour démarcher des artistes et trouver des partenaires et je n'avais pratiquement pas le temps de profiter de nous. Notre mariage en a pâti et elle a fini par demander le divorce.

Son regard se perd au loin. Comment en sommes-nous venus à parler de son ex-femme ? Ah oui. Je lui ai demandé pourquoi il dînait seul et il a répondu qu'il était souvent seul.

— Vous... Vous n'avez pas de petite amie ?

— Non. Mon boulot est tellement prenant qu'il n'y a pas de place dans ma vie pour une femme. Ne me regardez pas ainsi ! Je ne suis pas le seul célibataire à cette table.

Puis, il a parlé de *Blue Hands* et de son ex-femme.

— Depuis combien de temps êtes-vous séparés ?

— Bientôt cinq ans. Lorsque le divorce a été prononcé, Kelly est restée à Londres et moi, je me suis installé à Paris.

— Et, n'avez-vous jamais pensé à vous remarier ?

Un sourire triste étire ses lèvres et il ne répond pas tout de suite.

— Je vais peut-être vous choquer, mais... Je ne crois pas vraiment au mariage. Enfin, le mariage avec tout le tralala, la cérémonie à l'église ou devant le maire, la fête pour célébrer tout ça... Après tout, le plus important, n'est-ce pas de s'aimer, tout simplement ?

Ce n'est pas possible, il lit dans mes pensées ! Ou alors, je fais l'objet d'une terrible machination, et quelque part dans ce restaurant, un écran invisible déroule le script qu'il doit lire, tel un journaliste télé. *Nous y revoilà, complètement foldingue, la Sarah !*

C'est vrai, c'est extraordinaire, tout de même. Il vient de dire exactement ce que je pense du mariage ! Peut-être devrais-je prendre les paroles de Vanny au sérieux. Alexander serait-il *vraiment* mon prince charmant ?

— Et vous, pourquoi êtes-vous toujours célibataire ?

Zut. À mon tour de vider mon sac. Je raconte l'épisode d'Éric, sans le côté larmoyant, puis je reste évasive sur les deux dernières années.

— Disons que je n'ai pas encore trouvé chaussure à mon pied, comme on dit, je conclus, en vidant mon verre de vin.

Je tends la main pour me resservir, mais il me retient.

— Vous devriez arrêter. Je crois que vous avez suffisamment bu pour ce soir.

Je laisse retomber ma main, en affichant une moue déçue.

— Et puis, je sais de quoi vous être capable quand vous avez trop bu ! poursuit-il, l'air moqueur.

— Quoi ? Allez, dites-le ! De quoi suis-je capable quand j'ai trop bu ?

— De vendre des préservatifs à un inconnu dans la rue. (Il sourit largement). Et lui faire une proposition indécente !

— Eh ! Je ne vous ai pas fait de proposition indécente, ce soir-là !

— Oh, que si.

— Mais non !

Je fais mine de lui jeter ma serviette à la figure et nous éclatons de rire. Dehors, une pluie fine arrose la rue et les passants s'abritent sous des parapluies. Nos regards se croisent et – c'est plus fort que moi – une vague de désir inonde mon corps.

Mince. Si j'avais suffisamment d'audace, je lui réitérerais volontiers ma proposition indécente. Mais, j'ai trop la trouille de me prendre un nouveau rôle. Et ni l'alcool ni mon infime audace ne suffisent à la surmonter.

— Il est peut-être temps d'y aller...

— Bien sûr. Vous devez être épuisée... Je reviens.

Il se rend au bar pour régler la note avant de revenir, en levant les bras en signe d'impuissance.

— Votre amie, Claire... Elle a tout payé !

— Quoi ?

Cette fille est complètement folle. Ça doit coûter une blinde trois repas dans ce restaurant !

— Je vous remettrai un chèque pour elle, décide Alexander d'un ton sans réplique.

Puis, il sort son téléphone de sa poche pour passer un coup de fil.

— Bruno, pourriez-vous venir, s'il vous plaît ? J'ai besoin d'un parapluie.

Durant le trajet vers mon appartement, nous discutons à bâtons rompus. Alexander se livre de plus en plus et je n'arrive pas à croire qu'il y a encore quelques heures, nous étions presque des inconnus l'un pour l'autre. À présent, il en connaît un rayon sur moi, ma bande d'amies, les cocktails que j'aime, et le fait que je m'entête à boire alors que je tiens très peu l'alcool ! Tout ça et bien d'autres choses encore...

Et pour ma part, j'en ai appris énormément sur lui. Comme ce qu'il aime faire quand il rentre chez lui, le soir – il écoute parfois Mozart, mais lui préfère Sting et le *highlife* ghanéen ! – et le fait qu'il n'aime pas afficher de photos de lui dans les journaux, car ça lui rappelle des mauvais souvenirs.

Quatre ans plus tôt, des bandits ont tenté de le kidnapper dans le but de réclamer une forte rançon. *Blue Hands* était alors en plein essor et son succès faisait des envieux. Un reportage sur lui, en tant que figure montante de la scène artistique, avait été diffusé avec quelques détails sur sa vie privée, ce qui avait facilité la tâche des ravisseurs.

Heureusement, l'enlèvement avait pu être évité grâce au dispositif de sécurité qui l'entourait. À la suite de cet épisode, Alexander a fait étouffer l'affaire et ses rapports avec les médias en ont été fortement affectés. Je comprends maintenant pourquoi il donne si peu d'interviews et refuse systématiquement de se faire photographier.

— Pourtant, vous n'avez pas d'agents de sécurité avec vous.

Il affiche un sourire qui semble vouloir dire « *oh-ne-vous-fiez-pas-aux-apparences* » et mes yeux s'arrondissent aussitôt.

— Ne me dites pas que... Mais, où sont-ils ? Je n'en ai vu aucun !

— Ils sont très discrets, répond-il, un sourire énigmatique aux lèvres.

Il va falloir que j'ouvre les yeux. *Bien sûr qu'il a des agents de sécurité*, fanfaronne ma conscience. *Qu'est-ce que tu peux être cruche, parfois !* J'ai très envie de lever les yeux au ciel, mais je m'en abstiens.

Ou alors, Bruno... Peut-être qu'il porte une arme et qu'il cache un talkie-walkie dans son blouson ? Le rire moqueur de ma conscience me tire de ma rêverie. À présent, Alexander me parle de sa mère, qui souffre d'un diabète sévère et fait souvent des crises.

— Je me fais beaucoup de soucis pour elle... Alors, dès qu'on m'appelle, j'abandonne tout pour me rendre à son chevet. Vous savez, sans elle, sans son support et sa confiance, je ne serais pas là où j'en suis aujourd'hui.

— J'espère sincèrement qu'elle va aller mieux.

— (Il sourit tristement). Je l'espère aussi.

Nous gardons le silence un long moment.

— Nous sommes arrivés, dis-je lorsque Bruno se gare en bas de mon immeuble.

Il pleut beaucoup plus fort et la rue est quasiment déserte. Alexander plonge ses yeux dans les miens et, soudain, il tend le bras pour serrer ma main dans la sienne. Je viens de bloquer ma respiration. Puis, avant que je ne digère ce qui vient de se passer, il relâche ma main. Je recommence à respirer.

Alexander m'a pris la main... *Alexander m'a pris la main !* Ça ne peut pas ne rien signifier, tout de même. On ne prend pas la main de quelqu'un comme ça... Et si... ? Une onde d'audace irradie en moi. Serait-il attiré par moi ? Peut-être bien.

En l'espace d'une soirée, nous en avons tellement appris l'un sur l'autre. Alors, oui, il n'est pas impossible qu'il soit un peu attiré par moi. Un tout petit peu. Alors, pourquoi ne le dit-il pas ?

Réfléchis un peu, idiot. Peut-être parce qu'il est un PDG richissime et moi... Juste la freelance en charge des relations presse de son entreprise.

Et alors ? J'ai tout de même envie d'en avoir le cœur net. Ce serait idiot de s'arrêter là. Je ne peux pas le laisser partir alors qu'il suffirait d'une phrase. Non, pas cette fois encore. Hors de question de le laisser filer sans avoir au moins essayé !

— Je... Ça vous dirait de monter ? Enfin, si vous préférez repartir...

Il me regarde un moment sans rien dire puis il finit par sourire.

— Je serais ravi de monter, Sarah.

Bond de cœur dans la poitrine et pénible déglutition. Pourtant, j'affiche un large sourire de façade et je cache mon trouble sous un faux air enjoué.

— Eh bien, allons-y ! J'habite au quatrième étage. Mais, je vous rassure, il y a un ascenseur !

Il sort en premier et m'invite à m'abriter sous son parapluie. Nous avons à peine parcouru quelques mètres lorsque je m'élance hors du parapluie pour tourbillonner sous la pluie.

— *I'm singing in the rain, just singing in the rain !* je fredonne en faisant des pirouettes.

Quelle belle soirée ! Je suis si heureuse d'avoir passé ce moment extraordinaire avec lui. Et contre toute attente, voilà qu'il est encore là et qu'il a accepté mon invitation à monter. Si ça, ce n'est pas avoir un bon karma, alors, je ne sais pas ce que c'est !

— Vous êtes folle, Sarah ! s'écrie-t-il, sidéré. Allez, venez ! Vous allez attraper froid !

Je glousse en me retournant vers lui et il rigole à son tour. À présent, sur le perron de l'immeuble, je le regarde avancer vers moi.

— Vous devriez essayer. Un peu de pluie sur le visage, ça ne fait pas de mal. Au contraire !

Nous pénétrons dans l'immeuble et, pendant que nous attendons l'ascenseur, il dévêt son manteau pour le poser sur mes épaules.

— Prenez ça, vous êtes trempée jusqu'aux os !

Il a raison. Cette petite folie sous la pluie m'a rendue très heureuse, mais aussi transie de froid. Dans l'ascenseur, je frissonne mais m'efforce d'empêcher mes dents de claquer lorsque je lève la tête vers lui. Nos regards se croisent. Une lueur chaude brille dans ses yeux et je suis plus que troublée.

Il tend la main pour écarter une mèche crépue, échappée de mon puff, et qui pend sur mon front. Bon sang... Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi. Si je m'écoutais, je franchirais l'espace qui nous sépare et collerais mes lèvres sur les siennes. Son regard est intense, électrique. Brûlant. De désir ?

Soudain, il se rapproche de moi et nos deux visages se frôlent. Son souffle chaud exacerbe mes sens et lorsqu'il pose ses lèvres sur les miennes, je ferme les yeux pour savourer cet instant inespéré, mais tant attendu, tant rêvé.

Ses lèvres, d'abord douces, se font très vite impérieuses et ses mains caressent ma nuque, mon cou. Je me hasarde à laisser mes mains parcourir son dos. *Alexander...* Enfin ! À présent, nous nous embrassons passionnément et ses caresses se font plus osées.

Ses mains effleurent mes hanches, mes cuisses, remontent vers mon visage, puis redescendent vers ma poitrine. Je laisse également les miennes se promener sur son torse musclé. Quel moment divin, intense. J'ai envie de plus ! *Oh Alexand...*

Le bip de l'ascenseur nous ramène à la réalité et nous sursautons, comme pris en flagrant délit de... bêtise. Il semble complètement désorienté et nous nous regardons. La magie est brisée. En silence, il se détache de moi et, lorsque nous sortons de l'ascenseur, je sais déjà qu'il n'est plus question qu'il reste.

Il se passe la main dans les cheveux, d'un mouvement... rageur ?

— Sarah, murmure-t-il... Je dois partir. Écoutez...

Oh non... Je ne veux pas entendre ça. *Écoutez, oubliez ce qui vient de se passer. C'était une erreur, je regrette.* Je pense savoir ce qu'il va me dire et je n'ai pas envie de l'entendre.

— Ne dites rien.

Je ferme les yeux et j'ai envie de me taper le front avec rage. *Idiote... Quelle idiote !* Il récupère son manteau. *Dis quelque chose, Sarah ! Ne le laisse pas voir à quel point tu es malheureuse, désespérée, pitoyable, furieuse contre toi-même !*

— Finalement, elle n'était pas si horrible, cette soirée, parviens-je à dire, en levant les yeux vers lui, tout en affichant un sourire de façade.

— Non, pas le moins du monde ! Je... Je suis désolé, Sarah, ajoute-t-il, après un court silence, accompagnant sa phrase d'une petite grimace.

— Ne le soyez pas. C'était un moment d'égarement, n'est-ce pas ?

— Ça m'en a tout l'air, confirme-t-il, en souriant, l'air gêné. Allez... Il faut que j'y aille. Passez une bonne nuit !

L'instant d'après, les portes de l'ascenseur se referment sur lui et notre baiser n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. Je referme la porte de mon appartement derrière moi, avant de me laisser glisser sur le sol, tandis que de grosses larmes de dépit roulent sur mes joues froides.

Le lendemain, une sonnerie me tire de mon sommeil brumeux tandis que le soleil inonde ma chambre à travers le voilage. J'attrape mon téléphone, mais il n'y a pas d'appel entrant et je n'ai pas activé mon réveil. C'était quoi ce bruit, alors ?

J'enfouis mon visage dans l'oreiller, prête à prolonger mon sommeil lorsque la sonnerie se fait à nouveau entendre.

Zut ! Quelqu'un sonne à la porte.

— Claire ? Qu'est-ce que tu fous là ? Il fait à peine jour !

Un bouquet de roses dans les mains, elle me bouscule pour pénétrer dans l'appartement.

— Non, il ne fait pas à peine jour, ma poule ! Il est presque onze heures. Ne me dis pas que tu dormais encore ? Alors, raconte ! Il t'a emmenée chez lui ? Vous avez passé la nuit à faire des folies et il ne t'a ramenée qu'au petit matin ?

Je lève les yeux au ciel avant de refermer la porte.

— Tu ferais mieux de la mettre en veilleuse parce qu'après ce que tu as fait hier, je n'ai pas des pensées très charitables à ton égard !

— Oui, je sais. Tu veux me tuer ! Mais, tu le feras dans quelques mois, quand j'aurai accouché ! Pour l'instant, raconte-moi tout !

— Oh, non ! je proteste. Autant battre le fer quand il est chaud !

Je m'élançe vers elle et elle a à peine le temps de poser le bouquet sur la table avant de se faufiler derrière le canapé.

— Pardon, Sarah ! s'écrie-t-elle, en refrénant un rire amusé. Mais... C'était pour ton bien ! Je ne pouvais pas rester là sans rien faire...

Pendant qu'elle parle, elle marche à reculons vers le couloir, tandis que j'avance vers elle, l'air menaçant.

— Ah oui ? Eh bien, tu aurais dû t'abstenir !

Je m'élançe vers elle, alors qu'elle se trouve dans ma chambre, et me mets à la chatouiller. Morte de rire, elle me supplie de l'épargner.

— Haha ! Arrête, Sarah ! S'il te plaît... Eh... *Arrête !* Je n'en peux plus !

Nous nous effondrons sur le lit, secouées par un rire incontrôlable.

— Tu es vraiment tarée ! fait-elle entre deux rires.

— Moins que toi ! Tu devrais détenir la palme d'or de la folie ! Oh, je sais... Désormais, je t'appellerai *Miss Zinzin*. Ah oui, chouette le surnom !

— Si tu fais ça, je jure de te traîner à nouveau dans ce restaurant, et cette fois-ci, je raconterai à Alexander la fois où, au lycée, tu as oublié de mettre ta petite cul...

— Claire !

Je commence à lui donner de petits coups d'oreiller et elle lève les bras pour les éviter.

— Bon... OK... Je capitule ! finit-elle par lâcher.

— Jure de ne plus jamais te mêler de mon histoire avec Alexander !

— Je le jure ! Ça et tout ce que tu voudras ! *Je le juurrrreeeee !*

J'arrête mon expédition punitive et je laisse retomber mes bras sur le lit avant de soupirer bruyamment. D'épuisement, mais aussi de dépit.

— Enfin... Il n'y a pas vraiment d'histoire entre nous, en fait.

— Comment ça ? Allez, arrête de faire ta mystérieuse et raconte-moi tout !

Je lui relate la fin de la soirée et je crois qu'elle va mourir d'excitation quand vient l'épisode du baiser dans l'ascenseur.

— Attends ! lui dis-je. La fin est moins drôle... Nous sommes arrivés à mon étage et... La magie s'est rompue. Il s'est excusé et est reparti aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance, ça ! Ce qui importe, c'est qu'il t'ait embrassée ! Tu as gagné, ma poule !

Je la dévisage avec consternation. Euh, je ne vois pas vraiment pourquoi je devrais me réjouir. Et puis, minute. Qu'est-ce que j'ai gagné ?

Je l'interroge du regard.

— Bah oui ! Tu te demandais si tu lui plaisais ? Eh bien, maintenant, tu le sais !

— Claire, c'était juste un baiser. Ça ne voulait peut-être rien dire pour lui.

— Oh, vas-tu arrêter d'être pessimiste ? Je suis persuadée qu'il en pince pour toi ! Je dirais même que ça crève les yeux ! Hier soir, au restaurant, il te mangeait littéralement du regard et s'est délecté de tout ce que j'ai raconté sur toi.

— Hmm...

— Allez, n'abandonne pas avant d'avoir essayé. Tu dois en avoir le cœur net. Tu ne dois pas laisser les choses se tasser ! Ce baiser a ouvert une porte, il faut que tu la pousses et que tu...

— Tu n'en fais pas un peu trop là ?

— Euh... Si.

Nous éclatons de rire.

— Alors ? me demande-t-elle, le regard malicieux.

— Alors, quoi ?

— Il embrasse bien ?

Je pouffe de rire avant de lui asséner un nouveau coup d'oreiller, tandis qu'intérieurement, je me remémore le baiser, comme des milliers de fois cette nuit. Oh, que oui, Alexander embrasse divinement bien !

Deux jours plus tard

Je suis de très bonne humeur ce matin. Je ne sais pas comment je dois me comporter quand je verrai Alexander, mais je m'en fous. J'improviserai !

Ce week-end, je n'ai pas arrêté de repenser à notre baiser et à notre longue conversation. Quel homme surprenant et... adorable. Mon attirance pour lui n'en est que plus forte.

Claire a raison. Il faut que je m'accroche ! Si ça se trouve, nous n'en sommes qu'au début d'une longue et passionnante histoire d'amour et...

— Bonjour Sarah !

Je patiente devant l'ascenseur lorsqu'une voix m'interpelle.

— Bonjour M. Laval !

Nous pénétrons ensemble dans l'habitable et les portes se referment.

— Alain m'a appelé vendredi, dit-il. Les travaux dans la galerie N°1 devraient être terminés d'ici deux semaines.

— Oh, c'est une excellente nouvelle !

— Comme vous dites. Je devrai m'y rendre, avec Thomas, pour faire un état des lieux. Vous pourrez vous joindre à nous, si vous le souhaitez.

— Avec plaisir ! (Nous arrivons au quatrième étage.) Très bonne journée, M. Laval.

Je passe la matinée à concevoir le plan de presse pour les soirées à thème puis, peu avant dix heures, mon téléphone sonne.

— Bonjour Sarah ! dit Delphine. Vous avez rendez-vous avec Thomas ce matin, je crois ?

— Oui, je ne vais d'ailleurs pas tarder à me rendre en salle de réunion.

— Ce ne sera pas nécessaire. Il vient d'appeler. Il a chopé une vilaine grippe et sera arrêté toute la semaine !

— Oh... Eh bien, merci de m'avoir prévenue.

Bon, ce n'est pas plus mal, car je n'avais pas tellement envie de dévoiler mes projets sur la campagne médiatique à Thomas. Son arrêt maladie tombe même à point nommé et je vais pouvoir avancer rapidement, sans me brider.

À l'heure du déjeuner, je commande un plateau-repas et, en allant le récupérer à l'accueil, je tombe sur Alexander qui est en pleine discussion avec le directeur artistique dans le hall. Ils plaisantent visiblement et une fois mon repas récupéré, j'ai envie d'aller dire bonjour. *Allez, du courage, Sarah !*

Mais, dès qu'il m'aperçoit, son sourire se fige instantanément. On dirait même qu'il n'est pas très content de me voir. Presque aussitôt, un sourire,

plus poli que ravi, étire ses lèvres. Nous échangeons des salutations et le directeur artistique s'éclipse pour un déjeuner à l'extérieur.

— Avez-vous passé un bon week-end ? je demande, comme nous cheminons vers l'ascenseur.

— Pas trop mal, marmonne-t-il, l'air grincheux.

Silence pesant. Mince, il pourrait me retourner la question ! Je me trouve tout d'un coup pitoyable. Moi, enjouée et heureuse de le revoir, et lui, froid, distant, presque gêné de se retrouver en ma présence.

Voilà ce qui arrive lorsqu'on pousse une porte qui aurait dû rester fermée. Voilà ce qui arrive quand on se fait tout un cinéma après un petit baiser de rien du tout alors qu'en réalité...

Bip, fait l'ascenseur en arrivant au quatrième étage et je n'ose pas le regarder. Quelle honte, quelle déception ! Mes rêves d'une histoire avec lui viennent de voler en éclats en l'espace d'une minute.

— Bonne journée, dis-je en me hâtant hors de l'ascenseur.

Au fond de moi, j'espère qu'il va me retenir. Qu'il va courir à ma suite et me retenir par le bras en disant : *Sarah, ma chère Sarah* ! Puis, il va m'embrasser et mon monde va à nouveau s'éclaircir.

Le soleil va revenir dans mon ciel, les oiseaux vont chanter la plus mélodieuse des symphonies tout en nous transportant dans les airs grâce à leurs ailes magiques.

Mais, j'arrive déjà à mon bureau et il ne s'est rien passé de tout ça.

Adorable, Alexander ? Euh, je crois que ce qualificatif n'a plus lieu d'être, à présent. Car l'Alexander qui était dans l'ascenseur, tout à l'heure, n'avait rien d'adorable.

De retour à mon bureau, je suis si déçue, si malheureuse que j'en ai l'appétit coupé. Mon repas – un menu japonais, dont je raffole en temps normal – ne me fait pas envie et j'en mange à peine la moitié.

J'ai le cœur en miettes et les larmes menacent de jaillir de mes yeux. Sérieusement, à quoi pensais-je ? Que c'était parti pour une histoire d'amour passionnée entre le PDG de *Blue Hands* et moi ?

Quelle idiote ! Ça va devenir intenable, maintenant ! J'aurais dû continuer à le désirer en secret et... Et quoi ? Jusqu'à quand aurais-je pu continuer ainsi ?

J'ouvre grand les yeux pour faire reculer mes larmes. Ouste, du balai ! Si j'ouvre les vannes maintenant, je ne serai plus bonne à rien. Or, j'ai

énormément de boulot. *Au travail, Sarah ! Il n'y a que ça de vrai.*

Bon, je n'ai pas non plus besoin que ma conscience s'y mette, elle aussi. Quoique, encore heureux qu'elle ne me sorte pas l'artillerie lourde des leçons de morale, du style *je-t'avais-bien-prévenue !*

Vers quinze heures, je reçois un mail d'Alexander.

Objet : Discussion urgente

Sarah,

Je souhaite discuter avec vous d'un sujet important. Je serai en rendez-vous toute l'après-midi, mais je vous propose une réunion à 19h, à mon bureau. Votre présence n'est pas facultative.

Je reste interdite face à ce mail impersonnel et... froid. De quoi peut-il bien vouloir me parler ? De vendredi soir ? D'un des projets sur lesquels je travaille ? Oh non... Et s'il avait décidé de mettre fin à notre collaboration ?

Zut... Pourquoi a-t-il fallu que je m'entiche de cet homme et qu'en plus, je l'aie invité à monter chez moi ? Et pourquoi n'ai-je pas résisté à l'envie de l'embrasser ? Si je perds le contrat avec *Blue Hands* pour cela, ça me servira de leçon ! Ne jamais mêler travail et vie privée, c'est bien connu pourtant !

Je passe le reste de l'après-midi dans un état de tension extrême, regardant l'horloge de l'ordinateur toutes les dix minutes, impatiente que l'heure de la réunion arrive et que je sois enfin fixée sur mon sort.

Puis, à dix-neuf heures pétantes, je frappe deux coups secs à la porte de son bureau.

— Entrez !

Je suis surprise de ne pas le trouver assis dans son fauteuil. Il se tient debout, près du coin salon, un verre à la main, et m'invite à prendre place dans un canapé.

— Puis-je vous offrir à boire ? propose-t-il, l'air indéchiffrable

— Un verre d'eau, s'il vous plaît.

Bientôt, il me tend un verre et s'assied en face de moi. Nos regards se croisent et la tension est palpable. Puis, sans que je m'y attende, un sourire triste déride passablement ses traits.

— Je crois que je vous dois des excuses, Sarah.

— Vous vous êtes déjà excusé, vendredi soir. Ce n'est pas la peine de revenir dessus... dis-je, en évitant son regard. C'était complètement stupide de ma part de vous avoir invité à monter et...

— Ne dites pas cela, Sarah. J'espère que vous ne le pensez pas et... Je ne souhaitais pas m'excuser pour vous avoir embrassée. Je vous présente des excuses pour m'être enfui comme un voleur. Et aussi pour vous avoir ignorée tout à l'heure. Je n'ai vraiment pas été correct.

Une multitude de questions se bousculent dans ma tête, mais aucun son ne parvient à sortir de ma gorge. J'avale une longue gorgée d'eau.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous me plaisez, Sarah. Depuis le premier jour où je vous ai vue, devant le restaurant.

J'ai l'impression que mon cœur effectue un triple saut suivi d'un salto arrière dans ma poitrine. Ai-je bien entendu ? Vient-il de dire que je lui plais ?

— Mais... Je ne suis pas prêt pour... Une relation.

Ma joie redescend aussitôt et mon cœur reprend docilement sa place.

— Je suis un homme très occupé. Je voyage tout le temps, j'ai des horaires de malade... J'ai une vie assez compliquée. Bref... Après ce baiser, j'ai préféré partir, car je pense que vous méritez d'être heureuse.

Il me fait un autre sourire triste, mais je n'ai aucune envie de rigoler, là. Il porte son verre à ses lèvres, en même temps que moi et je vide le mien d'un trait.

— Vous êtes une jeune femme belle, intelligente, drôle. Mais... Je ne suis pas celui qui peut vous rendre heureuse.

Je garde le silence, déçue, malheureuse. Puis, soudain, la tristesse fait place à la colère.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

Ma voix est plus aiguë que je ne l'aurais voulu. Nos regards se croisent une nouvelle fois. Il semble fatigué, à bout, en proie à une lutte intérieure. Nous nous regardons, en silence, et ses yeux me brûlent. Je suis partagée entre la joie de savoir que je lui plais et la colère de le voir souhaiter mettre un terme à notre histoire.

Une histoire qui n'a même pas encore commencé. Couic. Comme tuer le poussin dans l'œuf... Bon, la métaphore n'est pas très jolie, mais elle reflète assez bien ma pensée. Il ne peut pas empêcher notre histoire de commencer ! Non, il n'a pas le droit de faire ça.

— Oui, comment pouvez-vous affirmer que vous ne pouvez pas me rendre heureuse ? Je... Je ne suis pas d'accord ! je m'écrie en posant bruyamment mon verre.

Je me lève et commence à arpenter la pièce, envahie par une multitude d'émotions. La colère, la tristesse, la joie, l'amour, le désir. Un cocktail explosif, quoi !

— Non, je ne suis pas d'accord, je répète, en le fixant du regard. Vous ne pouvez pas décider comme ça, tout seul ! Il ne s'agit pas d'un contrat d'affaires, là. Il s'agit de...

D'amour ? Non, inutile de lui faire peur. Je m'approche de lui.

— De désir, de passion... (Je m'approche encore plus.) Une rencontre... Deux personnes qui apprennent à se connaître. On s'en fout de la suite de l'histoire. *Je m'en fous de la suite de l'histoire !* Est-ce que vous allez me rendre heureuse ? Pfff, quelle importance ! Ce qui importe, c'est l'instant présent. Ce dont on a envie. Et là... Tout de suite... Ce dont j'ai envie, c'est...

J'ai juste le temps de lire de la surprise dans ses yeux avant de poser mes lèvres sur les siennes. Ouf, il ne s'enfuit pas en courant, c'est déjà ça. Notre baiser est tendre, voluptueux, passionné, fougueux. Puis, je m'écarte de lui, à bout de souffle.

J'ai un petit rire nerveux, à l'idée qu'il doit me trouver complètement folle et qu'il va certainement me foutre hors de son bureau. Mais, je m'en fiche. Ce deuxième baiser en valait tellement la peine !

Mais, je crois bien qu'il aime mon brin de folie car il n'est pas furieux. Non, au contraire. Il sourit même largement et me dévisage d'un air mystérieux avant de déclarer :

— Et si nous reprenions là où nous nous sommes arrêtés vendredi ?

16

Lorsque nous arrivons à mon appartement, Alexander affiche un air amusé à la vue des cartons empilés dans l'entrée.

— Ne faites pas attention au désordre ! dis-je. Je viens tout juste d'emménager...

— Ah oui ?

— J'habitais à Paris, avant. Dans le 9^e. Mais, c'était devenu trop petit.

— Ici, ce n'est pas bien grand, non plus !

— Oh, quand on quitte trente mètres carrés pour pratiquement deux fois plus, ça fait grand !

— Vu sous cet angle...

Je pose mes affaires sur le meuble de l'entrée et je l'invite à faire comme chez lui. Il enlève son manteau.

— Que puis-je vous servir à boire ?

— N'importe quel apéritif fera l'affaire.

Je l'entraîne vers la cuisine américaine où il prend place sur un tabouret haut.

— C'est vous qui avez fait la décoration ? demande-t-il en regardant autour de lui.

— Oui... Enfin, pas toute seule. Mes amies m'ont aidée.

— J'aime beaucoup, apprécie-t-il tandis que je lui verse un doigt de vodka. Ça ira, merci.

Je me sers aussi un verre avant de m'installer en face de lui.

— Vous avez faim ? demande-t-il soudain.

— Oui, très. Je dois avoir une pizza dans le frigo. Je la ferai chauffer tout à l'heure... À moins que... Vous... Vous voulez rester dîner ? Je pourrais cuisiner quelque chose...

— Oh, ne changez pas vos plans pour moi.

— Mais non ! Ça ne me dérange pas...

— On pourrait aussi se faire livrer un plat.

— Dites tout de suite que vous avez peur... Je sais très bien cuisiner, Alexander, je n'ai pas l'intention de vous...

Oups. Je réalise que je viens de l'appeler par son prénom. Bon sang... N'est-ce pas un peu prématuré ? Et s'il le prenait mal ?

— Je suis désolée... Je voulais dire, M. Ankrah...

Je ne sais plus où me mettre. Mais, il ne semble pas énervé. Au contraire, un sourire amusé flotte sur ses lèvres.

— *No worries*, Sarah, dit-il. Nous sommes dans un contexte un peu plus... personnel. Alors, laissons de côté « *M. Ankrah* » ce soir, voulez-vous ?

— D'accord...

Nos regards se croisent. Une lueur chaude brille dans ses yeux et je suis plus que troublée. Je n'ai aucune idée de la suite des événements. Ou plutôt, j'en ai une vague idée et il vaut mieux que je n'y pense pas, car je serais excitée comme une puce.

Je bois une gorgée de vodka pour me donner une contenance.

— Alors, que faisons-nous ? s'enquiert-il. Plateau-repas ou repas maison ?

Je réfléchis rapidement. Qu'est-ce que j'ai dans le frigo ? Des cuisses de poulet, des escalopes, des légumes... Puis, je visualise mes placards. Hmm, je crois que j'ai de quoi faire un plat de tagliatelles accompagné d'escalopes.

— Repas maison ! je tranche en souriant.

Il me regarde sortir la viande et les légumes du frigo.

— Je peux vous aider ? demande-t-il, en se levant.

— Euh, non. Vous n'y pensez pas ! Vous êtes mon invité, alors, non. Vous ne touchez à rien ! je m'écrie comme il fait mine de vouloir saisir des tomates sur le plan de travail.

— Comme vous voudrez ! dit-il en levant les mains, en signe de capitulation. Pourtant, je vous assure que je sais découper des légumes. Vous devriez me tester comme commis. Je suis à peu près sûr de vous en boucher un coin.

M'en boucher un coin ? Vraiment ? Amusée, j'accepte de jouer.

— Eh bien, puisque vous insistez... Nous allons voir de quoi vous êtes capable dans une cuisine.

— Que de préjugés ! Ce n'est pas parce qu'on est PDG qu'on ne sait pas faire la cuisine !

— Ouais... C'est ce qu'on dit... J'attends de voir pour y croire !

Il enlève sa cravate, retrousse ses manches et se lave les mains. Je n'en crois pas mes yeux. Alexander Ankrah se tient debout dans ma cuisine et découpe des rondelles de tomates et d'oignons. Claire va s'évanouir d'excitation quand je lui raconterai cela !

Pendant qu'il est concentré sur sa tâche, je réalise qu'il pourrait se salir. Alors, je décroche un tablier et le lui tends. Il me regarde un court instant.

— Attachez-le-moi, demande-t-il, avant de reprendre sa besogne.

Interdite, je passe derrière lui pour lui passer le tablier autour du cou, puis le nouer à sa taille. En faisant cela, mes mains frôlent son corps et un frisson me parcourt. *Bon sang, calmos, Sarah. La soirée ne fait que commencer !*

À présent, les légumes sont découpés et les pâtes frémissent dans une casserole d'eau. Avant de passer à la sauce, je décide de me changer.

— Je vous ressers un verre ? je demande, avant de quitter le salon.

— Volontiers.

— Je vous laisse un instant, dis-je ensuite. Cette tenue n'est pas très confortable pour cuisiner...

Puis, je m'engouffre dans le couloir qui mène à la chambre. En me glissant dans un jean, j'ai encore du mal à croire qu'il est chez moi, dans ma cuisine, et que nous cuisinons ensemble. Même dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas envisagé cela !

J'enfile un haut léger avant de le rejoindre.

— J'ai le droit de faire une suggestion ? dit-il alors que je m'attelle à la cuisson de la sauce.

— Allez-y.

— Je pourrais m'occuper de la viande, en parallèle. Enfin... Je dis surtout ça pour vous. Vous mourriez de faim, non ?

Je rigole gentiment.

— Dites plutôt que vous aussi, vous avez faim. Bon... Vous vous êtes bien débrouillé pour les légumes, alors... Je veux bien vous confier la viande. J'espère que je ne m'en mordrai pas les doigts !

— Aucun risque !

Il sort les escalopes de leur emballage et les dispose dans une poêle, avec un soupçon d'huile d'olive.

— Pourriez-vous me passer du basilic ? demande-t-il.

— Bien sûr.

J'ouvre un placard, puis un autre, et ensuite les tiroirs. Zut, je n'arrive pas à remettre la main sur mes herbes aromatiques. Il me regarde fouiller les placards avec une moue amusée.

— Si vous n'en avez pas, ce n'est pas grave. Je ferai sans.

— Mais si, j'en ai ! Je n'arrive juste plus à me rappeler où j'ai mis le flacon.

À moins qu'il ne soit resté dans les cartons ? Pourtant, j'ai cuisiné le week-end dernier et je suis sûre de m'en être servi. Enfin, à peu près sûre. Mince, ça la fout mal, quand même. Alexander habite sûrement une demeure sublime, avec une cuisine immense où il doit y avoir tout le nécessaire et même du superflu ; il doit même avoir une gouvernante, des cuisiniers, un majordome...

Et moi, je ne suis pas foutue de retrouver un pauvre flacon de basilic. Je ne vais tout de même pas aller en demander à ma voisine de palier que je connais à peine ?

À ma grande surprise, il se joint à moi dans ma quête.

— Je crois que j'ai trouvé ! s'écrie-t-il bientôt en indiquant des flacons d'herbes cachés par un bac sur le plan de travail.

Ouf, je préfère ça ! Il met les escalopes à cuire pendant que je poursuis la cuisson de la sauce. Une demi-heure plus tard, nous sommes attablés et dînons avec appétit. Il n'a pas laissé cramer les escalopes et les a même plutôt bien assaisonnées. J'avoue que je suis bluffée.

Qui aurait cru qu'il savait aussi cuisiner ? *Comme quoi, les apparences sont souvent trompeuses !* chantonne ma conscience. Après le dîner, nous bavardons dans le canapé, un verre de vin à la main.

Il se lève soudain, intrigué par ma collection de souvenirs de voyages, exposée sur une étagère.

— Ah, vous êtes allée à Barcelone ! fait-il remarquer en soulevant un petit tableau représentant un paysage de la célèbre ville catalane.

— Oui, avec mes amies. Nous venions d'obtenir notre baccalauréat et nos parents nous ont offert quelques jours de détente avant notre nouvelle vie d'étudiantes.

— J'adore Barcelone ! Il y règne une atmosphère particulièrement relaxante.

Je me demande combien de fois il y est allé et s'il y était en charmante compagnie, mais ce n'est pas le moment de poser ce genre de questions. Il

me dévisage avec intensité et j'avale une rasade de vin. Mince, j'ai déjà la tête qui tourne. Assez d'alcool pour ce soir.

Il revient s'asseoir.

— Sarah ?

Je lève les yeux vers lui.

— Merci, dit-il.

— Pourquoi ?

— D'avoir insisté... J'ai passé une très belle soirée en votre compagnie.

— C'est réciproque. Il faudra qu'on remette ça !

Zut, je n'ai pas réfléchi avant de parler... C'est ce qui arrive quand on a trop bu ! Allez vite, il faut que je rattrape le coup.

— Je voulais dire...

Il ne dit rien et pose son verre sur la table basse, avant de m'embrasser tendrement. De baiser en baiser, de caresse en caresse, tout mon corps n'est à présent que désir ambulante. J'ai envie de lui, maintenant. *Maintenant !*

Je tends la main pour déboutonner sa chemise et il tente de m'en empêcher.

— J'ai envie de vous, Alexander...

— Moi aussi, Sarah, mais...

— Alors, il n'y a pas de « *mais* » qui tienne !

Je réitère ma tentative, mais il s'écarte légèrement de moi.

— Oh, et puis merde... grommelle-t-il finalement avant de reprendre passionnément mes lèvres.

Wow ! La température de mon corps monte de plus en plus haut tandis que nous échangeons des baisers torrides et que ses mains, à la fois tendres et empressées, partent à la découverte de mon corps en me prodiguant d'exquises caresses.

Quelques instants plus tard, nous sommes enlacés, sous mes draps et l'un des rêves les plus récurrents que j'ai eu ces dernières semaines devient enfin réalité.

J'ouvre les yeux, habitée d'un sentiment de plénitude intense. Alexander dort à mes côtés et je tends la main pour caresser sa poitrine, qui se soulève régulièrement au rythme de sa respiration. Zut, il vient d'ouvrir les yeux.

— Bonjour, *belle brune*, dit-il en souriant.

— Bonjour, *beau brun*.

Je me blottis contre lui et savoure notre étreinte, les yeux fermés.

— Mince... Bruno ! je m'écrie soudain. Il doit vous attendre ! Le pauvre, il a dû passer la nuit dans la voiture...

— Ne vous en faites pas, je l'ai libéré. Il est rentré chez lui, hier soir.

— Ah oui ? Quand l'avez-vous fait ? Avant ou après...

— Avant.

Une lueur malicieuse brille dans ses yeux.

— Ah, je vois ! Je suis tombée dans un piège, dis-je, l'air faussement outré. Un odieux piège !

— Oh, c'est plutôt moi qui devrais dire ça ! Mais, quel délicieux piège !

Nous échangeons un baiser, interrompu par la sonnerie de mon réveil. Retour à la réalité : il est l'heure d'aller bosser !

— Je vais rentrer chez moi, dit Alexander. Je passerai au bureau en fin de matinée.

— J'espère que vous n'aviez pas de rendez-vous importants ce matin.

— Ne vous en faites pas pour ça !

Je quitte les draps pour me diriger vers les toilettes avant de m'arrêter brusquement, après quelques pas. Zut, j'ai oublié que j'étais en petite tenue et je me retourne, un sourire gêné aux lèvres.

Il me regarde d'un air... intrigué ? Non, médusé plutôt. Ma conscience se prend pour une star de cinéma. *Oh, je suis si flattée. Oui, je sais, j'ai de jolies hanches ! On me l'a toujours dit. Et mes fesses... Pas mal non plus !* Il quitte le lit à son tour et vient m'enlacer.

— Il faut que j'y aille, dit-il après un long baiser.

— Oh, vous avez bien le temps de boire un café avant de partir, non ?

— Je ne bois jamais de café, Sarah. J'aurais bien pris un thé, mais il faut vraiment que j'y aille.

J'affiche une moue déçue.

— Que diriez-vous d'une invitation à dîner ce soir ? À l'*Atelier*, cette fois-ci.

— L'*atelier* ? je demande, l'air surpris.

— C'est le nom que je donne à ma modeste demeure, explique-t-il en souriant. Alors, Sarah... Accepteriez-vous de dîner chez moi, ce soir ?

Je souris largement. Eh bien, voilà ce qu'on appelle une proposition qui ne se refuse pas.

— Il a dit « *oh, et puis merde !* » puis il m'a embrassée avec fougue ! Je te laisse imaginer la suite...

Il fallait que je raconte ça à quelqu'un. Et pas n'importe qui. À Claire, bien sûr ! Ça fait un quart d'heure que nous sommes au téléphone et je lui livre les détails de ma nuit passée avec Alexander.

Elle hurle de joie et je dois éloigner le téléphone de mon oreille pour ne pas m'abîmer les tympans.

— *Aaaah* ! crie-t-elle, hystérique, je suis si contente pour toi, ma poule ! Alors, merci qui ?

— Merci, ma Claire ! je concède, consciente que sans son dévouement, je n'en serais certainement pas là.

Nous discutons encore un moment puis j'écourte la conversation.

— Allez, je dois y aller maintenant, sinon, je vais être en retard.

— Il faut d'abord que tu promettes de m'appeler demain, à la première heure ! supplie-t-elle, impatiente de connaître le récit de mon dîner de ce soir chez Alexander.

— Promis, ma poule !

Je me hâte de quitter l'appartement et de courir vers le métro. Puis, je passe la journée dans un état second, emmitouflée dans un manteau virtuel de nuages chauds, parfumés à la fraise.

Je n'ai pas aperçu Alexander et ce n'est pas plus mal. Ce serait si gênant de lui parler ici, après ce que nous avons fait cette nuit. *Et voilà que mademoiselle joue à la sainte-nitouche* ! Grrr, si je trouve le moyen de faire taire ma conscience un jour, je promets de ne plus jamais me goinfrer de beignets de pommes et de marshmallows !

Le soir, je rentre chez moi vers dix-huit heures et Bruno vient me chercher une heure plus tard. J'ai revêtu une robe de soirée, assez simple, mais élégante. Après tout, il s'agit juste d'un dîner chez lui, pas au *Ritz*.

La demeure où vit Alexander est un gigantesque loft en triplex, construit dans un ancien atelier d'art réhabilité – d'où le nom d'*Atelier* qu'il lui donne – et entouré d'un petit jardin. L'endroit est vraiment charmant, et de l'extérieur, il n'y a pas beaucoup de signes visibles de luxe.

Pour le coup, dès que je descends de la voiture, dans la cour intérieure, impossible de louper les agents de sécurité. Alexander vient m'accueillir lui-même, en tenue décontractée : un pantalon noir et un pull taupe à manches longues.

— Bienvenue à l'*Atelier*, Sarah ! Je suis ravi de vous accueillir dans mon humble demeure, dit-il, visiblement modeste.

Cette demeure est tout sauf humble ! s'extasie ma conscience. Je suis instantanément séduite par la luminosité du loft et l'ambiance accueillante que lui confère une décoration verdoyante et d'inspiration africaine, agrémentée d'imprimés, de tissus et d'objets africains. Il m'entraîne vers l'étage, tout en me donnant quelques repères.

Le rez-de-chaussée est occupé par Essi, la gouvernante, Marcel, son mari et deux autres domestiques. Le premier étage est un vaste espace où cohabitent, entre autres, une salle de séjour immense, une salle à manger, un bureau, une table de billard, etc. Et un autre escalier mène au dernier étage où se trouvent les chambres.

Alexander s'arrête devant la table à manger, déjà dressée et garnie de mets en tous genres.

— Tout ça pour nous deux ? je m'étonne, surprise de la quantité de nourriture. Il y a de quoi nourrir un régiment entier !

— Je vous rassure, vous n'êtes pas obligée de goûter à tout ! Je ne savais pas ce qui vous ferait plaisir, alors, j'ai demandé à Essi de se lâcher.

Eh bien, on peut dire qu'elle l'a pris au mot ! Il tire une chaise et m'invite à m'asseoir, avant de saisir une bouteille de liqueur sur la table.

— Me feriez-vous l'honneur de goûter ce vin de palme du Ghana ? Il est peu alcoolisé et est aromatisé à l'ananas et au sucre de canne.

— Avec plaisir.

Je trempe mes lèvres dans le liquide couleur crème.

— Hmm, ce vin est absolument exquis !

— Je suis ravi qu'il vous plaise.

Il me fait ensuite goûter un assortiment d'entrées puis, peu de temps après, nous savourons la délicieuse daurade braisée d'Essi.

— Hmm, votre gouvernante est un véritable cordon bleu !

— Je lui transmettrai le message. Et pour tout vous dire, je ne changerai de gouvernante pour rien au monde !

Après le dîner, il m'entraîne vers le salon.

— On pourrait mettre un peu de musique, je suggère, comme nous passons près de la chaîne hi-fi.

— Je doute que mes goûts musicaux vous plaisent.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Eh bien, l'autre soir, au restaurant, Claire a fait référence à certains de vos artistes préférés et... Je suis navré de ne pouvoir vous proposer du Alicia Keys ou du John Legend...

— Oh, vous ne devriez pas vous fier à tout ce que Claire raconte sur moi ! Par contre, j'ai le souvenir que vous aimez Sting... Ce n'est pas mal non plus.

Alexander appuie sur une télécommande et une playlist défile sur le gigantesque écran plat.

— Voyons voir, dis-je, quelle est la dernière chanson que vous avez écoutée ? (Je lis sur l'écran) *These boots are made for walking*... J'aime bien celle-là. Allez, on commence par ça !

Il appuie sur un bouton et la mélodie entraînante du célèbre tube de Nancy Sinatra résonne dans la pièce. Enjouée, je commence à effectuer quelques pas de danse et, une moue amusée aux lèvres, il se joint à moi. *Hmm, c'est qu'il est plutôt bon danseur, en plus !* Viens ensuite *Let's Twist again* de Chubby Checker.

Nous effectuons une danse complice, un brin déjantée, émaillée de rires. Puis, lorsque le morceau s'arrête, je me laisse tomber sur l'un des canapés moelleux. La playlist se poursuit sur du *highlife* ghanéen avec l'excellent *Love and Death* de Ebo Taylor.

— Vous m'aviez caché vos talents de danseur ! je le taquine, alors qu'il entreprend de nous resservir à boire.

— Disons que jusqu'alors, je n'ai pas eu l'occasion de vous inviter à danser.

— Eh bien, c'est chose faite, maintenant ! Et je dois dire que je suis assez admirative.

Les minutes défilent, puis les heures. Bientôt, il est près de vingt-trois heures. Nous discutons si bien, tous les deux, bercés par l'émouvante voix de Sting sur *Shape of my heart*. Je suis blottie dans ses bras et ses doigts décrivent des figures indéfinies sur mon bras.

— Je n'ai vraiment, vraiment pas envie de rentrer chez moi...

Il se redresse, le regard brûlant. Oups, je crois que j'ai réfléchi tout haut.

— Vous n'êtes pas obligée de partir, me dit-il, avant de se pencher pour m'embrasser.

Je suis réveillée par une douce mélodie de jazz et je m'étire dans les draps du grand lit d'Alexander. Cette deuxième nuit avec lui était tout aussi exquise que la première. J'ai l'impression de vivre un véritable rêve éveillé. Il ne faut pas que ça s'arrête. Non ! Il faut que ça continue encore, pour toujours... À jamais !

Je suis définitivement dingue de lui. Je redoute que notre histoire n'ait pas la fin dont je rêve, mais... Je n'ai pas envie de penser à ça, maintenant, car je compte bien savourer chaque seconde, chaque minute passée avec lui.

Il pénètre dans la chambre, un plateau dans les mains.

— Hmm, je meurs de faim, dis-je en humant la bonne odeur de viennoiseries.

— Je m'en doutais un peu. Pas très étonnant, après la nuit que nous avons passée...

Ahem ! Ma conscience se racle bruyamment la gorge. Cette fois, c'est elle qui fait sa sainte-nitouche. Alexander s'assied à mes côtés et nous prenons le petit-déjeuner au lit. Il me propose de faire l'impasse sur le café et de goûter un délicieux thé aromatisé à la citronnelle.

Pourquoi pas ? Je prendrai ma dose de café, plus tard, au bureau. Hmm, finalement, ce n'est pas si mal. Je réalise que je n'ai que du thé *Earl Grey* classique chez moi. Il va falloir que j'achète d'autres arômes, pour la prochaine fois où il viendra chez moi.

Il n'est que sept heures et je n'ai aucune envie d'aller travailler. Je me verrais bien passer la journée au lit, avec lui. Mais, je réalise très vite que c'est un souhait impossible à réaliser.

Son téléphone sonne.

— Alexander, dit-il en décrochant. Oui ? OK... Je serai au bureau dans... un peu plus d'une heure. Parfait. Je vous rappelle !

Il raccroche et me couvre d'un regard tendre.

— Je vais devoir y aller ! Je demanderai à Marcel de t'appeler un taxi.

— Tu es sûr que tu ne peux pas rester encore un peu ?

Je lui plante un baiser dans le cou, ce qui lui arrache un sourire.

— Non, Sarah. Mais, ce n'est pas l'envie qui manque... (Il m'embrasse également). Allez, je file prendre une douche.

Une demi-heure après, il est déjà parti et je rentre aussi sous la douche de sa spacieuse salle de bains. Que c'est bon de sentir l'eau chaude couler sur ma peau !

Ç'aurait été meilleur si j'avais pu prendre cette douche avec Alexander, mais je finis par me résoudre à sortir de la salle de bains et à m'habiller.

En descendant au rez-de-chaussée, je fais la connaissance d'Essi et Marcel, deux sympathiques sexagénaires. J'échange quelques paroles courtoises avec eux, puis je félicite Essi pour le dîner d'hier avant de quitter l'*Atelier* à bord d'un taxi.

Il est plus de huit heures, il ne fait pas encore bien jour, mais les premières lueurs du soleil laissent présager d'une belle journée d'hiver. Direction Asnières pour me changer à toute vitesse, avant de regagner les bureaux de *Blue Hands*.

OceanofPDF.com

Deux semaines plus tard

— Wow ! s'écrie Claire, en écoutant mon récit. Je suis si contente pour toi ! Et puis, quel plaisir de te voir si... radieuse !

C'est l'adjectif adéquat. Je suis radieuse de bonheur ! Nous déjeunons ensemble et je partage avec elle mon radieux bonheur. Mon histoire avec Alexander est plutôt bien partie et le week-end dernier, nous avons fait une petite escapade à Reims, dans un somptueux château. Après une balade en calèche, s'en sont suivis repas gastronomique et moments de détente dans le spa du château.

Après le spa, nous avons partagé une étreinte torride et passionnée avant de passer une bonne partie de la nuit à discuter et continuer d'apprendre à nous connaître.

J'ai été quelque peu surprise lorsqu'il m'a avoué n'avoir pas vécu de moments aussi heureux depuis des années. Wow, quel bonheur de faire cet effet-là à Alexander Ankrah !

J'avais l'impression de vivre un rêve fabuleux. D'ailleurs, ces deux dernières semaines ont été fabuleuses. Certes, Alexander a un emploi du temps très chargé et nous ne nous voyons pas toujours quand j'ai envie.

Mais, les fois où je suis retournée à l'*Atelier*, nous avons passé des moments exquis. Cet homme est un véritable gentleman, comme on n'en fait plus de nos jours. Il est si attentionné et prévenant !

Bien sûr, il est encore trop tôt pour envisager des projets d'avenir. D'ailleurs, bien que le courant passe excellemment bien entre nous, il n'a pour le moment pas été question de sentiments. Bah oui, je ne lui ai pas avoué que je suis parfaitement, totalement dingue de lui. Et lui, non plus, ne m'a rien dit sur ce qu'il ressent pour moi.

Pourquoi s'encombrer de sentiments qui pourraient tout gâcher alors que nous nous sentons si bien ensemble ? Mais, pour ma part, je dois avouer que j'ai envie de plus. Cette histoire ne peut pas s'arrêter. Elle ne doit pas

s'arrêter ! Je suis si bien avec lui... Je pense même que je n'ai jamais été aussi mordue d'un mec.

Je sais déjà que l'homme parfait n'existe pas – en dehors de *Charles-le-mari-trop-chou-de-Laurie*, et encore – et je sais aussi que je finirai bien par trouver des défauts à Alexander. Mais, pour le moment, c'est le cadet de mes soucis.

Je veux cet homme pour la vie. Je ne veux pas qu'il parte ! Et je compte bien tout faire pour le garder. Comment ? Je ne le sais pas encore. L'avenir m'y aidera !

Mon téléphone sonne.

— Mlle Assouma ? demande une voix masculine. Raphaël Martin, du cabinet *Sharp Consulting*, auriez-vous un moment à m'accorder, s'il vous plaît ?

Je retiens un soupir d'agacement. Ça fait plusieurs jours que ce chasseur de têtes me harcèle dans le but de me rencontrer pour me présenter une opportunité intéressante. Et malgré le fait que je lui ai clairement indiqué mon désintérêt, il ne semble pas vouloir comprendre.

Il va falloir que je sois plus directe.

— Écoutez, M. Martin, je pense avoir été suffisamment patiente. Je vous ai déjà indiqué que je n'étais plus à l'écoute du marché, alors, je vous saurai gré de bien vouloir arrêter de m'appeler !

— Mais, vous devriez prendre le temps de...

— Au revoir, M. Martin !

Je lui raccroche au nez, devant l'air étonné de Claire.

— Qui était-ce ?

— Oh, dis-je en balayant l'air de la main. Rien d'important ! Que disais-tu, déjà ?

Elle me raconte les visites qu'elle fait avec Malik pour trouver une nouvelle maison, puis son projet de démarrer une activité indépendante en organisation de mariages, en parallèle de son poste de chargée de communication en agence.

Ça pourrait le faire, car elle a des idées en or dans ce domaine et en a fait profiter Maud, Vanny et Laurie lorsqu'elles se sont fait passer la bague au doigt.

— Je prévois de prendre un congé parental, dit-elle. Ainsi, ça me laissera le temps de finaliser tous les détails de cette nouvelle aventure.

— Wow, c'est chouette, ma chérie ! je m'écrie, sincèrement contente pour elle.

— Et ce n'est pas tout. Tu te souviens de Constance ? L'amie de la sœur de Vanny ?

— Hmm, non. Pas vraiment...

— Mais si ! Tu sais, celle qui est toujours célibataire à trente-sept ans !

— Ah oui... Mais bien sûr, Constance !

— Elle sera ma première cliente ! Vanny lui a parlé de moi et elle est d'accord pour que je m'occupe de son mariage !

— Quoi ? Constance se marie ?

— Oui, c'est un véritable miracle ! Elle a rencontré un mec, il y a quelques mois, et ils ont décidé de se marier. Bon, je t'avoue que j'ai hâte que le mariage soit célébré, car avec la poisse qu'elle a, on n'est pas à l'abri que le fiancé change d'avis !

Elle éclate de rire et, bien que je trouve sa blague de très mauvais goût, je ne peux m'empêcher de sourire. D'une certaine façon, le fait que Constance ait trouvé l'amour me conforte dans l'idée que tout n'est pas perdu si on ne se marie pas avant trente ans ! Et ça veut aussi dire que la théorie stupide des filles l'est réellement !

Un large sourire étire mes lèvres et je lève mon verre pour porter un toast.

— À ton aventure de marieuse ! Et aussi, à ta future nouvelle maison !

— À ton histoire avec Alexander ! dit-elle à son tour, en souriant. Et à votre futur mariage, qui a intérêt à ne pas trop se faire désirer !

Nous éclatons de rire avant de porter nos verres aux lèvres. Claire ne le sait pas mais... son deuxième souhait n'est certainement pas près de se réaliser !

— Wow ! je m'extasie. C'est absolument magnifique !

Je suis en compagnie de M. Laval, Thomas et Alain qui nous fait visiter la galerie *Blue Hands* N°1, nouvellement rénovée. Elle est beaucoup plus lumineuse et moderne – des bornes interactives permettent aux visiteurs d'accéder, entre autres, au catalogue individuel de chaque artiste.

Une exposition est prévue la semaine prochaine afin d'inaugurer le nouveau décor de la galerie.

— Excellent travail ! dit M. Laval à l'égard d'Alain, dont le visage s'éclaire aussitôt d'un sourire satisfait. Je vais soumettre un projet similaire

à M. Ankrah pour les galeries ouest-africaines et celle de Londres. Je reviens vers vous dès que j'obtiens son accord.

Alain est aux anges.

— Tout le plaisir est pour moi, M. Laval. C'est un véritable honneur de travailler pour *Blue Hands* !

Nous quittons la galerie et discutons un court instant sur le trottoir. Il est un peu plus de dix-huit heures et Thomas propose d'aller boire un verre.

— Pourquoi pas ? s'écrie Alain.

Je n'ai rien prévu ce soir – Alexander est en déplacement à Londres et ne revient que demain – et si Alain vient, alors je suis partante ! Comme M. Laval a un rendez-vous et ne peut pas être des nôtres, Alain et moi suivons Thomas qui nous entraîne vers une brasserie où un serveur vient rapidement prendre notre commande.

Quelques instants plus tard, nous sommes en pleine discussion lorsqu'il revient avec nos boissons.

— Mlle Assouma ? demande-t-il et je lève un regard étonné vers lui. Il y a un monsieur, là-bas (il lève le bras vers une table, près de la baie vitrée) qui aimerait vous parler. M. Raphaël Martin.

Là, je crois bien que j'ai envie de tuer quelqu'un. Comment ce chasseur de têtes peut-il se trouver dans le même bar que moi ? Comment a-t-il su que je serais ici ? Me suivrait-il, par hasard ? Cet homme doit être déséquilibré ! Alain et Thomas se rendent compte de ma colère et me demandent ce qui ne va pas.

Je leur explique la situation.

— Vous pensez qu'il vous a suivie, jusqu'ici ? s'enquiert Thomas, l'air ahuri.

— Je vais aller lui dire deux mots ! fait Alain, hors de lui, décidé à remettre l'individu à sa place.

— Non, dis-je. Ce ne sera pas la peine. Je vais le faire moi-même !

Je me dirige vers l'homme, de taille moyenne, le front dégarni, portant des lunettes aux montures vertes.

— Mlle Assouma, dit-il, en se levant, un large sourire aux lèvres. Je suis conscient que vous devez être en colère, mais...

— Écoutez, M. Martin, vous allez quitter cet endroit tout de suite ou j'appelle la police !

— Je partirai, Mlle Assouma (son sourire n'a pas disparu), mais vous devez d'abord écouter ce que j'ai à vous dire.

— Non, il en est hors de question ! Vous savez ce qu'on risque quand on harcèle une personne ? Qu'on la suit et qu'on l'importune, en présence de témoins, de surcroît ?

— Je...

— Je vous préviens, M. Martin. Ne vous avisez plus de vous trouver sur mon chemin, sinon, je vous assure que vous le regretterez !

Je lui jette un regard furieux avant de tourner les talons.

— Ah, dit Alain, lorsque je regagne notre table. Il s'en va. Vous avez dû être très convaincante !

— J'espère surtout que ça lui coupera l'envie de m'importuner à nouveau.

— Je me demande bien quelle est cette opportunité si importante dont il souhaitait vous faire part, fait Thomas, visiblement curieux.

— Eh bien, pas moi. C'est le cadet de mes soucis !

Une heure plus tard, nous quittons la brasserie et lorsqu'Alain propose de me ramener chez moi, j'accepte volontiers. Car, avec l'incident de tout à l'heure, la dernière chose dont j'ai envie, c'est de prendre les transports en commun.

Nous venons de prendre place dans sa voiture et il démarre aussitôt en trombe, prêt à jouer une nouvelle fois au conducteur fou, avant de ralentir quelques mètres plus loin, en hurlant de douleur : je viens de lui pincer le bras !

— Mince ! Comment est-ce possible ?

Quelques jours plus tard, je suis en train de préparer la revue de presse pour *Blue Hands* lorsque je tombe sur un article dans *Arts Magazine*. Une nouvelle interview de Robert Maréchal, le PDG d'*Artistas* dans laquelle il parle de dîners de presse qu'ils comptent lancer dès le mois prochain.

Je suis folle de rage car il n'y a plus de doute possible : il y a bien une taupe chez *Blue Hands* et je pense avoir ma petite idée sur son identité ! Alors, le journal en main, je me précipite hors de mon bureau, décidée à tirer cette histoire au clair.

Lorsque j'arrive sur le plateau où il travaille, Thomas est en pleine discussion avec des collègues et, à en croire les viennoiseries et les boissons disposées sur l'un des bureaux, ils semblent célébrer un joyeux événement.

— Je peux vous parler ? je demande en le tirant à l'écart.

Puis, je lui plante l'article sous le nez.

— C'est vous qui avez fait ça, n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ? (Il parcourt rapidement l'article). Mais, vous êtes complètement folle ! Je ne permettrai pas qu'on m'accuse ainsi alors que je n'ai rien fait ! Et puis, vous êtes drôle... Je pourrais vous accuser, moi aussi !

— Comment ça ?

— Bien sûr ! Ça ne peut être que vous ! Qui d'autre ? C'est vous qui avez eu ces idées, quoi de plus facile que de les refourguer à la concurrence !

— Mais, c'est vous qui êtes complètement fou !

Ma voix est montée d'un cran et tout le monde nous regarde, à présent.

— Quel intérêt aurais-je eu à faire ça ? je poursuis, folle de rage. Au cas où vous l'auriez oublié, je suis sous contrat exclusif avec *Blue Hands* et...

— Et moi, je suis salarié de *Blue Hands*, je vous rappelle ! À votre avis, lequel de nous croira-t-on ? D'ailleurs, je vais de ce pas en informer M. Laval. Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

Mince. Quel con, ce Thomas ! Voilà qu'il a l'intention de me faire accuser à sa place ! *Il en est hors de question !* s'indigne ma conscience. *Fais quelque chose, allez, vite !*

Malgré moi, je dois admettre qu'elle a raison. J'ai remis l'horrible Isabelle Marquay à sa place, alors ce n'est pas ce Thomas Billon qui me fait peur !

J'attrape le premier truc qui me passe sous la main – le verre de jus d'orange qu'il a posé sur le bureau – et le lui jette au visage. Un « oh » d'indignation s'élève sur le plateau et Thomas est furibond. *Hé, hé, hé !* ricane ma conscience. *Voilà ce qui arrive quand on s'attaque à l'audacieuse Sarah Assouma !*

Thomas me regarde, l'air interdit, et je vois bien qu'il se retient de riposter. Bien fait pour sa gueule de traître ! Il n'aurait pas dû s'attaquer à moi, voilà tout ! Ses collègues me regardent tous, d'un air ahuri. Une cinglée. Oui, c'est ce qu'ils pensent de moi !

— Que se passe-t-il ? demande soudain une voix grave.

Je me retourne pour découvrir M. Laval. Oups. C'est là que je redescends sur terre. Mince, est-ce que je viens vraiment de renverser du jus sur Thomas ? Je sais que c'est lui, la taupe, mais... ma réaction n'a-t-elle pas été un peu trop... radicale ?

— Sarah, Thomas, dit-il encore, dans mon bureau ! Tout de suite !

Mince, je n'aurais pas dû péter les plombs. Cette fois-ci, j'ai vraiment dépassé les bornes. Tenir tête à Isabelle et démissionner de *Sunshine Marquay*, c'était déjà très audacieux.

Mais là... M. Laval va me faire virer. Zut, je vais perdre le contrat *Blue Hands*. Pour une histoire de... suspicion. Alors même que je n'ai aucune preuve contre Thomas.

Je n'aurais pas dû m'emporter ainsi. Ce n'est pas digne d'Audie. Elle n'aurait jamais réagi ainsi, elle. *Bien sûr que si ! C'est exactement ce qu'elle aurait fait !* se régale ma conscience.

La ferme ! ai-je envie de lui hurler. Si je ne l'avais pas écoutée, je n'en serais pas là !

À présent, nous sommes dans le bureau de M. Laval, que je n'ose pas regarder dans les yeux, car je suis honteuse, mortifiée. Thomas tend le magazine à son chef et lui raconte ce qui s'est passé. M. Laval lève les yeux et me regarde, mais ne dit rien.

Un horrible silence s'installe.

— Laissez-nous seuls, dit-il finalement à Thomas.

— Mais, monsieur, je...

— Ne discutez pas, Thomas !

Vexé, il quitte néanmoins le bureau.

— Je vais devoir en informer M. Ankrah, fait M. Laval. Vous vous doutez qu'après cet incident, notre collaboration ne peut pas se poursuivre.

— Je vous jure que je n'y suis pour rien ! J'ai découvert cet article ce matin et j'ai tout de suite pensé que ça devait être Thomas...

— Comment ça ? Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Eh bien... Je n'en ai aucune, mais... ça ne peut être que lui !

— Ou vous-même ! Écoutez, Sarah, j'ai une confiance aveugle en Thomas et ça m'étonnerait qu'il ait pu faire une chose pareille.

— Mais, je...

— Nous avons fini, me coupe-t-il d'un ton sec. À présent, veuillez quitter mon bureau !

J'ai envie de rajouter quelque chose, mais son regard hostile m'en dissuade. Quelques instants plus tard, je suis cloîtrée dans mon bureau, redoutant de me faire convoquer d'un moment à l'autre par Alexander. Mais... Il n'est peut-être pas encore arrivé ? Nous avons passé la nuit ensemble et il est parti tôt ce matin pour un rendez-vous.

Il faut que je lui parle en premier ! Que je lui explique tout. Oui, lui il me croira. Il saura me défendre face à M. Laval et le convaincre que je ne suis pas capable de ce dont il m'accuse. Je compose son numéro, mais il ne répond pas. Je lui laisse alors un message pour qu'il me rappelle au plus vite.

Qu'est-ce que je vais faire en attendant ? Soudain, je sais. Appeler le journaliste qui a publié l'article. *Très bonne idée !* Trouver des preuves qui prouvent que c'est Thomas qui a fait le coup. *Oh, encore mieux !* Ma conscience est dans tous ses états.

J'ouvre ma base de données pour y faire des recherches et, comme je n'ai pas la ligne directe du journaliste, je décide de passer par son collègue, Nicolas Moulin.

Je tends la main pour décrocher le téléphone lorsqu'il sonne, me faisant sursauter.

— Sarah ? dit Delphine, d'une voix lugubre. M. Ankrah veut vous voir. Tout de suite...

— Bien... J'arrive !

— Sarah ? Je préfère vous prévenir. Il est très en colère !

Lorsque je raccroche, je me prends la tête entre les mains. Mince. Il ne manquait plus que ça. Alexander est déjà au courant de tout.

Oui, il est déjà au courant et Delphine avait raison. Il est très en colère. Ses yeux noirs sont encore plus sombres que d'habitude et il me jette un regard dur dès que j'arrive dans son bureau.

— Alexander, dis-je aussitôt, M. Laval a dû te dire des choses... Écoute, je peux tout t'expliquer.

Il m'invite à m'asseoir.

— Je t'écoute, dit-il en me tendant le magazine.

— Cet article... Je n'ai aucune idée de comment ils ont pu être au courant pour les dîners de presse. Ou plutôt, si. Tu vas trouver ça dingue, mais je suis persuadée que c'est Thomas !

Il fronce les sourcils.

— Thomas Billon ?

— Oui !

— C'est pour ça que tu lui as renversé du jus dessus ?

Je suis tentée de rire – un tout petit rire nerveux –, mais quelque chose me dit qu'Alexander n'a pas du tout envie de rigoler.

— Je sais, je n’aurais pas dû faire ça ! Mais, lorsque je suis allée le voir pour exiger des explications, il n’a rien trouvé de mieux à faire que de m’accuser ! Tu te rends compte ? Il a osé insinuer que c’était moi qui...

— Sarah, me coupe-t-il froidement. Si tu avais été approchée par *Artistas*, tu me l’aurais dit, n’est-ce pas ?

— Quoi ? Mais, bien sûr !

— Alors, tu n’as jamais été en contact avec eux ?

— Non, jamais de la vie !

— Alors, comment expliques-tu ceci ? grogne-t-il en jetant un document devant moi.

Je baisse les yeux et ils s’arrondissent instantanément de stupeur. Non, comment est-ce possible ? C’est une photo de moi et d’un homme, dans une brasserie.

— Mais, je reconnais cet homme ! C’est ce fou furieux qui me harcelait... Comment s’appelle-t-il déjà ? Raphaël ! Raphaël Martin ! Un chasseur de têtes...

— Cet homme ne s’appelle pas Raphaël Martin.

Je m’arrête net et ma respiration aussi. Mon cerveau tente d’analyser ce qu’il vient de me dire, mais...

— Il s’appelle Stéphane Lambert.

— Non, je te jure que c’est bien ce Raphaël Mar...

— Et il n’est pas chasseur de têtes. C’est le bras droit de Roger Maréchal.

Non ! Roger Maréchal, le PDG d’*Artistas* ? Soudain, les pièces du puzzle s’assemblent dans ma tête et je commence à comprendre que je suis tombée dans un piège.

Quelqu’un a essayé de me piéger, pour me faire porter le chapeau. Mais, j’ai compris et je vais tout expliquer à Alexander.

— Alex, je te jure que je ne savais pas qui était cet homme. J’ai reçu plusieurs appels, ces derniers jours, d’un Raphaël Martin qui voulait me présenter une opportunité d’emploi... Il m’a dit qu’il était chasseur de têtes ! Bref... Je lui ai dit que ça ne m’intéressait pas, mais il insistait. Cette photo a été prise il y a deux jours. J’étais dans ce bar, avec Alain et Thomas, et cet homme a débarqué. J’ai discuté à peine une minute avec lui, juste pour lui ordonner de ne plus me harceler. C’est là que la photo a été prise. Regarde, ça se voit que je suis furieuse, là... Regarde...

Mais, les traits d’Alexander sont encore plus durs que tout à l’heure. Je crois bien qu’il ne croit pas un seul mot de ce que je viens de dire.

Non, Alexander, non ! Une simple photo, un article dans un journal, ne peuvent pas avoir plus de poids que ma parole, tout de même. Il doit me croire, moi !

— Écoute, Sarah, dit-il, en me regardant droit dans les yeux. Inutile d'en rajouter. Je crois que les faits parlent d'eux-mêmes.

Quoi ? Quels faits ? s'égosille ma conscience. C'est du bidon ! C'est Sarah qu'il faut croire, elle dit la vérité ! Pfff, pas la peine de hurler dans ma tête, il ne peut pas t'entendre. Et même s'il le pouvait, je ne suis pas certaine que ça le fasse changer d'avis à mon sujet.

Bien sûr que si, explique-lui encore ! Ne sait-il pas que les apparences sont souvent trompeuses ? Toujours trompeuses ?

— Je te jure que toute cette histoire est un malentendu, Alex. Un coup monté ! Tu ne vas pas croire que j'ai fait ça... Tu ne peux pas croire que j'ai fait ça ! Tu me connais assez pour savoir que je suis incapable de faire un truc pareil !

— Justement... Je croyais te connaître, Sarah. Mais, je dois admettre que je me suis trompé.

Là, c'en est trop. Les larmes affluent à mes yeux et je sens que je risque de m'effondrer d'une minute à l'autre. *Il en est hors de question, tu entends ?* beugle ma conscience.

Souviens-toi d'Audie ! Elle ne fondrait pas en larmes devant Alexander, elle ! Elle s'accrocherait, elle demeurerait fière ! Elle se défendrait bec et ongles !

Mine de rien, cette mégère a raison. Il faut que je berne mes larmes. Ce n'est pas le moment de débarquer. Tout n'est pas perdu, j'ai peut-être encore une chance de convaincre Alexand...

— Tout est fini, Sarah, reprend-il. Le contrat... Nous. Il n'y aurait jamais dû y avoir de nous, d'ailleurs. (Il se lève). J'aimerais quand même savoir... Était-ce vraiment ça, ton plan ? Dès le début ? Me séduire, baisser ma garde pour mieux me rouler ? Combien t'ont-ils payé pour faire ça ?

Là, je n'arrive plus à le regarder dans les yeux. Ni à croire ce que je viens d'entendre. Alors, il pense que je l'ai mené en bateau depuis le début ? Dans le seul but d'en faire profiter *Artistas* et me faire payer par eux ?

Wow... Eh bien, s'il pense ça, c'est que c'est moi qui me suis trompée. L'*Alexander* dont je croyais être amoureuse ne peut pas penser ça.

Mes larmes sont déchaînées et menacent de faire sauter en éclats le barrage que j'ai érigé. Patientez un peu, qu'on soit à la maison. Promis, ce

soir, ce sera la grande récré ! Le festival des larmes !

Je rassemble ce qui me reste de dignité, de courage, d'amour-propre... Enfin, la totale quoi. Et je me lève.

— C'est moi qui me suis trompée, dis-je. À ton sujet.

Je ne sais pas comment j'arrive à tenir debout, mais je passe le pas de la porte tout en espérant qu'il va me retenir, me laisser une dernière chance de m'expliquer, de lui prouver que je n'ai rien fait. Mais déjà, les portes de l'ascenseur se referment et ce n'est pas le cas.

Là, je suis parfaitement incapable de continuer à donner le change. Alors, heureuses comme jamais, ces fichues larmes se ruent hors de mes yeux et roulent sur mes joues. Quelles traîtresses !

Chagrinée, malheureuse, cassée, je retourne à mon bureau et j'appelle aussitôt un taxi. Je ne suis absolument pas en état de prendre les transports.

Je ne sais plus comment j'ai fait pour m'endormir hier. Ah, oui : les somnifères. Je me réveille de fort mauvaise humeur et le temps gris qu'il fait dehors ne risque pas d'égayer mon moral. Si on me demande comment je m'appelle aujourd'hui, je ne répondrai pas Audace. Mais plutôt Tristesse. Tristie, pour les intimes.

Allons, Sarah, tu ne vas pas en faire un cinéma ! Tais-toi, vipère, ai-je envie de siffler à ma conscience. Il faudrait qu'elle se taise pour de bon, celle-là. Je n'ai pas besoin de ses réflexions à la con ! Bien sûr que je vais en faire tout un cinéma. Tout est fini entre Alexander et moi et il pense que je suis une arriviste. Bien sûr qu'il faut que j'en fasse tout un cinéma !

Les traits tirés, le regard maussade, je me lève pour me préparer un café. Dans mon malheur, je sais au moins une chose. Je n'ai rien fait de ce dont on m'accuse. Alors, même si ça n'efface pas la douleur, celle d'avoir perdu l'estime et la confiance d'Alexander, au moins je le sais. C'est à ça qu'il faut que je m'accroche.

Je ne vais pas passer le reste de ma vie à ruminer sur mon sort et mon amour perdu. Il ne risque pas de revenir. Il se rappellera de moi comme de la *fille-qui-s'est-jouée-de-lui*. Mince, quelle horreur. Cette histoire m'aura confirmé une chose : ne jamais mêler amour et travail. Je le savais déjà, mais là, j'en suis la preuve vivante !

Bon, ça fait déjà deux jours que c'est arrivé. Deux jours que je ne suis pas sortie de chez moi, sursautant à chaque fois que mon téléphone sonne, dans l'espoir que c'est lui. Mais non, aucune nouvelle de lui depuis deux longs jours. Il aurait pu se rendre compte de sa méprise et m'appeler. S'il ne l'a pas fait, c'est que c'est vraiment mort. Enterré. Pourri !

Il va falloir que je fasse quelque chose. Je ne peux pas rester là, à déprimer indéfiniment. *Voilà la Sarah que j'aime ! Battante et courageuse !*

Alors, j'attrape mon calepin et je commence à griffonner.

*Retourner en agence => **Non***

*Continuer l'activité freelance => Oui => **Démarcher d'autres clients***

Une fois que j'ai fait ça, je me sens déjà un peu mieux. Ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier, c'est bien connu, pourtant. Je continue d'écrire.

Appeler Blue Hands =>

Notre contrat de collaboration ne devait se terminer qu'à fin juillet mais ils vont certainement m'envoyer un courrier de rupture anticipée. Pas la peine donc de les contacter.

*Appeler Blue Hands => **Non***

Bon, maintenant, je dois me mettre au travail. Plus une seconde à perdre à me morfondre ! Je dois trouver de nouveaux contacts, bâtir une liste de prospects que j'appellerai dès lundi. C'est ça que je dois faire ! Travailler d'arrache-pied. Ne rien lâcher. Me tuer à la tâche. Pour éviter de penser à autre chose.

Mars

Une semaine plus tard

— Sarah ? Vous allez bien ?

La voix d'Alain n'est pas comme d'habitude et je peux le sentir, même à travers le téléphone.

— Oui, pourquoi ?

— Je viens de sortir de chez *Blue Hands* où j'avais rendez-vous avec M. Laval et... J'ai appris que vous ne travailliez plus avec eux. Ça m'a fait un choc ! Que s'est-il passé ? M. Laval n'a rien voulu me dire !

J'essaie de lui faire croire que ce n'est pas si grave, mais il n'est pas dupe.

— Comment ça, ce n'est pas si grave ? Sarah, je sais à quel point vous teniez à *Blue Hands* ! Vous étiez si impliquée dans tous ces projets, si passionnée... Alors, non ! Je ne vous crois pas une seconde !

Il semble vraiment inquiet et je préfère tout lui raconter. Il vaut mieux qu'il ait ma version des faits avant une éventuelle rumeur.

— Comment ? Mais, c'est incroyable ! s'indigne-t-il. S'ils vous connaissent comme je vous connais, ils sauraient que vous n'êtes pas capable d'une chose aussi immonde !

Ça me touche qu'il me croie sur parole. Lui, au moins, est digne de mon amitié. Pas comme un certain Alexander...

— Merci de me croire, Alain...

— Que pourrais-je faire d'autre ? Écoutez, Sarah, ce Thomas ne doit pas s'en tirer comme ça et vous faire porter le chapeau ! Vous devez vous défendre, récupérer le contrat avec *Blue Hands*...

Oh, ça, il en est hors de question. Mais, comment lui expliquer que je n'ai aucune envie de retravailler avec *Blue Hands*, sans mentionner le fait que j'ai couché avec le PDG, dont je me suis, au passage, amourachée ? Non, je ne peux vraiment pas lui dire ça.

— Tout est fini, Alain, dis-je d'une voix lasse. J'ai déjà essayé de leur expliquer que je n'y étais pour rien et ils ne m'ont pas crue !

— Alors, essayez encore ! Vous ne devez pas abandonner. Je pourrais témoigner en votre faveur ! J'étais présent le soir où la photo a été prise, je pourrais...

— Non, Alain... Je ne veux pas que vous soyez mêlé à cette affaire !

— Mais, je...

— Écoutez, Alain, je n'ai plus envie de parler de tout ça, d'accord ? *Blue Hands* appartient au passé, désormais.

Je repense au coursier qui, lundi dernier, m'a rapporté mes affaires laissées au bureau. C'est Delphine qui s'est chargée de me les faire livrer, en y joignant un petit mot affectueux du style « *bonne continuation* ».

Et bien sûr, toujours aucune nouvelle d'Alexander...

— Il faut que je passe à autre chose. Je... J'ai des contacts à appeler et j'ai bon espoir de décrocher de nouveaux contrats rapidement.

Bon, c'est un petit mensonge. J'ai quelques contacts, certes, mais en trois jours de prospection intensive, je n'ai toujours pas décroché de rendez-vous. Même pas un échange téléphonique avec des décideurs.

Je suis triste, désespérée, bientôt sans le sou, mais hors de question de le lui montrer.

— Ne vous faites pas de soucis pour moi. Je saurai rebondir. Je rebondis toujours !

— Bon... Si vous le dites ! Mais, sachez que vous pourrez compter sur moi, si besoin. N'hésitez pas à m'appeler !

— Je le ferai, Alain, c'est promis.

— Tout de même... Ce Thomas, si je l'attrape !

Je réprime un éclat de rire, car Alain semble outré, furieux, scandalisé. J' imagine dans quel état il doit être, dans une de ses tenues extravagantes, ses lunettes extra-larges sur ses yeux exorbités.

— Oh, laissez, dis-je. Il ne l'emportera sûrement pas au paradis. Le karma... Vous savez !

Il laisse échapper un petit rire.

— Bon, je suis au moins rassuré de voir que vous avez le moral. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter pleine réussite dans vos démarches !

— Merci encore, Alain. À bientôt !

Je soupire longuement avant de poser ma tête sur la table, jonchée de listes de contacts. Je ne pensais pas que ce serait aussi dur de trouver des clients. Être freelance, ce n'est pas si simple !

Je ne peux pas me cacher derrière le nom prestigieux d'une agence et ça m'empêche de franchir la barrière des standards téléphoniques.

Soudain, une idée germe dans mon esprit. Mais oui ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Et si je créais une agence ? Mon agence ? Oh, bien sûr, dans un premier temps, je serais la seule à y travailler, mais mes prospects n'ont pas besoin de le savoir, non ?

Un sourire apparaît sur mes lèvres tandis que je commence à réfléchir à ce nouveau projet.

Le lendemain

Le bip du micro-ondes me ramène à la réalité. Ce n'est pas tout ça, mais il faut que je mange. Depuis mon réveil, ce matin, je n'ai pas arrêté de travailler. Une dizaine de coups de fils, jusqu'à celui passé il y a cinq minutes qui m'a permis de décrocher mon premier rendez-vous. *Yes !* Il faut que je m'accroche. Ce n'est que le début. Ça va marcher, j'en suis sûre !

Je fais de la place sur la table avant de sortir la quiche du four. Hmm, c'est bon de reprendre des forces. J'en ai besoin pour continuer. Je ne dois rien lâcher. Vingt coups de fil par jour, c'est le minimum que je me suis fixé ! Bon, pour le moment, difficile de dépasser la douzaine, mais je tiens le bon bout. *De l'espoir, Sarah ! De l'espoir !*

Je suis en train de dévorer mon dessert – un délicieux fondant au chocolat – lorsque mon téléphone sonne. Claire.

— *Aaaah !* Sarah, je suis si contente ! s'égosille-t-elle, en mode hystérique.

— Tu vas finir par me rendre sourde un jour... dis-je d'une voix résignée. Que se passe-t-il encore ?

— L'aurais-tu oublié ? Mon échographie du cinquième mois, c'était aujourd'hui !

Zut, avec tout le bazar dans ma vie, j'avais oublié...

— Oh, ma chérie, je suis désolée... Ça m'était complètement sorti de la tête !

— Ce n'est pas grave ! Je te pardonne ! Wow, Sarah, il faudra que je te montre les clichés de ma petite crevette ! C'est une fille !

Eh bien, quelle bonne nouvelle ! Je suis ravie pour elle et j'imagine aussi sa déception si le bébé avait été un garçon... Je pense aussitôt à Vanny qui nous a annoncé quelques jours plus tôt qu'elle était enceinte de deux mois, et qu'elle espérait pour sa part que le bébé serait un garçon !

— Wow, c'est super ! Je suis très contente pour toi ! Et dire que tu l'avais senti, dès le début, que ce serait une fille !

— Il faut toujours se fier à son intuition ! Enfin, c'est ce qu'on dit... Mais, dis-moi, je n'en ai pas encore parlé à Malik, mais tu veux bien être sa marraine ? Oh... Et, peut-être que d'ici là, tu seras fiancée à Alexander et il pourrait être le parrain ?

Oups. Claire n'est pas encore au courant de *l'affaire*. Personne dans mon entourage proche ne l'est, d'ailleurs. Je garde le silence – mince, je n'aurais pas dû – et elle comprend qu'il y a un truc qui cloche.

— Sarah ? Il s'est passé quelque chose avec Alexander ?

Bon, de toute façon, je ne vais pas pouvoir le lui cacher indéfiniment, alors je décide qu'il est temps de passer aux aveux.

— Alexander et moi, c'est du passé, dis-je dans un murmure.

— Quoi ?

Elle a l'air outrée et j'imagine aisément qu'elle a les yeux ronds et grands ouverts.

— Comment est-ce possible ? Tout allait si bien entre vous ! Et pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Quand avez-vous rompu ?

Je commence à tout lui raconter, mais elle me coupe la parole au bout de quelques instants.

— Minute ! Je viens chez toi ! décide-t-elle. Ce sera plus pratique. Et puis, je pourrai ainsi te botter les fesses ! Me cacher qu'il y a de l'eau dans le gaz avec Alexander... Serais-tu devenue folle ?

L'heure est grave. Claire *Holmes* est en scène et fait les cent pas dans mon salon, les yeux plissés, les bras croisés sur son ventre rebondi. Je lui ai

tout raconté et elle s'est mise en tête de trouver le moyen de prouver mon innocence.

— Alexander est l'homme de ta vie, a-t-elle décrété juste avant d'entrer dans cette phase de réflexion qui dure déjà depuis deux minutes. Votre histoire ne peut pas s'arrêter comme ça ! Non. Il n'en est pas question !

Soudain, une lueur brille dans ses yeux et un sourire éclaire son visage.

— Mais bien sûr ! Je sais !

Assise dans le canapé, je la dévisage, résignée, car je sais que je ne suis pas de taille à lutter contre elle. Quand elle a décidé quelque chose, impossible de lui faire entendre raison.

— Tu vas t'emparer de l'ordinateur de Thomas et je suis persuadée que tu y trouveras des preuves de sa culpabilité !

Pfff. Je lâche un soupir. Cette fille ne vit pas sur terre... Elle plane dans un autre monde. Oui, c'est cela. Une autre galaxie !

— Et comment vais-je faire pour m'emparer de son ordinateur ? dis-je, d'un ton sarcastique. M'introduire dans son bureau ? Oh, quoi de plus facile ! J'aurais à peine mis un pied dans le hall de *Blue Hands* qu'une horde d'agents de sécurité se chargeront de me foutre dehors !

Claire me regarde, furieuse.

— Je sais que tu ne peux plus aller là-bas, dit-elle, qu'est-ce que tu crois ? Ne me sous-estime pas, voyons ! Non, je pensais à autre chose.

— Oh, ou alors, (je poursuis, passablement énervée) je pourrais l'attendre un soir, à la sortie du boulot, et le neutraliser, avant qu'il n'atteigne sa voiture, pour lui subtiliser son ordinateur ? Hmm... À condition d'être sûre qu'il le ramène chez lui tout le temps...

Elle me fusille du regard.

— Vas-tu arrêter de me couper la parole ? Tes suggestions sont idiotes, Sarah !

— Alors, je t'écoute ! Quelle est donc cette idée lumineuse que tu as eue ? Comment pourrais-je donc récupérer cet ordinateur ?

Elle ne répond pas et semble poursuivre sa réflexion mais, lorsque nos regards se croisent, je devine qu'elle se retient de rire. Soudain, je comprends et j'explose de rire.

— Ne me dis pas... (Je suis pliée de rire). Ce que j'ai dit, c'est à ça que tu pensais, n'est-ce pas ?

Morte de rire, elle hoche la tête avant de se résoudre à me rejoindre sur le canapé, où nous laissons libre court à notre fou rire.

— J'avoue, dit-elle, hilare, que je n'ai rien trouvé d'autre !

— Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire !

— Mais non... On va finir par trouver. Tu vas le récupérer, ton Alexander !

Je soupire de dépit car je n'y crois pas une seconde. C'est complètement mort.

— Tout est fini, Claire. Déjà une semaine et aucune nouvelle de lui.

— Je suis sûre que tout n'est pas perdu. Il va se rendre compte de son erreur. Il va rappeler. Il va venir te voir !

Elle se lève soudain.

— Je sais ce qu'il faut faire !

Une lueur d'espoir s'allume en moi.

— Le magazine ! Il faut appeler le journaliste qui a écrit l'article.

La lueur s'éteint aussitôt.

— Je l'ai fait, figure-toi ! Mais, ça n'a rien donné. Il n'a aucune info.

— Zut... Mais, il doit bien y avoir un moyen... Les photos ! D'où viennent les photos ? Qui les a fournies à Alexander ?

Là, je botte en touche. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui poser la question.

— Je ne sais pas... Thomas, certainement.

— La voilà, la solution ! C'est tout de même gros, non ? Pile au moment où l'article paraît, Alexander a en sa possession des photos qui t'incriminent ! Thomas a dû te faire suivre ! C'est ça que ça veut dire ! Et ça prouve qu'il avait un intérêt à te faire accuser. Il faut que tu appelles Alexander ! Il faut...

— Non, Claire ! Je ne l'appellerai pas... Ces photos ne prouvent certainement pas la culpabilité de Thomas, sinon, Alexander ne m'aurait pas accusée !

— Mais, il faut au moins que tu en reparles avec lui !

— Non !

Hors de question que je l'appelle. Et puis, quoi encore ? S'il a envie de me croire innocente, c'est à lui de chercher à comprendre. Je n'ai pas envie de passer pour la nana désespérée, qui essaie par tous les moyens de le récupérer.

Et puis, peut-être bien que ça ne servirait à rien ? Et si je me décarcassais mais qu'au final, il ne me croyait toujours pas ? Je jette un regard dur à Claire avant de déclarer, d'un ton sans réplique.

— Personne ne va appeler, Alexander, d'accord ? Cette histoire fait partie de mon passé, désormais. J'ai tourné la page ! Et ne t'avise pas de m'en reparler, c'est clair ?

Oh, merci, karma ! Ça y est ! Nous avons trouvé ! Claire est géniale ! Je ne la remercierai jamais assez de m'avoir poussée à persévérer. Nous tenons Thomas ! Nous avons les preuves de sa culpabilité et il va payer ! Nous sommes chez moi et je viens d'essayer d'appeler Alexander, mais son numéro est injoignable.

Claire a une idée et me demande de la laisser faire. Elle pianote sur mon téléphone, prenant soin de masquer mon numéro, et met le haut-parleur.

— Delphine Bronsard, fait une voix féminine.

— Allô ? dit Claire en prenant une voix haut perchée et snob. Bonjour Delphine ! Comment allez-vous ? Je cherche à joindre Alexander depuis ce matin, sans succès !

— Oh... Il est en déplacement actuellement. À qui ai-je l'honneur ?

Claire fait mine de ne pas l'entendre.

— Nous devons nous voir ce soir pour discuter d'une affaire urgente ! De la plus haute importance ! Il faut absolument que j'arrive à lui parler avant ce soir !

— Oh, Mme Heppner ?

Claire m'interroge du regard tandis que je me souviens d'une Mme Heppner, avec qui j'ai discuté à la soirée d'entreprise de *Blue Hands* quelques mois plus tôt, et qui organise des galas de charité. Je fais signe à Claire d'acquiescer.

— Oui, c'est bien moi !

Nous retenons notre souffle. Pourvu que ça marche, pourvu que ça marche !

— Je vais tout de suite lui envoyer un message pour qu'il vous rappelle. Serez-vous au gala ce soir, ou doit-il vous retrouver ailleurs ?

Oups. Claire m'interroge à nouveau du regard. « *Au gala* », j'articule en silence.

— Au gala ! répète-t-elle. Pourriez-vous me dire à quelle heure il y sera ?

— Vers vingt heures, je pense.

Je griffonne rapidement un truc sur une feuille et le plante sous les yeux de Claire.

— Euh... M. Laval y sera-t-il également ?

Delphine ne répond pas tout de suite et Claire et moi nous regardons avec de gros yeux. Mince, on s'est fait gauler !

— Non, certainement pas, finit-elle par répondre. M. Ankrah se rend toujours seul aux galas de charité.

— Bien. Dites-lui de me rappeler, alors ! Merci encore. Au revoir !

Dès qu'elle raccroche, nous pouffons de rire avant de nous taper dans les mains. Maintenant, il ne reste plus qu'à trouver de quel gala il s'agit et où il se déroule.

J'ai l'idée d'appeler un ami journaliste et lorsque je parviens à l'avoir, après plusieurs tentatives, nous avons l'info : un hôtel dans le troisième arrondissement de Paris. Claire me convainc qu'il faut s'y rendre. Oui, pour remettre les preuves à Alexander !

Alors, ni une ni deux, nous revêtons des tenues ultra-classes et avons l'air de véritables stars de cinéma. Je récupère l'homme de ma vie ce soir, quoi de plus normal que d'être outrageusement canon ?

Nous voilà, sur le boulevard périphérique, dans la voiture de Claire, en direction de Paris.

— Moins vite ! je m'écrie, en m'accrochant à mon siège.

Mais, Claire ne m'écoute pas et continue de rouler à vive allure. Mince. À ce rythme, nous allons finir par avoir un accident ! Finalement, nous arrivons en vue de l'hôtel, saines et sauves.

Claire a un plan pour déjouer l'attention des agents de sécurité et nous faire rentrer. Je l'attends près de la voiture et bientôt, mon téléphone sonne. C'est elle. La voie est libre !

Je m'élance dans la cour puis franchis les portes de l'hôtel. Il y a du beau monde, vêtu de smokings et de robes de soirée, sirotant des coupes de champagne. Un orchestre de *highlife* se produit sur une estrade et captive l'attention du public. Comment retrouver Alexander parmi tous ces gens ?

Soudain, je le vois ! Il est à l'étage et discute avec un autre homme. Dieu, qu'il est beau ! Je poursuis ma course pour atteindre les escaliers lorsqu'un agent de sécurité me barre le chemin.

Zut. Trois autres agents arrivent et je suis encerclée. J'aperçois Claire au fond de la salle et elle fait une moue d'impuissance. Un agent de sécurité la tient par le bras et elle ne peut plus bouger. Soudain, des bras m'empoignent et je me débats.

— Non, Alexander ! *Alexander* !

J'ai juste le temps de le voir se retourner avant que les gardes ne m'emmènent. Je suis jetée sans ménagement sur une chaise, dans une salle sombre et mal éclairée.

— Qui êtes-vous ? interroge la voix lugubre d'un des agents. Que manigancez-vous ? Avez-vous placé des explosifs dans l'hôtel ? Est-ce un attentat ? À quel groupuscule appartenez-vous ?

— Oh non ! Non ! Je ne suis pas une terroriste ! Je peux tout vous expliquer !

Mais, l'homme ne me croit pas et envoie un collègue appeler leur chef.

— Toi ! dit-il à un autre. Appelle la police !

— Non, pas la police ! *Pas la police* ! Je ne suis pas une terroriste !

La porte s'ouvre et Alexander est là, suivi de Claire. Ils me font un large sourire et je comprends que je suis sauvée. Claire lui a tout raconté. Il sait que je suis innocente. Que je l'aime, que je l'aime !

Il s'approche de moi et nous nous embrassons.

— Pardonne-moi, dit-il. (Et il m'embrasse encore). Sarah... Oh Sarah... Ma chérie !

Quel miracle ! Je suis si contente ! Sans que je m'y attende, je suis propulsée dans les airs et je réalise que des ailes ont poussé dans mon dos et viennent de se déployer. Mon bonheur est grandiose !

Soudain, Claire n'est plus seule. Maman est là, Tata Lilly aussi, ainsi que Sam, Maud, Laurie, Vanny... Tout le monde est là et nous sourit. Ils sont tous si heureux pour moi.

— Viens, dis-je en tendant la main à Alexander. Partons, rien que tous les deux !

Il saisit ma main et nous nous envolons vers la fenêtre. Un sourire radieux illumine les visages de mes proches et je leur fais un signe de la main. Mince, ils sourient trop fort et projettent trop de lumière ! Je ne vois plus rien ! Alexander ! Où est-il ? Il a disparu ! Non, non ! Alexander !

Je me réveille en sursaut, couverte de sueur, et je respire péniblement avant de lâcher un long soupir de déception. Ce n'était qu'un rêve. Tout était faux. Je n'ai toujours pas de preuves de mon innocence, Alexander n'est pas revenu à moi et... je me touche le dos : je n'ai pas non plus d'ailes magiques.

Au réveil, je repense à mon rêve de cette nuit qui était si réaliste... Si seulement, il avait pu être vrai. Je réalise qu'en dépit de ce que je dis à

Claire, tout n'est pas vraiment fini. Je suis toujours mordue d'Alexander. J'ai le blues de lui. J'ai mal qu'il m'ait lâchée ainsi, comme une chaussette usée, et je n'arrive pas à l'oublier.

Je pense à lui tout le temps. Entre deux coups de fil, en griffonnant des idées pour mon projet de création d'agence... Ou encore entre deux (ou trois) marshmallows à la fraise. Il est partout dans ma tête. Comment vais-je m'en débarrasser ? Il faut que je l'oublie. VRAIMENT. Que je passe à autre chose. Mais, comment ?

Je traîne dans l'appart, en pyjama. Je n'ai envie de rien faire, aujourd'hui. Je dois encore parfaire ma présentation commerciale, pour le rendez-vous prospect de mercredi, mais j'ai une flemme de dingue.

Après le petit-déjeuner, je me résous toutefois à ouvrir mon ordinateur. Un peu avant midi, ma présentation est presque prête lorsque mon téléphone sonne.

C'est Alain.

— Sarah, dit-il, j'espère que vous allez bien ? Écoutez, je discutais aujourd'hui avec un client qui m'a indiqué avoir urgemment besoin de quelqu'un pour gérer ses relations presse. J'ai tout de suite pensé à vous et je lui en ai parlé. Il est d'accord pour vous rencontrer le plus tôt possible !

— Oh, merci, Alain ! C'est super !

— Je vous envoie ses coordonnées par mail.

— Très bien. Je l'appellerai pour échanger sur sa problématique et caler un rendez-vous. Je vous tiens au courant. J'espère que ça va fonctionner !

— Il n'y a pas de raison pour que ce ne soit pas le cas ! Et sinon, avez-vous eu du nouveau, côté *Blue Hands* ?

— Euh... Non. Et ça m'étonnerait que j'aie des nouvelles d'eux. À part le courrier de rupture anticipée de notre contrat que je ne devrais pas tarder à recevoir...

— Bon. La page est donc définitivement tournée, alors... Je suis tout de même sidéré par la façon dont les choses se sont terminées.

— Et moi donc... Mais, ne parlons plus de ça. Dites-moi plutôt comment vous allez ? Avez-vous avancé sur le projet de rénovation des galeries ouest-africaines ?

L'après-midi, j'appelle le contact qu'il m'a envoyé, le directeur de *Kafka*, une société de design. Je réussis à obtenir un rendez-vous pour jeudi et ça me regonfle à bloc. Ça me fait deux rendez-vous prospects cette semaine et je compte bien faire en sorte que ces entreprises deviennent les premiers

clients de mon agence de relations presse, que j'ai décidé d'appeler *Glam Press*.

— Je pense avoir bien cerné votre problématique et la nécessité pour vous d'augmenter votre visibilité auprès du grand public. Ma première suggestion serait une présence plus importante sur les réseaux sociaux. De nos jours, Facebook, Instagram et Twitter sont incontournables pour se faire connaître durablement ! Ensuite, je ferai parvenir des communiqués de presse à des journalistes ciblés, afin de présenter votre nouvelle collection de meubles. Puis, pourquoi ne pas organiser des journées portes ouvertes dans vos show-rooms, avec à la clé pour les visiteurs, la possibilité de gagner des bons d'achat ?

Je ponctue ma proposition en affichant un draft de dossier de presse élaboré la veille. Devant moi, le PDG de *Kafka* et son directeur financier. Sourcils froncés, ils hochent néanmoins la tête et je prie intérieurement pour que mon discours les convainque de me confier la gestion de leur image de marque.

Je poursuis la présentation en leur expliquant ma méthode de travail, et la façon dont je compte gérer leur compte, avant d'aborder les aspects budgétaires.

Lorsque j'ai fini, je suis rassurée de voir mes interlocuteurs afficher un sourire satisfait.

— Merci, Mlle Assouma, fait le PDG. Votre présentation était très intéressante. Nous allons étudier les éléments que vous nous avez communiqués afin de vous recontacter très rapidement.

— Très bien. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin d'informations complémentaires. J'aimerais vraiment pouvoir vous accompagner dans ce projet et j'attends votre réponse avec impatience !

Nous discutons encore, tandis qu'ils me raccompagnent dans le hall, puis nous échangeons des poignées de mains. Dehors, de gros nuages donnent grise mine au ciel.

Je soupire profondément. Et voilà, c'est fini. Les deux pistes que j'avais sont désormais utilisées et il ne me reste plus qu'à croiser les doigts et attendre les réponses.

Une semaine plus tard

C'est la grosse loose. Demain, j'aurai trente ans et d'un seul coup, toutes les pensées que je refoule depuis des semaines – mon célibat, le fait d'avoir perdu Alexander, d'être plus seule et malheureuse que jamais... – me reviennent en pleine figure.

Je me suis levée ce matin, triste à en mourir. Pourquoi n'appelle-t-il pas ? Pourquoi ne vient-il pas ? Pourquoi me fait-il autant de mal ? Je n'y arrive plus. C'est trop dur de vivre sans lui. Il est arrivé dans ma vie comme une bourrasque et a tout emporté. Que suis-je censée devenir ? Une loque sur pied ? Une espèce de zombie ?

J'aurais aimé que ma vie ait une télécommande et que je puisse appuyer sur le bouton *rewind*. Je serais retournée pile au premier dîner chez lui et j'aurais fait tourner la soirée en boucle. À l'infini !

Au réveil donc, j'étais si malheureuse et, comme une conne, j'ai eu envie d'écouter de la musique. Quoi de mieux pour panser mes blessures ? Mais, pas des morceaux rythmés, entraînants, hein... Non, j'ai eu la brillante idée d'écouter des chansons d'amour tristes. Oui, je sais, c'est complètement stupide, mais c'est ce que j'ai fait. *Une idiote, je vous dis !*

Au début, ça m'a fait du bien et puis, il y a eu Bruno Mars et son *Talking to the moon*. Et là, BAM ! La récré des pleurs, le festival des larmes. Dès les premières notes. Je n'ai rien pu faire. Puis, au bout de deux longues heures, mes yeux se sont asséchés. Plus aucune goutte. Rupture de stock !

Là, je suis assise devant la télé, à essayer de regarder Cathy Mills, mais je n'y arrive pas. Je n'ai pas la tête à ça. Je repense aux filles, qui ont lourdement insisté pour que j'organise une fête pour mon anniversaire, mais comme je n'ai pas tellement le moral, je leur ai proposé de remettre ça au week-end prochain. En espérant que d'ici là, je réussisse à me remettre sur pied !

Soudain, je suis paniquée. Et si elles avaient la brillante idée de venir chez moi ? Pour me faire une surprise d'anniversaire ? Ah, non ! Hors de question ! Ça ne doit pas arriver. Je ne suis vraiment pas en état de célébrer quoi que ce soit. Mais, je les connais bien, les filles ! Elles sont capables de débarquer.

Aussitôt, je bondis du canapé, décidée à ne pas rester ici. Il vaut mieux que j'aille ailleurs. Alors, l'image de Maman apparaît dans mon esprit et je décide d'aller à Lamorlaye.

Trois heures plus tard, je sonne à la porte du pavillon familial et elle vient ouvrir.

— Sarah ? Quelle idée de débarquer comme ça sans prévenir ?

Comme je n'ai pas la force de discuter, je passe devant elle pour entrer. C'est là qu'elle aperçoit la valise que je traîne derrière moi. Sourcils froncés, elle me regarde monter à l'étage sans rien dire.

Mes yeux bouffis et mon visage triste ont dû la dissuader de me poser des questions, mais je sais que tôt ou tard, je devrai lui fournir des explications.

— *Je suis un bout de chou, et un vrai casse-cou... J'adore les aventures et les confitures... Toute la journée, avec mes jouets...*

Le volume de la télé est à fond et les jumeaux fixent l'écran avec des yeux grands ouverts. Allongée dans le canapé, je leur tiens compagnie depuis plus d'une heure et je commence à me dire que les dessins animés ne sont vraiment plus de mon âge.

Ce matin, après les nombreux coups de fil reçus pour mon anniversaire, j'ai eu la surprise de voir arriver Tata Lilly et ses petits-enfants.

— Oh, mais voilà une revenante ! a-t-elle dit en me tapotant la joue. Tu t'es enfin décidée à rendre plus souvent visite à ta maman ? Quel miracle ! Que notre Seigneur Jésus soit loué !

À présent, nous sommes en plein milieu de l'après-midi et, elles sont enfermées dans la cuisine, entêtées à me faire un gâteau d'anniversaire alors que j'ai clairement dit que je n'en voulais pas.

— Un anniversaire sans gâteau ? a dit Maman, outrée. Aurais-tu pris un coup sur la tête ?

— Tu as trente ans, ma jolie ! a renchéri Tata Lilly. Ça se fête ! Alors, tu as le droit de vouloir rester cloîtrée ici, au lieu d'aller faire la fête avec tes copines, mais ne nous enlève pas le plaisir de te faire un bon gâteau !

Autant dire que je n'ai pas eu d'autre choix que de me résigner. Le téléphone de la maison sonne. Je me lève pour aller décrocher mais maman sort de la cuisine et me devance.

— Allô ? Oui ? Oui...

— Qui c'est ? je demande en chuchotant, mais elle me fait signe de me taire.

— Je suis d'accord. C'est une excellente idée. OK. À tout à l'heure, alors. Bisous !

Elle raccroche et me fait un grand sourire.

— C'était Marthe (une de ses copines), elle va passer tout à l'heure. Elle a eu une idée géniale pour le prochain spectacle de la chorale ! J'ai hâte qu'elle m'explique tout !

Elle me fait un large sourire avant de tourner les talons pour regagner la cuisine. Je marche dans ses pas. Peut-être puis-je leur donner un coup de main ?

— Assieds-toi là, mais ne touche à rien, dit-elle, avant de reprendre son ouvrage. (Elle découpe des fruits en morceaux.)

— Qui était-ce ? demande Tata Lilly qui prépare la pâte dans un saladier.

— Marthe, répond vaguement maman. Elle va venir dans une heure. J'espère que nous aurons fini avec le gâteau !

Les deux sœurs discutent bruyamment et je les observe, d'un air amusé.

— Cette mégère, dit Tata Lilly, elle croyait que j'allais me laisser faire, comme les autres. Oh, elle a bien vite compris qu'il ne faut pas se frotter à moi. Et puis, quoi encore ? Ce n'est pas parce que nous sommes bénévoles qu'elle doit se croire tout permis !

— Ah, Lilly, fait Maman. Tu devrais mettre un peu d'eau dans ton vin. Tu n'étais pas obligée d'intégrer cette association. Si leurs règles ne te conviennent pas, peut-être devrais-tu laisser tomber...

— Tu rêves ? Non, je ne laisserai pas tomber ! Elle n'a pas le droit de nous imposer ces horaires. On a tous une vie en dehors de l'association...

Une bonne heure plus tard, le gâteau vient d'être enfourné lorsqu'on sonne à la porte.

— J'y vais ! dis-je avec entrain.

Dès que je sors, je crois entendre des chuchotements dans la cuisine et, en ouvrant la porte d'entrée, mes yeux s'arrondissent d'étonnement.

— *Surpriiiiiise* ! s'écrient les filles à l'unisson, le sourire jusqu'aux oreilles. *Joyeux anniversairerrrrreeee*, Sarah !

Merde, j'aurais dû me douter qu'elles débarqueraient. Mais, comment ont-elles su que j'étais ici ?

— Bah, cache ta joie, Sarah ! fait Claire en me serrant dans ses bras, puis je m'écarte d'elle pour admirer son ventre qui m'a l'air encore plus gros que la dernière fois. Tu ne croyais tout de même pas te débarrasser de nous, si facilement ! poursuit-elle en souriant largement.

— Le jour de ton trentième anniversaire ! ajoute Laurie. Quelles amies serions-nous si nous ne sommes pas à tes côtés pour célébrer ça ?

— Bon, tu ne vas pas nous laisser dehors, tout de même ? demande Maud.

Je m'écarte pour les laisser passer, non sans lever les yeux au ciel. Je suis prête à parier que c'est Claire qui a tout manigancé. Mais, même si j'aurais préféré rester toute seule à déprimer, je ne peux pas vraiment leur en vouloir. Après tout, dans une configuration normale, c'est avec elles que j'aurais fêté mes trente ans !

Maman sort de la cuisine et le clin d'œil qu'elle fait à Claire me fait réaliser qu'elle était dans la confidence. Sacrée Maman !

— Bon, les enfants ! s'écrit Tata Lilly à l'égard des jumeaux. Vous avez regardé suffisamment de dessins animés pour aujourd'hui. Maintenant, c'est l'heure d'une petite sieste !

— Oh non... Encore une minute, Mamie !

— S'il te plaît, Mamie ! Une petite minute !

— Si vous n'obéissez pas, vous ne goûterez pas au gâteau d'anniversaire de Tata Sarah !

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les jumeaux se ruent vers elle puis elle les emmène à l'étage.

— Alors ? demande Vanny, quel effet ça fait, d'avoir trente ans ?

— Pas grand-chose, en fait.

— Ah, c'est parce que tu n'as pas encore soufflé les bougies ! intervient Maman. Patience, le gâteau sera bientôt prêt.

— En attendant, dit Claire, nous avons concocté un petit programme divertissant rien que pour toi !

— Ça devrait te rappeler de bons souvenirs, intervient Laurie, en me faisant un clin d'œil.

Maud pianote un instant sur son téléphone avant de le poser sur la table basse.

— Prêtes, les filles ? demande-t-elle et elles hochent la tête.

Maud se penche alors pour lancer la bande audio affichée sur l'écran de son téléphone. Dès les premières notes, je reconnais le célèbre tube de *Las Ketchup* qui a fait un carton l'été de notre baccalauréat et sur lequel nous nous sommes déhanchées sur une plage de Barcelone.

Claire avait appris la chorégraphie du refrain par cœur et nous nous étions données en spectacle, devant un public de touristes amusés. Les filles s'agitent en tapant des mains et quand vient le refrain, elles m'arrachent un sourire en exécutant la fameuse chorégraphie.

— *Aserejé, ja deje, tejebe tude jebere sebiunouba, majabi an de bugui an de buididipí...*

Malgré son ventre rebondi, Claire n'a aucun mal à suivre le rythme et mène même la danse ! Après ce petit moment de folie, elles s'écroulent dans les canapés et fauteuils, épuisées, hilares, décoiffées pour certaines. Puis, nous nous remémorons nos meilleurs moments de cet été barcelonais, gorgé de soleil, de sangria et de tapas.

Maman nous rejoint, transportant mon gâteau d'anniversaire dans un plateau, en chantant « *happy birthday to you* », suivie de Tata Lilly. Les filles ne se font pas prier pour se joindre au chœur et je dois avouer que je suis très émue. Quelle chance j'ai d'avoir cette famille et ces amies merveilleuses !

Je souffle les bougies, Maman découpe le gâteau et nous nous régalons en discutant gaiement lorsque la sonnerie de la porte d'entrée se fait à nouveau entendre. Maman se lève, mais Tata Lilly se propose d'y aller à sa place. Les filles discutent entre elles et Maman tend les mains vers moi.

— Je n'arrive pas à croire que ma petite Sarah a déjà trente ans, dit-elle, les yeux brillants. Quelle merveilleuse jeune femme tu es devenue ! Je suis si fière de toi, ma grande.

— Merci, Maman.

Je la prends dans mes bras et nous nous serrons très fort. Tata Lilly revient et se racle la gorge, l'air espiègle.

— Il y a quelqu'un pour toi, Sarah. Un autre visiteur-surprise !

— Ah oui ? Qui est-ce ? je demande, en haussant les sourcils.

— Ton client super beau ! susurre-t-elle en se tortillant, visiblement excitée.

— Quoi ?

— Voyons, Sarah ! Celui qui t'a emmenée ici, dans sa belle voiture, la veille de Noël. D'ailleurs, il a changé de voiture... Celle d'aujourd'hui n'est

pas mal non plus ! Comment s'appelle-t-il déjà... ? Ah ! Alexander !

Je ne l'écoute déjà plus. Alexander est là. Comment ? Pourquoi ? A-t-il enfin découvert que j'étais innocente ? *Allez, va le voir !* crie ma conscience. *Qu'est-ce que tu attends ?*

Je ne sais pas quoi faire. Je suis partagée entre l'envie d'aller écouter ce qu'il a à me dire, la crainte d'être déçue si jamais il n'est pas là pour la raison à laquelle je pense et... la colère qu'il n'ait pas cru en moi et m'ait laissée sans nouvelles pendant trois longues semaines.

— Sarah ? appelle Tata Lilly. Tu comptes rester là, à regarder dans le vide ? Je te rappelle que ton Alexander est ici !

Mon Alexander ? Qu'est-ce qu'elle en sait, au fait ? Claire aurait-elle cafté ? Bien sûr qu'elle a cafté. D'ailleurs, comment Alexander a-t-il su que j'étais ici ?

— Il attend sur le perron, poursuit Tata Lilly. Je lui ai bien demandé d'entrer, mais il n'a pas voulu... Sarah ! Est-ce que tu m'entends ? Sarah ! Tu vas y aller tout de suite ou je te botte les fesses !

— Bon, d'accord, Tata.

Les filles ont arrêté leur conversation et font des messes basses, à présent. Elles réalisent que je les regarde et s'arrêtent de parler, plaquant un large sourire amusé sur les lèvres. Elles ont l'air toutes si excitées que je devine que Claire n'a pas tenu sa langue !

Mais, il n'y a pas de quoi être excité. J'ai la ferme intention d'éconduire Alexander et de le renvoyer chez lui. Ça lui apprendra d'avoir douté de moi. Et surtout, de m'avoir brisé le cœur. Ça, je ne suis pas près de le lui pardonner ! Claire s'élance vers moi et me presse de sortir, ce qui lui vaut un regard assassin de ma part.

Dès que je sors, mon cœur bondit dans ma poitrine. Oh, non. Pourquoi faut-il qu'il soit toujours aussi beau ? Il se tient contre la rambarde du perron et ses yeux de jais me fixent avec intensité. Il faut que je tienne bon. Je ne dois pas me laisser faire.

C'est trop facile de déconner puis de se pointer, la fleur au fusil, avec une gueule d'ange et...

— Bonjour Sarah.

— Bonjour...

Je le regarde durement.

— Il faut qu'on discute, reprend-il. Je crois que je te dois des excuses. Je sais que tu dois m'en vouloir un peu...

Je le fusille du regard.

— Beaucoup, rectifie-t-il en grimaçant. Écoute, j'ai vraiment été idiot, je te l'accorde. Tout est allé si vite. Et j'avais une si grande confiance en André ! Quand il m'a montré ces photos en affirmant que c'était toi qui...

— Quoi ? C'est M. Laval qui t'a donné ces photos ?

— Oui. Après la première fuite dans la presse, il a pris la décision de te faire suivre... (Je fais de gros yeux). Je t'assure que je n'étais au courant de rien ! Le détective lui a fourni ces photos, mais l'a aussi informé de... Notre liaison. J'ai pris peur, Sarah. Je ne voulais pas que notre relation soit affichée au grand jour, comme ça, du jour au lendemain et... Je ne me suis pas posé de questions. J'ai fait confiance à André et à son jugement.

— Je vois. Sa parole vaut plus que la mienne !

— Plus maintenant, Sarah. Je suis là parce que j'ai réalisé que j'étais dans le faux. Les jours qui ont suivi l'incident, l'attitude d'André m'a intrigué. Il était trop empressé à mettre fin à ton contrat afin d'internaliser la gestion des relations presse dans son équipe. Thomas était, selon lui, le candidat idéal pour reprendre tes missions. Ça m'a mis la puce à l'oreille. J'ai donc décidé de les faire suivre tous les deux et le détective m'a remis son rapport hier. (Il sort une photo de son manteau et me la tend). Regarde.

Je n'en crois pas mes yeux. En pleine discussion dans un café, André Laval et le faux chasseur de têtes, en réalité bras-droit du PDG d'*Artistas*. Quoi ? C'est donc M. Laval qui aurait tout manigancé ? J'interroge Alexander du regard.

— C'est bien André qui était derrière tout ça, confirme-t-il.

— Et moi qui croyais que c'était Thomas !

— Il était dans le coup, lui aussi. Mais, j'ai finalement compris que, dès le début, André était contre le fait de continuer à avoir recours à une agence de relations presse. C'est pour cette raison qu'il a recruté Thomas, dans le but de me convaincre qu'il avait les mêmes compétences que toi. Aussi, lorsque j'ai pris la décision unilatérale de faire un mini appel d'offres pour choisir une agence, il a réfléchi au moyen de me faire changer d'avis puis... Il a pensé à te mettre hors-jeu. C'est lui qui m'a dit qu'*Artistas* t'avait payée pour me piéger. Et comme un con, je l'ai cru. Je suis vraiment désolé, Sarah. Je n'aurais pas dû douter de toi. J'aurais dû te croire !

Des chuchotements se font entendre derrière nous. Je réalise que la porte n'était pas bien fermée et lorsque je la pousse, je découvre mes amies et

Tata Lilly, en train d'écouter aux portes, ce qui me fait lever les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que tu attends, Sarah ? Accepte ses excuses ! murmure Tata Lilly.

— Allez, chuchote Claire, embrasse-le, bon sang !

Je les fusille gentiment du regard avant de refermer soigneusement la porte. Puis, je me retourne vers Alexander qui me dévisage, l'air sérieusement contrit.

— Acceptes-tu de me pardonner ? demande-t-il, en haussant un sourcil.

Oui ! s'écrie ma conscience. Qu'attends-tu pour lui répondre ? Tu sais bien que tu rêves de ce moment depuis trois semaines ! Il est vrai que j'espérais qu'il viendrait me présenter des excuses, que ce malentendu appartiendrait au passé et que notre histoire reprendrait.

Mais, je me repasse mentalement les paroles qu'il a prononcées et à aucun moment, il n'a été question de nous deux, de notre histoire. Peut-être a-t-il décidé qu'il valait mieux en rester là ? Et si c'était lui qui avait raison, après tout ? Dès le début, je savais que ce n'était pas une bonne idée de sortir avec lui.

Peut-être vaut-il mieux ne pas reprendre notre histoire si elle n'a aucune chance de durer ? Et puis, les blessures de mon cœur sont encore là, bien vives. Je ne supporterais pas de les panser et de les voir s'ouvrir à nouveau, au moindre malentendu, au moindre petit accroc.

C'est Alexander qui avait raison ce jour, dans son bureau, quand il m'a dit qu'il n'était pas prêt pour une relation, qu'il n'était pas celui qui pourrait me rendre heureuse. Cela me déchire le cœur d'avoir à l'admettre, pourtant il le faut.

— Je te pardonne, lui dis-je enfin. Je trouve néanmoins dommage qu'il t'ait fallu tout ce temps pour réaliser que tu t'étais trompé à mon sujet.

— Tu as raison, Sarah. Je n'ai pas voulu regarder la réalité en face tout de suite, mais... Tu m'as manquée... J'ai voulu t'appeler un nombre incalculable de fois. Mais, à chaque fois, je me suis retenu. Je te l'ai déjà dit. Je ne suis pas prêt à m'engager.

— Je n'ai pas le souvenir de t'avoir demandé un quelconque engagement.

— Je sais bien, mais... J'éprouve cet élan particulier pour toi qui me fait penser qu'une relation durable est possible entre nous.

— Mais alors, pourquoi y résistes-tu ? Pourquoi ne te laisses-tu pas aller, tout simplement ?

Il soupire bruyamment. Je crois lire de la peur dans ses yeux et mon cœur se tord de douleur. S'il était réellement épris de moi, il ne résisterait pas autant.

— Bon, dis-je, balayant l'air de la main, ne parlons plus de tout ça. L'essentiel est que cette histoire avec *Artistas* ait été tirée au clair. Maintenant que *Blue Hands* ne me considère plus comme une traîtresse, peut-être accepterais-tu que j'utilise votre marque dans mes références ?

Il fronce les sourcils et m'interroge du regard.

— Je suis en train de créer ma propre agence de relations presse. Une référence comme *Blue Hands* devrait me permettre d'avoir plus de poids, face à la concurrence.

— Reviens travailler pour moi, demande-t-il, d'un ton péremptoire.

— Non, je réponds, d'une voix déterminée. Il vaut mieux que notre collaboration s'arrête là. *Blue Hands* peut utiliser les idées que j'ai eues, concernant les dîners de presse, les soirées à thème et tout le reste. Ça sera du pain bénit pour la future agence avec qui vous travaillerez.

Alexander me dévisage durement, sourcils froncés et nous nous affrontons du regard. Mais, je suis décidée à ne pas lui céder.

— Dans ce cas, finit-il par dire, tu ne vois pas d'inconvénients à être dédommagée conformément à ce qui était prévu dans notre contrat ? Même si tu ne mènes pas ces idées jusqu'au bout.

Euh, j'ai l'impression d'avoir mal entendu. Il voudrait me rémunérer pour la totalité de notre contrat de collaboration alors que je ne suis restée qu'un mois en freelance ?

Je m'apprête à protester lorsqu'il poursuit.

— Ne sois pas puérile, Sarah. Mets de côté nos différends... personnels. Ton agence est toute jeune et tu as besoin d'un coup de pouce financier pour démarrer. Les idées que tu as eues sont en or et tu as travaillé d'arrache-pied pour cela. Il n'y a aucune honte à être payée pour son propre travail.

Je n'aime pas l'idée d'être payée par lui, surtout après ce qui s'est passé entre nous. Les souvenirs de nos baisers passionnés affluent à ma mémoire et je les chasse aussitôt. Ce n'est pas le moment de se laisser distraire par ces souvenirs douloureux et désormais inutiles. Tout bien réfléchi, Alexander a raison. Ce serait puéril de refuser cet argent. Comme je ne proteste pas, il reprend la parole.

— Bien, je prendrai les mesures nécessaires dès lundi pour mettre fin à notre contrat. Tu recevras prochainement le reste du paiement correspondant à ta prestation.

— D'accord.

Nous échangeons un nouveau regard. Puis, le silence s'installe.

— Au fait, joyeux anniversaire, Sarah.

— Merci.

Il me tend un petit paquet gris, entouré d'un ruban rouge bordeaux, qu'il sort de la poche de son blouson, avant de s'éloigner vers une *Audi* noire. Je suis étonnée de le voir s'installer au volant. Où est passé Bruno ?

Lorsqu'il démarre, une voiture aux vitres teintées, garée quelques mètres plus loin, se lance à sa suite et je devine que des agents de sécurité sont à son bord. Je suis les deux voitures du regard, tandis que le soleil décline lentement à l'horizon, éclaboussant le ciel de teintes orangées.

Puis, mon regard se pose sur le petit paquet gris. Que peut-il bien y avoir à l'intérieur ?

Avril

Deux semaines plus tard

Une multitude d'invités, cartes d'invitation en main, progressent lentement vers les portes d'entrée de la bâtisse en verre qui abrite les nouveaux locaux d'*Artemis*.

Je viens à peine de montrer patte blanche lorsque j'aperçois Nadine Delaunay, l'assistante de Philippe Ajavon, en pleine discussion avec des invités.

— Mlle Assouma ! s'écrie-t-elle en souriant. Je suis contente que vous ayez finalement pu vous libérer !

— Je n'aurais voulu rater cette inauguration pour rien au monde !

— Vous avez bien fait ! Regardez, poursuit-elle en désignant le dépliant que je tiens dans les mains. Nous avons organisé un parcours avec plusieurs univers. Je vous suggère de commencer par le pôle photo, là-bas. Vous y trouverez des tas d'accessoires ultra-fun pour immortaliser un souvenir de la soirée !

Quelques pas plus loin, je tombe sur des confrères, dont Sébastien Kodjo, de l'agence *Good Vibes*, que je n'avais pas revu depuis des mois. Nous nous emparons de boas, masques et couvre-chefs en tous genres et prenons une

photo déjantée avant d'entamer une discussion sur les campagnes de presse en cours.

— Il paraît que Hillah envisage de lancer une nouvelle collection par le biais de *Blue Hands* ? demande Valérie, une consœur de l'agence *Sept Étoiles*.

— C'est ce que j'ai lu dans la presse, en effet. Mais, je ne travaille plus avec *Blue Hands*. Je représente désormais la galerie *Malana*.

— *Malana*, dites-vous ? Je n'en ai jamais entendu parler...

— C'est normal ! La galerie n'existe que depuis quelques mois. Mais, nous n'allons pas tarder à faire le buzz !

— Ah, ça ! Je vous fais confiance pour cela ! s'exclame Sébastien.

— Et vous, travaillez-vous toujours avec les galeries *Goodrich* ?

— Oui. D'ailleurs, en marge de la FIAC au mois d'octobre, nous exposerons les œuvres d'Harry Landson, leur artiste phare, au musée Delacroix. Je pourrai vous obtenir une ou deux invitations, si ça peut vous intéresser.

— Ah oui, volontiers !

Des serveurs sillonnent la salle en proposant aux invités des bouchées apéritives et des boissons disposées sur des plateaux en argent. Une douce musique de jazz parvient à couvrir le léger brouhaha des conversations.

En balayant la pièce du regard, je crois reconnaître au loin la silhouette d'Alexander, mais je ne suis pas certaine que ça soit lui car il me tourne le dos. Ma vue me joue certainement des tours.

Que ferait-il à une soirée comme celle-ci, lui qui ne raffole pas de mondanités ?

— Ah ! Voilà Philippe Ajavon ! s'écrit Valérie.

Le journaliste vedette d'*Artemis* est assailli de toutes parts et plusieurs personnes font même la queue pour lui parler. Alors, mes confrères et moi rejoignons la queue, une coupe de champagne à la main.

Bientôt, ma coupe est vide et je pars à la recherche d'un serveur pour la remplir. Soudain, j'aperçois Alexander devant moi, en pleine discussion avec un grand homme barbu, qui me rappelle vaguement l'acteur anglais Idris Elba.

Oups, espérons qu'il ne m'a pas vue. Je tente de m'éclipser vers la gauche lorsque nos regards se croisent. Une lueur chaude s'allume dans ses prunelles noires et il me fait un grand sourire.

— Bonsoir Sarah, dit-il.

— Bonsoir Alexander.

— Je te présente Ben Johnson, le nouveau directeur communication de *Blue Hands*. Ben, voici Sarah Assouma.

— Mlle Assouma ? s'exclame ce dernier d'une voix enthousiaste. Je suis ravi de faire votre connaissance. J'ai beaucoup entendu parler de vous et M. Ankrah ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

— Tout le plaisir est pour moi, M. Johnson.

— Ben a pris le relais sur la campagne autour des soirées à thème, reprend Alexander.

— Toute la presse spécialisée ne parle que de ça, dis-je. Un grand bravo à votre équipe !

— Et tout le mérite vous en revient, Mlle Assouma, renchérit Ben Johnson. Le jeu-concours connaît également un franc succès et nous attendons près de deux cents invités pour la première soirée qui aura lieu en juin.

— J'en suis ravie pour *Blue Hands*.

— Oh, votre verre est vide, fait-il. Puis-je vous ramener quelque chose à boire ?

— Euh... Oui, un verre de vin blanc, s'il vous plaît.

— Et vous, M. Ankrah ?

— Je prendrai la même chose que Mlle Assouma, répond-il en plongeant à nouveau ses yeux dans les miens.

Ben Johnson disparaît dans la foule et je me retrouve en tête à tête avec lui. Des tas de phrases se bousculent dans ma tête, mais je demeure muette comme une carpe avant de finir par lui faire un sourire gêné.

— Comment va l'activité de *Glam Press* ? demande-t-il et je suis étonnée qu'il connaisse le nom de mon agence.

Sa question me fait repenser au joli chèque que j'ai reçu de *Blue Hands* la semaine dernière, accompagné d'un mot de remerciements, certes laconique, d'Alexander lui-même.

— Eh bien, je démarre lentement mais sûrement avec trois petits clients. Mais, comme on dit, le meilleur reste à venir.

— C'est déjà très bien. Je suis sûr que c'est le début d'une grande aventure !

— Bien sûr ! Qui sait ? D'ici quelques années, je serai peut-être à la tête d'un petit empire !

Je laisse échapper un petit rire et un sourire apparaît également sur ses lèvres.

— Je suis content de te revoir, dit-il.

Je laisse mon regard se perdre au loin, incapable de répondre. J'ai peur de ce qu'un tout petit aveu pourrait réveiller en moi. Des sentiments enfouis dans les tréfonds de mon cœur et qu'il vaut mieux continuer à refouler, car un avenir avec lui est tout bonnement impossible.

Ben Johnson revient déjà avec nos boissons.

— Merci beaucoup ! lui dis-je, m'efforçant de sourire. Eh bien... Très bonne soirée à vous et peut-être à bientôt !

Je tourne les talons à la hâte, mais une main me retient. Lentement, je me retourne pour me retrouver à nouveau face à Alexander. Il a l'air troublé, mal à l'aise et j'ai le souffle court.

Si je m'écoutais, je me laisserais aller vers son torse, pour y humer le doux parfum de cèdre qu'il a l'habitude de porter.

— Je pourrais te ramener chez toi, tout à l'heure, propose-t-il de sa belle voix rauque.

— Ce ne sera pas la peine, je réponds, alors que je suis en proie à une laborieuse lutte intérieure.

Sa main glisse de mon bras vers ma main et lorsqu'il presse sa paume contre la mienne, je suis convaincue d'une chose : il faut vite que je prenne mes jambes à mon cou.

Mais non ! proteste ma conscience. *Accepte sa proposition, voyons !*

— Je... Je dois y aller...

— Je serai en déplacement à Accra et Lagos, ces prochaines semaines. Mais, je t'appellerai à mon retour.

— OK... J'attends ton appel, alors. Au revoir !

Je tourne à nouveau les talons et j'aperçois, de l'autre côté de la salle, Sébastien Kodjo qui est à présent en pleine discussion avec Philippe Ajavon. Lorsque j'arrive à leur hauteur, je crois sentir le regard brûlant d'Alexander dans mon dos.

Il est à peine vingt-deux heures, mais je commence à me dire qu'il vaudrait mieux ne pas s'éterniser ici.

Avril

Trois semaines plus tard

Je pianote sur mon ordinateur lorsque Gwladys m'interpelle.

— Sarah, M. Mensah est arrivé.

— OK, j'arrive !

Quelques semaines plus tôt, lorsque j'ai appelé Gwladys pour prendre de ses nouvelles, elle m'a annoncé qu'elle avait démissionné de *Sunshine Marquay*, lassée par les manigances d'Alice et les sautes d'humeur d'Isabelle.

Comme elle finissait son préavis et qu'elle n'avait toujours pas de proposition d'emploi intéressante, je lui ai proposé de se joindre à moi pour développer *Glam Press*, ce qu'elle a aussitôt accepté.

Grâce à l'aide de nos amis et contacts professionnels, *Glam Press* compte désormais cinq petits clients. Certes, ils n'ont pas l'envergure de *Blue Hands* ni même celle des clients de *Sunshine Marquay*, mais pour démarrer, j'ai privilégié un portefeuille de clients modestes plutôt que de m'attaquer à des géants.

Et cette stratégie a plutôt bien fonctionné ! Très vite, j'ai eu besoin de locaux pour y accueillir mes clients et faire des réunions avec des fournisseurs et potentiels partenaires. J'ai donc loué des bureaux dans un espace de *coworking* à Asnières.

Je finalise le paragraphe du communiqué de presse que j'étais en train de rédiger puis, en levant la tête, mon regard est happé par la petite figurine posée sur mon bureau.

Je ne saurais dire combien de fois par jour mes yeux se posent sur cette magnifique fée noire, aux ailes de soie et à l'afro puff volumineux, vêtue d'une robe en dentelle jaune et verte comme celle de la princesse Tiana.

Je la prends dans mes mains et je me rappelle ce soir de mars, où je l'ai découverte dans le petit paquet gris que m'a offert Alexander pour mon

anniversaire.

Depuis le soir où je l'ai revu à la soirée d'inauguration des nouveaux bureaux d'*Artemis*, il ne se passe pas un jour sans que je me demande s'il lui arrive encore de penser à moi. À ce que nous aurions pu être, s'il n'y avait pas eu cette fichue histoire manigancée par M. Laval.

Bon sang, qu'est-ce qu'il me manque ! Je voudrais l'appeler. Lui proposer d'aller boire un verre, comme de bons amis. Mais, comme à chaque fois que cette idée m'effleure l'esprit, je la chasse aussitôt. S'il a vraiment envie de me revoir, il saura où me trouver.

Et pourquoi chercherait-il à te revoir ? Aurais-tu oublié que tu l'as envoyé bouler, ce soir-là, quand il t'a proposé de te ramener chez toi ? me reproche ma conscience de son insupportable voix haut perchée. Je laisse échapper un soupir las. Bien sûr. Il n'y a vraiment aucune raison pour qu'il essaie de me revoir.

Je lisse les plis de ma jupe et j'attrape mon ordinateur. Dans la salle de réunion, je retrouve Gwladys en compagnie de M. Mensah, le directeur d'une maison d'édition, qui nous a sollicités pour la promotion des ouvrages de ses auteurs.

J'anime la première partie de la réunion puis je laisse la main à Gwladys qui lui présente le projet que nous avons imaginé pour la campagne de presse d'un nouveau roman, à paraître en septembre.

À l'heure du déjeuner, Gwladys et moi avalons un sandwich à la hâte, avant de plancher sur l'analyse des propositions de dossiers de presse que notre graphiste nous a adressées.

Nous sommes en plein brainstorming lorsque mon téléphone vibre sur la table. Le numéro qui s'affiche est masqué alors je décide de ne pas décrocher. Ça doit encore être un de ces opérateurs de box internet qui cherche à me convaincre de m'abonner chez eux ! Tant pis, ils n'ont qu'à me laisser un message.

Peu de temps après, c'est au tour de la ligne téléphonique dédiée à *Glam Press* de sonner.

— *Glam Press*, bonjour ! fait Gwladys en décrochant. Euh... Oui, c'est bien ici. Ah... D'accord. Un instant, je vous prie. Je vais voir si elle est disponible.

Elle met l'appel en attente et me regarde avec de gros yeux, tandis qu'une moue espiègle apparaît sur son visage.

— C'est pour toi, me dit-elle. Un certain... Alexander Ankrah.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, mais je tente de ne rien laisser paraître de mon trouble.

— Que... Que veut-il ?

— Te parler, pardi ! Il n'arrive pas à te joindre sur ton portable. Apparemment, il essaie de t'appeler depuis plusieurs jours...

Zut, j'ai vu des appels manqués ces derniers jours, mais je n'ai pas cherché à écouter les messages vocaux, persuadée qu'il s'agissait de démarcheurs. Soudain, alors que j'espérais un appel de sa part depuis plusieurs semaines, je me demande si c'est vraiment une bonne idée de renouer le contact avec lui.

En fait, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de me bercer d'illusions. Que ferais-je si notre histoire reprenait, mais que finalement elle devait à nouveau s'arrêter ? *Ah la la ! Et voilà qu'elle recommence à faire des plans sur la comète ! Non, mais quelle cruche !*

— Hé oh ! m'interpelle Gwladys. Tu prends l'appel, oui ou non ?

Comme je n'arrive pas à me décider, elle fronce les sourcils.

— Attends... Alexander Ankrah ? Je me trompe ou c'est le nom du PDG de *Blue Hands* ?

Je hoche la tête pour acquiescer et ses yeux s'arrondissent à nouveau.

— Qu'est-ce que je fais ? Je lui demande de rappeler plus tard ?

— Hmm. Fais donc ça...

J'écoute d'une oreille distraite le discours gêné de Gwladys.

— Euh, M. Ankrah ? Je suis désolée, mais Mlle Assouma est déjà en ligne. Une réunion avec un client. Essayez de la rappeler vers... (Elle m'interroge du regard avant de poursuivre) dix-sept heures ? Très bien... OK... Je lui dirai. Bonne journée ! Au revoir !

Elle raccroche et me dévisage, l'air interrogateur.

— Tu n'aurais pas quelque chose à me dire par hasard ?

— Comme quoi ?

— Pourquoi refuses-tu de prendre les appels du PDG de *Blue Hands* ? D'ailleurs, tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu as mis fin à ta collaboration avec *Blue Hands*... Cela aurait-il un rapport avec ce M. Ankrah ?

Je baisse les yeux, bien résolue à ne pas lui répondre.

— Arrête de poser toutes ces questions et reprenons le travail, veux-tu ? Il nous reste encore toutes ces maquettes à analyser !

Je coince mon critérium entre les lèvres et en levant la tête, le sourire amusé qui étire ses lèvres ne m'échappe pas.

— Quoi ? je demande, l'air faussement agacé.

— Rien, rien ! se défend-elle en souriant toujours. Puisque tu ne veux rien me dire, je n'insiste pas ! Mais... Et s'il rappelle vraiment à dix-sept heures ?

— Je serai déjà partie, de toute façon ! J'ai un rendez-vous... Tu n'auras qu'à lui dire de réessayer sur mon portable. Sans cacher son numéro cette fois-ci ! Je ne réponds jamais aux appels masqués !

Gwladys soupire avant de se remettre au travail. Puis, juste au moment où je pense être tirée d'affaire, elle ajoute :

— Au fait, il m'a demandé de te transmettre un message...

— Ah oui ?

— Il te donne rendez-vous ce soir, à 19h, au restaurant « *où tout a commencé* »...

Les battements de mon cœur s'accélèrent instantanément et une onde d'excitation irradie mon corps. Gwladys ne semble pas être dupe de mon trouble.

— Alors, es-tu toujours sûre de ne rien vouloir me dire ?

Le soir, je rejoins les filles, vers dix-huit heures, chez Claire pour son *baby shower*. Eh oui, elle est maintenant à plus de sept mois de grossesse et le bébé ne va plus tarder à pointer le bout de son nez.

C'est Vanny qui vient m'ouvrir et je ne peux m'empêcher de sourire devant le ventre rebondi qu'elle arbore également, à bientôt cinq mois de grossesse.

— Salut, ma belle !

— Ah, te voilà ! s'écrie-t-elle en m'embrassant. Nous n'attendions plus que toi !

Je la suis jusqu'au salon, décoré pour l'occasion avec de gros ballons roses et blancs, des peluches, guirlandes et pompons en papier, et où Maud, Claire et Laurie sont installées autour d'une table garnie de boissons, de plateaux de cupcakes, tartelettes et cakes sucrés ou salés en tous genres.

Plus loin, sur une autre table plus grande, trône un présentoir avec une énorme pièce montée de macarons roses et blancs et des assiettes de bonbons de textures différentes.

Des banderoles rose flashy donnent le ton avec les inscriptions de circonstance :

Baby Emma is almost here !

Bébé sera là dans... 6 semaines !

Keep calm : Claire is finally having a baby !

Un ordinateur diffuse de la musique et lorsque le célèbre *Baby Love* de Diana Ross se fait entendre, Laurie improvise une petite danse en s'époumonant, sous les applaudissements et les rires des filles.

Je ne tarde pas à me joindre à leur entrain, une fois mes affaires posées dans un fauteuil. Finalement, nous finissons toutes par nous lever et à fredonner « *baby love, my baby love, I need you ooh, how I need you...* ».

L'immense ventre de Claire l'empêche de faire ses pitreries habituelles et elle doit rapidement se résoudre à regagner le canapé.

— Pfiou, souffle-t-elle en se laissant choir. Ce bébé pèse de plus en plus lourd ! Vivement que je l'aie enfin dans mes bras.

— Patience, lui dis-je, tu la verras très bientôt !

— Je reste persuadée que tu regretteras la période où elle était encore dans ton ventre ! fait Maud.

— Ah non ! s'exclame Claire. Je ne risque pas de le regretter... J'ai si hâte de retrouver une forme normale !

— Et moi j'ai hâte d'en être au même point que toi ! renchérit Vanny.

— Bon, croisez les doigts pour moi les filles ! fait Laurie. Nous sommes en plein essais bébé et si la graine germe, Charles et moi, nous espérons que ce sera un garçon !

— Wow ! Ce serait cool ! s'écrie Vanny. Comme ça, mon bébé ne sera pas le seul garçon de la bande.

— Ah, mais n'oublie pas qu'il reste aussi Sarah ! intervient Maud. Lorsqu'elle aura rencontré l'homme de sa vie, qui sait si elle aura un garçon ou une fille. Suspens, suspens !

Euh... Au secours ! Ne pourraient-elles pas faire comme si je n'étais pas là ? Heureusement, Claire vole à mon secours.

— Et toi, Maud ? Tu n'envisages pas de faire un deuxième ?

— Euh... Si, mais Issa veut attendre encore un peu. Il trouve que Manon est encore trop petite... Si ça ne tenait qu'à moi, le deuxième serait déjà en route !

— Bon, ce n'est pas tout mais il y a une petite gourmande là-dedans ! reprend Claire en désignant son ventre. Et je crois qu'il est l'heure pour elle de manger... Et si nous commencions la dégustation ? Maud m'a aidée à vous concocter ces délicieuses tartes. Vous allez vous régaler !

Tandis que les filles commencent à remplir leurs assiettes de tartes, cakes et cupcakes, je tire Claire sur le côté.

— Merci, ma belle, dis-je en lui faisant un clin d'œil complice.

— Mais de rien, ma chérie ! Au fait, des nouvelles de *qui-tu-sais* ?

— Non... dis-je tandis que ma conscience me traite de *sale menteuse*.

Nous rejoignons les filles pour manger et après les premières bouchées, nous nous extasions à tour de rôle sur la saveur de telle ou telle tartelette. Une bonne heure plus tard, nous sommes affalées sur les canapés, incapables d'avaler le moindre cake supplémentaire.

— Mais, vous avez à peine goûté à la pièce montée ! s'offusque Claire. Allez, qui veut encore des macarons ?

Nous nous jetons des coups d'œil furtifs avant de pouffer de rire.

— Vraiment, Claire, tu ne penses pas que tu as un peu forcé sur la quantité ? je demande.

— Sarah a raison, dit Laurie. Il y a dix fois trop de trucs à manger et j'ai déjà beaucoup exagéré... Regarde, je peux à peine respirer dans mon jean... Attends, je vais même desserrer ma ceinture !

— Petites joueuses va ! fait Claire. Et toi, Vanny ? Tu prendrais bien une dernière assiette de macarons ?

— Euh... Non, merci ! Peut-être tout à l'heure.

— Prenons une petite pause, suggère Maud. Mais, dis-nous, as-tu déjà bouclé ta valise pour la maternité ?

Pendant que Claire nous raconte ses péripéties pour trouver les affaires demandées par la clinique où elle doit accoucher, j'entends mon téléphone vibrer dans mon sac.

Je m'excuse auprès des filles pour aller le prendre. Le numéro qui s'affiche sur l'écran est masqué, mais je n'ai aucun doute sur l'identité de l'appelant.

J'hésite un court instant, mais je me décide finalement à prendre l'appel et je m'éloigne dans l'entrée, pour pouvoir parler à l'abri des oreilles indiscretes de mes copines.

— Allô ?

— Sarah ? fait la voix rauque d'Alexander. Wow... Enfin, j'arrive à te parler !

— Désolée, j'ai vu des appels en absence ces derniers jours, mais je ne savais pas que c'était toi... Et comme je n'ai pas eu le temps d'écouter mes messages...

— Tu n'as pas eu le temps ou plutôt, tu n'as pas *pris* le temps ?

Comme je garde le silence, il poursuit.

— Peu importe. Il est plus de dix-neuf heures et tu n'es pas venue au restaurant... Ta collaboratrice ne t'a pas transmis mon message ?

— Si, mais... J'avais déjà quelque chose de prévu ce soir.

Alexander garde un bref silence avant de poursuivre.

— Je sais que tu m'en veux encore pour ce qui s'est passé. Et je peux le comprendre. J'ai vraiment été idiot. Mais, maintenant, il est temps de faire table rase de tout ça. Re commençons sur de nouvelles bases, veux-tu ? (Comme je ne réponds pas, il continue.) Où es-tu ? Chez toi ?

— Non... Je suis chez Claire. Elle a organisé une soirée pour son *baby shower*.

— OK. J'enverrai Bruno te chercher, tout à l'heure.

— Non, Alexander, pas la peine d'envoyer Bruno...

Envoyer Bruno me chercher ? Et puis quoi encore ! *Avoue que ça te flatte !* lâche ma conscience, plus peste que jamais. Mais, Alexander fait mine de ne pas avoir entendu.

— Il attendra que tu finisses et... il t'emmènera à l'*Atelier*.

— Non !

Les conversations s'arrêtent au salon et je me rends compte, un peu tard, que j'ai crié.

— Non, je reprends à voix basse. Écoute, je ne peux pas te parler longtemps, car les filles m'attendent...

— Ne raccroche pas, Sarah, demande-t-il d'une voix lasse.

Je sens un truc inhabituel dans sa voix puis un silence gêné s'installe entre nous. Il y a tellement de choses que j'aimerais lui dire et pourtant je lutte de toutes mes forces. Sa voix rauque me sort finalement de ma torpeur.

— Te rappelles-tu notre week-end, dans ce château, à Reims ?

Comment pourrais-je l'oublier ? Très souvent, je me remémore, non sans douleur, chacun des instants heureux que nous avons passés dans ce cadre idyllique, quelques jours avant *l'affaire*.

— Nous venions de regagner notre chambre, continue-t-il, après avoir profité du spa et... Je t'ai dit que ça faisait des années que je ne m'étais pas senti aussi heureux, aussi vivant... Tu t'en souviens ?

— Oui, je réponds, en me rappelant aussi du bonheur qui m'avait submergée de lui faire cet effet-là.

— Sur le coup, je n'ai pas moi-même saisi le sens de cette confiance, mais je suis retourné au château, le week-end dernier, pour me ressourcer et... Plus rien n'était pareil sans toi. C'est là que j'ai compris à quel point j'avais été idiot. Je n'aurais pas dû t'éloigner de moi et surtout, j'aurais dû te rappeler plus tôt.

— Alors, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que je n'étais pas honnête avec moi-même. Si je l'avais été, j'aurais réalisé qu'avec toi, ma vie avait retrouvé du sens ; que notre histoire était la chose la plus extraordinaire qui me soit arrivée depuis des années. Depuis mon divorce, je ne vivais plus que pour mon travail et mes parents. Il n'y avait plus de place dans ma vie pour une femme et... La peur de m'engager m'aveuglait tellement que je me suis convaincu que finalement, c'était mieux que tout soit fini entre nous.

Les confidences d'Alexander agissent sur mon cœur meurtri comme un baume réparateur instantané et, tandis qu'une vive émotion s'empare de moi, je sens céder les barrières intérieures que j'ai érigées ces dernières semaines. Un nouveau silence s'installe et j'entends des grésillements sur la ligne.

— Je rentre dans un tunnel, m'annonce-t-il, tu m'entends toujours ?

— Oui.

— C'est toi qui avais raison, Sarah.

— À quel sujet ?

— Quand tu m'as dit un jour qu'il n'y avait pas de questions à se poser, que nous devions nous laisser porter par la vie, tout simplement ! Et tu avais ajouté un célèbre adage : « *que sera, sera !* ».

Je laisse échapper un petit sourire. Je me souviens très bien de cette conversation et le fait qu'il s'en rappelle également me touche énormément. Cela voudrait-il dire qu'il veut donner une deuxième chance à notre histoire ?

Mais bien sûr ! s'écrie ma conscience, dans tous ses états. Bien sûr que c'est ce que ça veut dire ! J'ai envie de lui avouer qu'il m'a aussi manqué, que je n'ai pas arrêté de penser à lui, que je...

— Il faut que... reprend-il et sa voix se perd dans les grésillements de la ligne.

— Allô ? Alexander ?

— ... (De nouveaux grésillements se font entendre).

Je soupire avant de me résigner à mettre fin à l'appel, mais je décide de le rappeler aussitôt. Il faut que j'en aie le cœur net ! Je lance plusieurs fois l'appel, mais sa ligne est inaccessible. Je me résous finalement à patienter quelques instants avant de rappeler.

Lorsque je reviens au salon, les filles m'accueillent avec des mines de conspiratrices.

— Qui était-ce ? demande Laurie, un sourire amusé aux lèvres.

— Oh, un vieil ami... je réponds en balayant l'air de la main.

— Hmm, et que voulait ce *vieil ami* ? insiste Vanny en me jetant un regard inquisiteur.

Zut, la dernière chose dont j'ai envie, c'est d'un interrogatoire de mes chères copines. Car, lorsqu'elles s'y mettent, difficile d'en sortir sans avoir lâché le morceau. Or, je suis encore troublée par ma conversation avec Alexander et je n'ai qu'une envie, le rappeler pour avoir le fin mot de l'histoire.

Pourtant, je sens bien qu'une petite part de moi continue de lutter contre l'attrance que je ressens pour lui. Mes blessures sont désormais guéries, est-ce bien utile de risquer de les raviver ?

Rhoo ! Si tu continues à lutter ainsi, tu vas vraiment finir vieille fille ! me menace ma conscience, ce qui me fait lever les yeux au ciel. Tout de suite les grands mots. C'est juste que... notre histoire avait si bien commencé et puis nous avons dû rompre à cause de ce malentendu.

Peut-être était-ce un signe du destin ? Peut-être qu'Alexander et moi ne sommes-nous tout simplement pas faits pour être ensemble ? Si tel était le cas, pourquoi chercher à forcer le destin ? *Parce que tu l'aimes, pardi !*

Pendant que j'essaie de refréner l'ardente curiosité des filles, Vanny interpelle Claire qui revient des toilettes.

— Viens donc te joindre à nous pour tirer les vers du nez de Sarah ! fait-elle. Elle refuse de nous dévoiler l'identité du *vieil ami* avec qui elle chuchotait au téléphone et en fait tout un mystère !

— Ah oui ? s'exclame Claire. Voyons, Sarah ! Trêve de cachoteries... De qui s'agit-il ?

Ah non ! Elle ne va pas s'y mettre elle aussi. J'ai bien le droit d'avoir des secrets, tout de même. Claire se frotte le menton et une lueur étrange s'allume dans ses yeux.

— Tout bien réfléchi, je crois bien savoir de qui il s'agit !

Je lui jette un regard perplexe. À quoi joue-t-elle, bon sang ?

— Son prénom ne commencerait-il pas par un A ?

Mes yeux s'arrondissent et lui lancent des éclairs. Les filles se trémoussent sur leurs sièges et sont suspendues aux lèvres de Claire.

— Ah, tes yeux te trahissent ! décrète cette dernière. Je sens que je brûle alors je continue... Serait-il l'heureux propriétaire d'un véhicule de luxe ? Hmm... Voyons... Ne serait-ce pas une *Bentley Mulsanne* ?

Là, tous les visages convergent vers moi.

— Ooh ! s'exclame Maud surexcitée. Mais, moi aussi je sais qui c'est !

— Mais oui ! ajoute Laurie. Comment s'appelait-il déjà, le client super beau de Sarah, qui est allé la voir le jour de son anniversaire à Lamorlaye ?

— Alexander ! s'écrie Vanny, toute fière.

— Bah alors, reprend Claire, et moi qui croyais que tu n'avais pas eu de ses nouvelles récemment ?

— Alors ? demande Vanny. Vous vous êtes remis ensemble, c'est ça ? Yes ! Je te l'avais dit que c'était ton prince charmant !

Et voilà. Qu'est-ce que je vous disais ? Impossible de résister, face à mes furies d'amies, quand elles sont décidées à savoir quelque chose ! Le jour de mon anniversaire, après le départ d'Alexander, j'ai dû tout leur raconter, depuis notre deuxième rencontre dans les locaux de *Blue Hands* jusqu'à notre rupture quelques semaines plus tôt.

Claire en tête, elles ont tout fait pour me convaincre de me remettre avec lui et je leur ai promis d'y réfléchir. Sauf que je n'ai pas pris l'initiative de rappeler Alexander et lui non plus ne m'a pas rappelée. Du moins, jusqu'à aujourd'hui.

— Hé ! Pas de conclusions hâtives, les filles ! dis-je pour calmer les esprits. Bon, OK, je l'avoue. C'est bien Alexander qui m'a appelée. Mais non, nous ne nous sommes pas remis ensemble.

— En es-tu sûre ? demande Claire, d'un air espiègle. Alors, pourquoi es-tu si troublée à la simple évocation de son nom ?

— Ah, ah ! Nous te connaissons si bien, Sarah ! s'écrie Laurie. Alors, hors de question que tu nous tiennes à nouveau à l'écart de cette histoire !

— Vas-tu enfin nous dire ce que voulait Alexander ? s'enquiert Maud.

Je laisse échapper un petit sourire avant de me frayer une petite place entre Laurie et Maud sur le canapé. Et, sur un coup de tête, je décide de tout leur dire. Après tout, à quoi bon entretenir le mystère ? Il faudra bien que je leur raconte tout, alors autant le faire maintenant. Et puis, peut-être que ça m'aidera à mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Lorsque j'ai fini mon récit, les filles me dévisagent d'un air déterminé.

— Tu vas tout de suite prendre tes affaires et courir le retrouver ! décrète Claire.

— Mais... je proteste, avant de réaliser aussitôt qu'elle est très sérieuse.

— Il n'y a pas de *mais* qui tienne ! poursuit-elle. Non mais, tu te rends compte ? Ça fait des semaines que tu attends qu'il revienne vers toi et lorsqu'il le fait, tu ne trouves rien de mieux à dire que « *je suis occupée, je suis au baby shower de Claire* » ? Mais, moi je serai là tout le temps, ma poule ! Et puis, tu as déjà passé du temps avec moi ce soir, alors, maintenant, je te libère ! Allez ! Cours, vole vers ton Alexander !

— Claire a raison ! enchaîne Maud. Alexander et toi avez besoin de discuter, alors autant battre le fer quand il est chaud !

— Je... Je ne sais pas... Vous avez peut-être raison... je bredouille, le regard vague.

— Bien sûr que nous avons raison ! Nous avons toujours raison ! s'exclame Vanny.

Elle se dirige vers mes affaires et me ramène mon sac et ma veste.

— Allez, il n'y a plus une minute à perdre ! ajoute-t-elle, arborant une mine espiègle.

— Mais... Je ne sais même pas où il est ! dis-je encore.

— Ce n'est pas grave ! dit Laurie. Tu l'appelleras en chemin !

De l'audace, Sarah ! De l'audace ! La voix familière et pleine d'assurance de ma conscience me fait l'effet d'un électrochoc et je réalise combien la crainte d'être rejetée par Alexander me maintenait dans l'attentisme alors que je devrais plutôt foncer et prendre le taureau par les cornes.

Ouiiiii ! jubile ma conscience. C'est ça qu'il faut faire ! C'est ce que ferait l'audacieuse Audie !

D'un bond, je me lève du canapé et commence à revêtir ma veste, non sans une certaine fébrilité, animée d'une excitation sans nom.

— Bon... OK, les filles ! Je vais y aller ! Zut... Comme j'ai le trac !

— Respire un bon coup ! dit Claire. Ça ne fait pas du bien qu'aux femmes enceintes, haha !

À présent, je suis sur le pas de la porte et j'embrasse les filles avant de prendre congé.

— Ne réfléchis pas trop, écoute ton cœur ! recommande Maud, alors que j'appuie sur le bouton de l'ascenseur.

— N'oublie pas que s'il t'a rappelée, c'est qu'il tient à toi ! ajoute Laurie.

— Et surtout, n'oublie pas de respirer à fond ! dit Claire juste au moment où les portes de l'ascenseur se referment sur moi et que les filles me font toutes un signe d'encouragement.

Bon, bah... Maintenant que le vin est tiré, il faut le boire ! Je laisse échapper un long soupir, tout en réfléchissant à ce que je dirai à Alexander quand je le verrai.

Bon sang ! Tout ça est tellement dingue. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il m'ait appelée, qu'il m'ait dit toutes ces choses sur ce qu'il ressent pour moi et que là, je suis en train de faire un truc complètement fou : aller le retrouver alors que je ne sais même pas où il est !

En sortant de l'ascenseur, je compose son numéro et il décroche dès la première sonnerie.

— Sarah ! J'allais justement te rappeler !

— Tout à l'heure, dis-je en m'immobilisant dans le hall, quand tu disais que... notre histoire était la chose la plus extraordinaire qui te soit arrivée depuis des années... Que toi aussi, tu pensais que nous devions nous laisser porter par la vie... Que voulais-tu dire exactement ?

— Que je suis tombé amoureux de toi, Sarah.

Oh la la ! Oh la la ! s'égosille ma conscience en se faisant de l'air tandis que mon cœur s'affole dans ma poitrine. Je le sens perdre complètement le contrôle au rythme effréné que ses battements viennent de prendre.

— Sans toi, ma vie n'est plus pareille, poursuit Alexander. Je veux que tu me reviennes...

J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé et des fourmillements de bonheur inondent mon corps tout entier.

— Que nous reprenions notre histoire là où elle s'est arrêtée, poursuit-il. Que...

Je pousse la porte de l'immeuble.

— Où es-tu, Alex ? je demande en lui coupant la parole.

— Juste devant toi.

Là, je lève la tête et lorsque j'aperçois la *Bentley Mulsanne*, garée en face de l'immeuble de Claire, j'ai soudain du mal à respirer. La portière arrière s'ouvre et Alexander – *mon Alexander* – en descend, toujours aussi beau que dans mes souvenirs.

Il tient dans une main le ballotin que je lui ai remis le soir de l'enterrement de vie de jeune fille de Laurie, juste après lui avoir vendu des préservatifs et des mini-doses de lubrifiants à un prix exorbitant !

— Je n'ai pas pu résister à l'envie de te voir, ce soir, continue-t-il à travers le téléphone, alors que je reste immobile, tétanisée par mes émotions. Tu vas peut-être m'en vouloir d'être venu alors que tu m'avais dit que...

Sans prendre le temps d'écouter la fin de sa phrase, je fourre le téléphone dans mon sac avant de m'élancer vers lui en courant. Une surprise furtive s'affiche sur son visage puis il court également vers moi et nous nous retrouvons, l'un en face de l'autre, en plein milieu de la rue, comme deux fous.

— Tu m'as tellement manquée... dit-il en me caressant la joue et je ne peux m'empêcher de fermer les yeux.

Oh, que ses doigts, sa main sur ma peau, m'avaient manqués !

— À moi aussi, tu m'as manqué, dis-je, le souffle court. Je croyais que tu ne ressentais rien pour moi...

— C'est plutôt le contraire. Je suis complètement fou de toi et... C'est ça qui me faisait peur, justement !

— Mais, tu n'as pas à avoir peur. Nous avancerons à notre rythme, selon nos envies...

— Je le sais, maintenant. Le plus important, c'est que nous soyons ensemble.

Il se penche vers moi et m'arrache un doux baiser. Oh, Alexander, mon Alexander. Ses lèvres aussi m'avaient terriblement manquées ! Tandis que notre baiser se prolonge, des sifflements et des cris de joie au-dessus de nos têtes interrompent ce moment de félicité extrême.

En levant la tête, nous apercevons les filles, penchées au-dessus du balcon de Claire, visiblement en proie à une terrible excitation.

— On dirait que nous avons des spectatrices de premier choix, constate Alexander en leur adressant un signe de la main.

— Mes amies sont vraiment incorrigibles ! dis-je en secouant la tête, un sourire dépité aux lèvres.

— Viens, dit-il, nous serons beaucoup mieux dans la voiture.

Je ne me fais pas prier et, après un signe d'au revoir à mes copines qui continuent de siffler et de taper des mains, nous prenons place dans la somptueuse berline.

— Bonjour madame, dit Bruno en souriant. Ravi de vous revoir !

— Le plaisir est partagé, Bruno, je réponds en lui rendant son sourire.

— Où allons-nous, monsieur ? demande-t-il ensuite.

— À l'*Atelier* ! dis-je aussitôt, sans laisser le temps à Alexander de répondre, ce qui lui arrache un sourire ravageur.

— Bien, madame ! dit Bruno avant de démarrer la voiture.

— Alors, comme ça, nous allons à l'*Atelier* ? s'enquiert Alexander en s'approchant de moi, une lueur chaude dans les yeux.

— Oui, je réponds, avant de poser mes lèvres sur les siennes, en un court baiser. Il y a des tas de souvenirs qui m'ont hantée ces dernières semaines et... je suis convaincue qu'en allant à l'*Atelier*, nous pourrons leur redonner vie !

— Alors, si c'est ce à quoi je pense, j'ai bien fait de ramener ceci... dit-il en me montrant le fameux ballotin.

— Je ne savais pas que tu l'avais gardé ! dis-je, réellement surprise. Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

— Je crois que tu le sais déjà !

Il s'approche encore plus de moi et nos lèvres s'unissent en un long et prometteur baiser. Pendant que nous roulons vers l'*Atelier*, et que la puissante voix d'Aretha Franklin chante son célèbre « *A natural woman* », je me dis qu'à trente ans et presque deux mois, je ne suis peut-être pas mariée mais... je ne fais définitivement pas partie de *la crème des looseuses* !

Bah oui ! Je vis dans un bel et spacieux appartement, mon activité freelance marche plutôt bien et je ne regrette pas une seule seconde d'avoir eu l'audace de quitter *Sunshine Marquay* pour me mettre à mon compte. Ce qui me conforte dans l'idée qu'il faut oser dans la vie ! Oser rêver grand, sans s'imposer de limites, et se battre pour faire du rêve une réalité !

Et puis... Je viens de renouer avec l'homme qui fait battre mon cœur à cent à l'heure depuis la seconde où nous nous sommes rencontrés. Alors, décidée à garder un optimisme à toute épreuve, et convaincue que l'avenir devant moi sera brillant et radieux, je pose à nouveau mes lèvres sur celles d'Alexander tout en pensant : « *que sera, sera !* ».

Remerciements

Un grand merci à tous ceux qui, à travers leurs encouragements et leurs paroles réconfortantes, m'ont soutenue dans cette belle et enrichissante aventure qu'est l'édition d'un roman.

Et, un merci tout particulier à Ed, mon fidèle compagnon, dont le soutien indéfectible m'a permis de garder le cap malgré les difficultés ; ainsi qu'à Naf, ma grande-sœur, pour sa présence et ses relectures.

J'ai naturellement une pensée pour mes parents, sans qui je ne serais pas là où j'en suis, et pour ma fille, Alexia, l'essence de mon existence.

À tous ceux qui porteront un intérêt à cet ouvrage, recevez ma profonde gratitude.

OceanofPDF.com

Vous avez aimé ce livre ? Laissez-moi un avis sur
votre plateforme d'achat !

Rejoignez-moi sur mes réseaux sociaux !
Instagram / Facebook / Twitter : @cherifatabiou

Si vous partagez une publication concernant le livre, utilisez le
hashtag #danslapeaudaudie

Retrouvez mes autres livres sur www.cherifatabiou.com

Achévé d'imprimer en Septembre 2018 par BoD, Books on Demand

OceanofPDF.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art. L.122-4).

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2018, Cherifa Tabiou

Édition : BoD - [Books on Demand GmbH](#)

12/14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris, France

Impression : BoD - [Books on Demand GmbH](#), Norderstedt, Allemagne

ISBN : 978-2-322-10775-9

Dépôt légal : septembre 2018

[OceanofPDF.com](#)